U d'/of OTTAWA
39003001051266

1 534 B

Bibliothèque des Élèves
U. O.
Students' Library

Bibliothèque des Étudiants
U. O.
Students' Library
Universitas Ottawiensis

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/auxvieuxpaysimpr01cimo

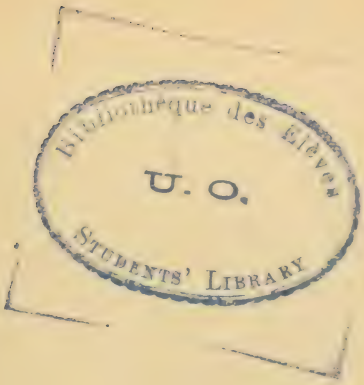
BIBLIOTHÈQUE CANADIENNE

COLLECTION MAISONNEUVE

Droits réservés. Canada 1913,
par Librairie Beauchemin Limitée, Montréal.

Bibliothèque des Elèves
U. O.
Students' Library

N° 504 B



AUX VIEUX PAYS

(IMPRESSIONS ET SOUVENIRS)

TOME I

A TRAVERS L'EUROPE ET L'ÉGYPTE

L'abbé Henri CIMON

L'abbé HENRI CIMON

AUX VIEUX PAYS

(IMPRESSIONS ET SOUVENIRS)

TOME I

A TRAVERS L'EUROPE ET L'ÉGYPTE

DEUXIÈME ÉDITION

MONTRÉAL
LIBRAIRIE BEAUCHEMIN, Limitée
79, Rue St-Jacques
1913

BIBLIOTHECA

ÉVÊCHÉ DE CHICOUTIMI

9 février 1895.

Monsieur l'abbé Henri Cimon,

Professeur au Séminaire de Chicoutimi.

Mon cher Monsieur,

Je vous loue sincèrement de l'heureuse idée que vous avez eue de livrer à la publicité vos *Impressions de voyage*. Le livre que vous offrez au public est de nature à l'intéresser et à l'édifier tout à la fois. Vos élèves, vos anciens paroissiens et vos nombreux amis seront heureux de vous suivre pas à pas, dans vos pieuses pérégrinations aux célèbres sanctuaires de l'Europe, de la Ville Éternelle et jusqu'aux lieux sanctifiés par la vie et la mort du Sauveur.

Je suis heureux de bénir votre ouvrage et de lui souhaiter tout le succès qu'il mérite.

Veuillez agréer, mon cher Monsieur, l'assurance de mon sincère dévouement en N.-S.

† Michel-Thomas,

Év. de Chicoutimi.

D
921
.C6
1913
v.1
4.1

AU LECTEUR

L'EXPLORATEUR entaille des arbres, plante des jalons, pour retrouver sa route ; de même le voyageur aime à jeter sur le papier quelques notes, qui lui rappellent les pays et les monuments qu'il a visités, les impressions qu'il a éprouvées, et ces mille incidents caractéristiques qui font que son voyage n'est pas celui d'un autre, incidents dont le charme augmente à mesure que les années s'éloignent, en les enveloppant de leurs plis ténébreux.

C'est là ce que je fis pendant un voyage en Europe et jusqu'en Terre Sainte, durant l'année 1891-92.

J'étais bien loin de soupçonner alors que je mettrais un jour ces notes sous les yeux du public, mais les circonstances m'y ont amené tout naturellement.

Lorsque naquit l'*Oiseau-Mouche*, je fus appelé à apporter ma part de nourriture au modeste volatile. Je lui apprêtai ces notes de voyage qui parurent sous la signature de *Laurentides*. Si je me suis permis de les réunir en un petit volume, ce n'est pas que je veuille les présenter au grand public ; c'est seulement à mes parents, à mes anciens paroissiens, à mes amis, que je les offre, comptant sur la bienveillante indulgence dont ils m'ont déjà donné tant de preuves.

HENRI CIMON, PRÊTRE

Chicoutimi, 9 *février* 1895.

AUX VIEUX PAYS

(IMPRESSIONS ET SOUVENIRS)

CHAPITRE PREMIER

DE QUÉBEC A PARIS

Traversée de l'Océan : gros temps en mer ; dimanche en mer ; méridien de Greenwich ; course du navire ; sacs de malle. — *Londres :* wagons par compartiments ; abbaye de Westminster ; édifices parlementaires ; cathédrale de Saint-Paul ; encombrement de voitures ; illusions ; tour de Londres ; établissement de Madame Tussaud. — *La Manche.* — *Rouen :* édifices gothiques ; cicerone ; état des esprits ; au marché.

ABORD *du Parisian, dimanche,* 4 *octobre* 1891. — Nous voici donc à bord du vapeur transatlantique qui doit nous conduire dans les pays d'outre-mer. Le *Parisian* tranquillement détache sa masse énorme des quais de la compagnie Allan, et semble un moment s'attacher aux deux rives du Saint-Laurent, comme pour s'attarder dans un dernier adieu. Plus lentement encore, nos cœurs s'arrachent à ce sol qui nous a vus naître et grandir, où vivent nos parents et amis, et qui recouvre la cendre de nos ancêtres.

Mais les chants d'adieu ont cessé de se faire entendre, le canon a grondé, et le puissant navire s'avance majestueux à travers les ondes du grand fleuve.

Malgré la tristesse insurmontable de l'heure de la séparation, j'éprouve du bonheur. Depuis nombre d'années, j'ai au cœur un désir que les obstacles n'ont fait

qu'accroître, et je vais le réaliser. Il me sera donné de voir Rome, ses sanctuaires, ses monuments à jamais célèbres, et surtout de contempler de mes yeux le Vicaire de Jésus-Christ sur la terre. Auprès de pareils bonheurs, que sont les sacrifices que l'on peut s'imposer !

Nous sommes deux compagnons de voyage, deux amis intimes, nés sous le même ciel de la Malbaie. Nous ne nous attendions guère, M. l'abbé Lapointe et moi, d'entreprendre le pèlerinage de la Ville Éternelle. Grâces en soient rendues à la Providence qui nous a ménagé cette précieuse faveur !

***

5 *octobre.* — Dans ces palais flottants qui relient les deux mondes, nous conservons l'illusion de la terre. La proue du navire fend sans secousse ni résistance les eaux du Saint-Laurent, et longtemps il nous est permis de croire que nous sommes dans le port. Au golfe, l'onde plus pesante commence à soulever le nouveau monstre marin qui la sillonne, en attendant que l'océan l'agite en tous sens.

Ainsi en est-il de la vie. Le départ, c'est l'enfance, âge heureux où les passions sont ensevelies au fond de l'âme ; vient ensuite la jeunesse avec ses tempêtes qui l'ébranlent fortement ; puis les vagues se font grosses comme des montagnes dans cet abîme insondable qu'est le cœur humain.

Cependant les plus grands dangers ne sont pas sur la haute mer, mais dans les ondes tranquilles du beau fleuve, où sont cachés de nombreux récifs, des bancs de sable, occasion toujours renaissante de tristes naufrages. De même les premières années sont l'âge critique de la vie. Bien souvent, hélas ! l'innocence va sombrer misérablement sur une parole perfide dite à fleur d'amitié, sur un scandale trompeur. Aussi, faut-il à la vertu, pour franchir la passe dangereuse de l'adolescence, un guide sûr et vigilant. Elle le trouvera dans la vigilance attentive d'une mère chrétienne, dans la surveillance éclairée de maîtres pieux et dévoués. Les

tempêtes de l'âge mur, qui semblent vouloir bouleverser jusqu'au plus intime de l'être, pourront ensuite l'assaillir ; ne craignez pas, le danger est plus apparent que réel ; le caractère a été fortement trempé ; il est en état de résister à toutes les secousses.

***

6 *octobre.* — La mer a exigé son tribut. Sur les six heures du soir nous étions tous confortablement assis autour de tables bien servies, lorsque sur la figure de plusieurs convives apparurent de sinistres présages. Je m'aperçus moi-même que l'appétit me laissait ; je ressentis un certain malaise au cœur et une lourdeur à la tête. C'était le terrible mal de mer qui faisait son apparition à l'entrée du golfe. J'avoue que je fus l'un des premiers à en subir les funestes atteintes. Voilà un convive qui se lève et s'éloigne discrètement, puis un autre et un troisième et les rangs commencèrent à s'éclaircir. Je dus subir l'entraînement.

***

7 *octobre.* — La mer est belle, et son calme se reflète sur la figure des passagers. On jouit de se trouver bien portant, les peines de la veille sont oubliées.

Voilà que nous prenons l'océan, et, pendant plusieurs jours, nous n'aurons plus devant les yeux que l'immensité des eaux et des cieux. Partout et toujours nous sommes entre les mains de la Providence, mais il semble que maintenant notre vie va en dépendre davantage. Une vague peut nous engloutir, une étincelle peut allumer l'incendie qui réduira en cendres le vaisseau qui nous porte ; et toutes ces personnes que la destinée a réunies un jour, deviennent la proie des oiseaux aquatiques et des monstres marins qui suivent le navire. Et si pareil malheur doit nous arriver, qui s'en doute seulement ?

***

9 *octobre.* — Depuis deux jours on aurait pu appliquer aux passagers du *Parisian* ce que le bon La Fontaine

dit des animaux malades de la peste : « Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés ». Sans avoir essuyé une véritable tempête, nous avons eu un rude temps, et nombreuses ont été parmi nous les victimes du mal de mer. La plupart ne quittent plus leurs chambres. On paraît traîner une existence misérable, sans goût pour la vie, et surtout pour les voyages lointains. Les amis se rencontrent et se reconnaissent à peine. L'égoïsme règne en maître, c'est le *home sweet home* qui fait l'objet de tous les regrets et de tous les vœux. Les jours qui nous séparent de l'arrivée paraissent infranchissables, et nous ne pouvons croire que nos pieds reposeront de nouveau sur un sol bien affermi.

La nuit, c'est affreux. Renfermé dans les flancs du navire que la mer bat de toutes parts, en vain cherche-t-on à oublier, dans un sommeil réparateur, les maux et les sollicitudes de l'heure présente. Toujours le même bruit sourd et lugubre, venant du fond de l'abîme, s'unit au frémissement monotone de l'hélice qui ébranle le vaisseau. Un moment, je crus que la coque de fer avait cédé sous l'effort de la tempête, et que la mer nous envahissait par l'ouverture restée béante. Les scènes affreuses d'un naufrage vont donc se renouveler, et c'est nous qui en serons les victimes. Et nos parents, nos amis, quelle douleur lorsqu'ils apprendront l'affreuse nouvelle !

Heureusement que le *Parisian* n'en continue pas moins sa marche pénible mais sûre à travers les flots courroucés.

***

Nous avons fait la rencontre d'un steamer de la ligne *Dominion*. Qu'il nous parut petit et fragile ! Un moment il apparaissait sur le sommet d'une vague pour disparaître ensuite, et ne plus laisser apercevoir que le haut de ses mâts. Bientôt on vit à l'arrière s'élever et s'abaisser un pavillon ; notre vaisseau s'empressa de rendre le salut maritime ; pour ma part, j'aurais été moins surpris d'entendre gronder sur les eaux le canon d'alarme que de voir cet échange de politesses. Puis le vaisseau

étranger s'éloigna de toute la vitesse des deux navires, se perdit à l'horizon, et l'on ne vit plus rien que les cimes ondulées des vagues écumantes.

Tout le temps de la tempête, je luttai contre le mal de mer, m'efforçant surtout de me tenir sur le pont. Mais en pareille circonstance, quitter sa chambre est une affaire d'état. Le mal vous tient comme cloué sur votre lit, et si vous voulez en descendre, le mouvement du bateau, qui vous jette de côté et d'autre, trouble les battements du cœur et vous force à remettre la tête sur l'oreiller. Cependant en m'y prenant à plusieurs reprises, mettant un vêtement, puis me couchant quelques instants avant de passer à un autre article de la toilette, je parvenais à compléter un accoutrement quelconque. Alors, les cheveux en désordre sous ma casquette de voyage, le cou caché sous le collet relevé de mon paletot, la figure pâle et abattue, je me hâtais de traverser la salle à manger presque déserte, et de monter sur le pont. Là, bien souvent, à la tombée de la nuit, j'ai passé des heures solitaires. Les pieds enveloppés dans une épaisse couverture, un manteau sur les épaules, je restais immobile, comme plongé dans la contemplation du spectacle qui s'offrait à mes regards. Et je ne retournais à ma chambre que lorsque les ténèbres s'étaient épaissies sur les flots et que l'on n'entendait plus que le bruit des vagues et le sifflement du vent dans les cordages.

***

10 *octobre.* — Depuis hier, chacun se remet sur pied. Des figures, inconnues jusqu'ici, font leur apparition. On s'accoutume au mouvement du bateau, et tel qui, à la première secousse, a capitulé devant le mal de mer, maintenant en sûreté sur le plan incliné du navire, aime à se sentir bercé par le tangage du vaisseau. Dans le salon qu'éclaire la vive lumière de l'électricité, on commence à se réunir par groupes et à se livrer aux charmes de la conversation.

Auprès de moi est un ministre de la Haute Église d'Angleterre. Le jour du départ, revêtu du surplis, il présidait à l'office du dimanche. Il paraît remplir de

bonne foi les devoirs de son ministère. Que de bien ne ferait-il pas, s'il avait le bonheur de connaître la vraie religion ! Pourquoi faut-il que tous les hommes ne professent pas la même doctrine, et que tous les cœurs généreux, capables de se dévouer pour le salut de leurs frères, ne marchent pas sous la même bannière ! Quelle responsabilité pèse sur ces chefs impies qui ont déchiré le sein de l'Église, sur l'infâme Henri VIII qui entraîna son pays dans le schisme, sur la cruelle Élisabeth qui consolida l'œuvre sacrilège par l'intrigue et le meurtre !

***

Lundi, 12 *octobre*. — Samedi, le baromètre annonçait une tempête, et nous l'avons eue hier. Sur la mer, le dimanche est la journée triste entre toutes. Il ne se distingue pas des autres jours de la semaine; c'est le même repos monotone, le même bruit sourd de l'océan ; c'est toujours le même horizon sans montagne, sans variété, qui borne la vue sans la reposer, tandis que sur la terre ferme règnent la vie et le bonheur. De toutes parts on se dirige vers l'église paroissiale. Parents, amis, connaissances, heureux de se rencontrer, se disent les nouvelles des six derniers jours ; c'est toute une population qui devient comme une grande famille. Puis viennent les cérémonies de l'église, les chants pieux, les prières ferventes, qui font du dimanche une journée du paradis. Le onze octobre, sur le *Parisian*, ne se distingua des autres que par la mélancolie qui régna à bord. La mer se faisait toujours plus grosse et le navire s'y enfonçait avec une violence telle que la vague brisée, s'élevant dans les airs, venait frapper le pont supérieur et rejaillissait sur toute la longueur du vaisseau. A peine pouvions-nous, en nous cramponnant aux objets sous la main, nous tenir sur le pont, tellement nous étions entraînés par la pente presque verticale du steamer.

***

Ce matin, huit jours après notre départ, nous avons été réveillés par le cri strident de la vapeur. Nous sommes à Moville, en Irlande, et on appelle le pilote qui

doit nous conduire, à travers le canal du Nord et la mer d'Irlande, jusqu'à Liverpool.

Le temps est beau et le calme s'est fait sur la mer. D'ailleurs nous sommes protégés par les côtes d'Irlande et d'Écosse, et le navire reprend son empire sur les eaux. Nos maux sont donc terminés, et ils sont oubliés en même temps. Ainsi va la vie ; heureusement, car autrement elle deviendrait par trop pénible. Les joies sans mélange sont si rares, si elles existent sur notre pauvre terre ! et ce n'est que goutte à goutte qu'il nous est permis de boire à la coupe du bonheur. Maintenant que nous n'avons plus à craindre la mer ni le mal de mer, il nous est permis d'admirer et de jouir tout à notre aise. Qu'il est beau de traverser dans de véritables palais, avec tout le confort dont notre siècle est si prodigue, cet océan de près de mille lieues, que la main puissante du Créateur a jeté entre deux mondes, et qui pendant tant de siècles a été réputé infranchissable !

***

Il est trois heures, et ce soir nous foulerons le sol de la fière Albion ; il est trois heures, mais au Canada, d'où nous partons, il n'est pas encore midi, car nous allons vers l'Orient, à l'encontre de la marche apparente du soleil, et chaque jour doit être nécessairement plus court que le précédent. En effet, si nous partions avec le soleil au-dessus de nos têtes, et avancions sur la plaine liquide avec la même vitesse que l'astre du jour parcourt les espaces, mais en sens inverse, après douze heures de marche ses rayons tomberaient déjà verticalement sur nous, puis une nouvelle course de douze heures nous ramènerait dans la même position. Nous aurions assisté deux fois au coucher du soleil, tandis qu'en réalité un seul jour aurait lui sur le monde. Toute l'intrigue d'un roman de Jules Verne repose sur ce problème, facile d'ailleurs à résoudre. Un Anglais, un peu excentrique, engage toute sa fortune dans un pari : il fera le tour du monde en quatre-vingts jours. En dépit de sa bonne volonté et de tous ses calculs, de tels obstacles entravent sa marche, qu'il n'arrive que le

lendemain du jour fixé. Renfermé dans ses appartements, il déplore la perte de ses biens et se désespère, lorsque des coups redoublés frappés à sa porte le font sortir de ses sombres pensées. C'est un messager qui arrive en toute hâte et l'avertit que toute la population est réunie, qu'on l'attend avec impatience pour l'acclamer. Notre homme avait gagné un jour dans ses pérégrinations. Il arrivait à temps pour recevoir les ovations de la foule enthousiaste et doubler sa fortune.

Au contraire, si quelqu'un allait dans la direction du soleil avec la vitesse de cet astre, l'heure cesserait de changer pour lui, et, afin de la connaître dans tous les lieux qu'il parcourrait, il n'aurait qu'à arrêter sa montre au départ. Tout le long du voyage le soleil garderait pour lui la même position au firmament, tandis que le reste des humains, stationnaires sur le globe terrestre qui les emporte dans l'espace, le verrait se lever à l'Orient et descendre à l'Occident. Suivant donc le point qu'un pays occupe sous la calotte des cieux, il a son heure propre, déterminée par son méridien. Celui de l'Angleterre passe par Greenwich, près de Londres, et, lorsqu'il est midi à l'observatoire, il est midi par convention dans tout le Royaume-Uni, bien qu'il ne le soit pas encore dans la partie placée à l'Occident, et qu'il le dépasse à l'Orient. Connaissant le nombre de degrés qui séparent un pays d'un autre, on peut facilement calculer la différence dans leurs heures. Puisque le soleil fait le tour de la terre en un jour, il parcourt donc 15° à l'heure. A Québec, nous sommes à 71° à l'ouest du méridien de Greenwich, d'où une différence de quatre heures et trois quarts. Rome est sur le treizième et Jérusalem sur le trente-cinquième degré de longitude orientale. Eh bien ! à Jérusalem il est déjà midi, tandis que dans notre paisible capitale provinciale, on jouit encore des douceurs du sommeil.

Jour par jour, en mer on affiche sur une pancarte la longitude, la latitude, ainsi que le nombre de milles parcourus. Terminons la traversée de l'Océan par ce tableau qui sera peut-être d'un certain intérêt pour quelques-uns.

COURSE DU STEAMER PARISIAN DE QUÉBEC A LIVERPOOL

		Lat.	Long.	Milles.
5 oct.,	Lun.	49° 8'	63°53'	351
6 "	Mar.	51° 9'	57° 5'	316
7 "	Mer.	50° 6'	49°39'	293
8 "	Jeu.	54°45'	40°49'	328
9 "	Ven.	55°53'	31°27'	330
10 "	Sam.	56°19'	22°12'	325
11 "	Dim.	56° 6'	13°15'	306
12 "	Lun.	54°33'	5° 5'	302
	"	*P. M.*		108
			Total :	2659 milles

***

13 *octobre.* — Enfin, le bruit de l'hélice, qui n'a cessé de se faire entendre depuis notre départ de Québec, ne frappe plus nos oreilles. C'est hier que le *Parisian* jetait l'ancre dans le port de Liverpool. Autour de ses docks immenses sont disposées des milliers de lumières, qui ressemblent à des étoiles scintillantes et nous apparaissent comme autant d'yeux brillants, qui nous regardent fixement dans les ténèbres. De temps en temps quelques-unes se mettent en mouvement : c'est un navire qui s'éloigne du rivage. Il règne d'ailleurs un va-et-vient continuel de vaisseaux qui partent pour toutes les parties du monde ou qui en arrivent. Liverpool est l'un des ports de mer les plus fréquentés du monde.

Un petit bateau à vapeur venant chercher la malle et les passagers, accoste bientôt le *Parisian.* C'est d'abord le tour des malles de Sa Majesté ; et, pendant une demi-heure, plus de dix hommes s'empressent de transporter, au pas de course, quantité de paniers et de sacs remplis de journaux, lettres et paquets de toutes sortes. Avant d'assister à pareille opération, on ne conçoit pas tout ce que peut contenir une seule malle du Canada. Et dans cet amas de correspondances, pensai-je, combien peu d'idées neuves peut-être et de pensées salutaires !

***

A onze heures, le même soir, nous sommes déjà, mon compagnon et moi, installés dans le train rapide de Londres, et la vapeur nous emporte avec une vitesse vertigineuse. Les wagons à compartiments nous paraissent tout d'abord détestables. Mis sous clef avec des personnes quelconques, nous n'avons pour toute protection que les signaux d'alarme. A la gare seulement, un employé ouvre la portière pour demander votre billet, et ce sont là les seuls rapports que vous avez avec les officiers chargés de veiller à la sûreté et au bien-être des voyageurs. Maintenant, que le froid vous gagne, que des personnes malintentionnées vous attaquent, il vous faut endurer votre sort en patience. De fait, la mauvaise fortune nous met justement face à face avec un jeune homme, bien mis d'ailleurs, en train de vider un flacon d'eau-de-vie. Si, en perdant l'équilibre, il croit nous avoir touchés, immédiatement le *beg your pardon* est sur ses lèvres, mais en même temps, ne soupçonnant que pas nous pouvions le comprendre, il constatait avec un compagnon que nous paraissions venir de loin, et que nous devions être *full of money*.

Cependant, nous dévorons l'espace, et dans cinq heures nous traversons l'Angleterre dans sa largeur ; nous étions à Londres, et un cocher nous conduisait au *First Avenue Hotel*.

***

Pour l'Américain, l'arrivée sur le vieux continent est toute une révélation. Les monuments qu'il visite le rejettent à plusieurs siècles en arrière, à ces temps dont il a étudié l'histoire dans ses livres classiques.

A l'abbaye de Westminster, cette nécropole des grandeurs humaines, où d'abord nous dirigeons nos pas, nous sommes entourés de ces souvenirs d'un autre âge. Nous les foulons aux pieds, ils sont suspendus au-dessus de nos têtes, et nous les coudoyons de toutes parts. A tout instant, il faudrait nous arrêter pour examiner

plus attentivement, et nous laisser aller aux réflexions qui se pressent dans notre esprit.

A l'endroit où nous sommes, un roi saxon éleva en 616 une église et un couvent de Bénédictins, qui prit le nom de Westminster (monastère de l'Ouest). Détruit par les Danois, il fut relevé de ses ruines au XIe siècle. L'abbaye de Westminster, avec ses tombeaux de familles illustres et d'hommes célèbres, est regardée par les anglais comme un monument national : un tombeau dans cet ancien couvent transformé en temple protestant, est le plus grand honneur que l'Angleterre puisse accorder à ses enfants. On y remarque surtout la chapelle de Henri VII, chef de la famille des Tudors. Les stalles, dont chacune appartient à un chevalier de l'Ordre du Bain, sont d'un travail artistique achevé ; la voûte disparaît sous les ornements, et l'œil est ébloui à la vue de ce chef-d'œuvre d'architecture du moyen-âge. Mais combien le cœur est plus tendrement ému lorsqu'on monte à la chapelle de saint Édouard le Confesseur, et qu'on se jette à genoux au milieu des personnes qui entourent déjà la balustrade ! On ne manque pas de prier le ciel pour la conversion de ce peuple qui eut pour roi le saint dont le corps repose ici-même. Il est vraiment touchant d'admirer la foi, avec laquelle chacun approche de sa dépouille mortelle des chapelets, crucifix et autres objets de piété, lorsqu'on songe surtout que toutes ces démonstrations de la piété ont lieu en Angleterre, et dans le principal sanctuaire de l'erreur.

Tout près de l'abbaye de Westminster, sur les bords de la Tamise, s'élève dans le style gothique le plus pur, le superbe palais du Parlement. Sa construction remonte à 1840 et elle a coûté soixante et quinze millions de francs. Malheureusement, l'entrée en est interdite aux visiteurs depuis les deux explosions de dynamite de 1885.

Nous terminons notre journée par la visite de la cathédrale de Saint-Paul, l'édifice le plus remarquable de Londres. Bâtie après le célèbre incendie de 1666, sur le plan de Saint-Pierre de Rome, elle est le plus grand

temple du monde entier, après la basilique Vaticane. La nef a près de cinq cents pieds de longueur, et l'on monte par plus de six cents degrés jusqu'à la boule de la lanterne, qui peut contenir cinq à six personnes. Mais dans l'immense enceinte de ces quatre murs, où l'on ne voit que des monuments élevés à la gloire des grands hommes, rien ne parle au cœur, tandis que, dans la plus modeste de ses églises catholiques, tout nous révèle l'amour de Dieu pour les hommes et les grands mystères de l'espérance chrétienne.

***

On conçoit quel brouhaha inconcevable règne dans la ville aux cinq millions d'habitants. A l'angle de plusieurs rues, les voitures arrivent tellement pressées au milieu des piétons qui se bousculent, qu'un homme de police doit se tenir en plein milieu du chemin, pour donner à chacune sa direction, et les arrêter s'il y a encombrement. Et ces omnibus et tramways, qu'on aperçoit à de si rares intervalles dans nos rues de Québec, et si peu remplis, ici se succèdent presque sans interruption, et sur l'impériale comme à l'intérieur, les bancs sont couverts de personnes affairées.

Pour revenir de Saint-Paul, nous prenons un cab, voiture particulière au pays et la plus à la mode. Placé en équilibre entre deux roues, ce cabriolet pèse à peine sur le dos du cheval. Le cocher est placé en arrière sur un siège élevé qui lui permet de voir par-dessus la voiture. Les guides tombent d'en haut sur le cheval qui paraît conduit par une main invisible. Une ouverture pratiquée dans la capote, nous permet de lui transmettre nos ordres, tandis que lui-même, au moyen d'un mécanisme, peut abaisser devant nous un vitrail qui nous met à l'abri de la pluie et des vents. Malheur au voyageur imprudent qui s'aviserait, à ce moment-là, de mettre la tête en dehors, il se trouverait pris comme au piège. Nous avançons rapidement, sans rien devant nous pour boucher la vue, allant à droite, à gauche, comme par enchantement, sans que la rencontre d'un si grand nombre de voitures retarde en rien notre

marche. Nous arrivons bientôt en face de notre hôtel ; aussitôt la portière s'ouvre, grâce à un gamin accouru pour la circonstance. Nous avons a peine mis le pied sur le seuil de l'hôtel que les portes, tirées par un serviteur en faction, s'entr'ouvrent comme d'elles-mêmes.

Quant au cocher, c'est un personnage, avec chapeau à haute forme, et c'est de son siège qu'il reçoit le salaire que lui apporte un obligeant laquais.

Inutile d'ajouter que ces gens, aux prévenances intéressées, ne prétendent pas imposer leurs services pour vos beaux yeux, et, si vous retardez à leur offrir le pourboire attendu, vous les voyez qui tournent autour de vous, vont, viennent, se donnent un air empressé, et ne vous quittent pas que vous ne soyez revenu de votre distraction. Aussi faut-il souvent dénouer les cordons de sa bourse, pour récompenser en espèces sonnantes tout ce menu peuple.

***

Aujourd'hui tout semble tourner autour de moi : et les murs de l'abbaye de Westminster, et la massive cathédrale de Saint-Paul, comme aussi l'hôtel où nous avons établi nos pénates. Ce sont le tangage et le roulis du *Parisian* qui se font encore sentir, et agissent sur le système nerveux. C'est une illusion ; elle nous fait songer à celles du monde. L'enfance voit comme dans un mirage les plaisirs de la jeunesse ; celle-ci se nourrit des projets d'avenir de l'âge mûr, et les vieillards se font encore des rêves chimériques, lorsque la réalité de la mort vient les surprendre. Funestes illusions, vous êtes l'aliment qui nourrissez trop souvent le cœur et l'esprit des mortels !

***

14 *octobre* 1891. La tour de Londres, cette vieille forteresse dont une partie remonte à Guillaume le Conquérant, fut transformée plus tard en prison d'État ; maintenant elle sert d'arsenal. Pour la visiter, chacun doit entrer dans le courant déjà formé par le flot des visiteurs et le suivre, sans qu'il lui soit possible de revenir

sur ses pas, tellement grande est la foule qui se presse.

On pénètre d'abord dans la salle des Joyaux de la Couronne, où l'on peut admirer la couronne de la reine Victoria, chef-d'œuvre d'orfèvrerie, ornée de près de trois mille diamants, et estimée à trois millions de francs.

Dans la salle des Armures anciennes, vingt-deux cavaliers et grand nombre de fantassins, de grandeur naturelle, et armés de pied en cap, sont rangés suivant l'ordre chronologique, afin d'offrir un tableau fidèle des costumes militaires depuis le XIIIe siècle. A la vue d'armures si pesantes, on est étonné de la force des guerriers qui s'en servaient. C'est bardé de fer qu'on allait autrefois à la guerre. Combien peu des hommes d'aujourd'hui pourraient supporter pareil poids dans les combats !

De même, les monuments des âges passés ne ressemblent guère à ceux des temps présents ; c'est qu'on travaillait alors pour l'avenir, tandis que maintenant on veut jouir en son vivant du fruit de ses travaux. Le premier coup d'œil éblouit dans les édifices remarquables du jour. En présence des chefs-d'œuvre légués par les siècles, l'imagination n'est pas toujours aussi vivement frappée, mais notre admiration augmente à mesure qu'on examine davantage, et qu'on se rend mieux compte du fini des détails, et de la profusion des richesses répandues même en des endroits où elles ne paraissent pas, mais où l'exige la perfection de l'art.

De la tour de Londres à l'établissement de Madame Tussaud, nous prenons le chemin de fer métropolitain, qui entoure la ville d'une vaste ceinture souterraine et la sillonne en tous sens. Nous descendons sous terre par un large escalier et nous nous trouvons à la gare ; bientôt se fait entendre le sifflet de la locomotive. Nous ne tardons pas à être installés dans de confortables compartiments et emportés à toute vapeur. Quelques fanaux disposés le long de la route répandent seuls leur pâle lumière, et nous sommes souvent jetés dans les ténèbres par la rencontre d'un convoi avec sa longue file de voitures. Sur certaines parties de

la ligne, en effet, il y a jusqu'à quatre voies, et il passe plus de huit cents trains par jour.

Aux gares les rayons du soleil nous arrivent par un toit vitré, et nous permettent de voir les employés du chemin de fer, des marchands installés à leurs boutiques, et quantité de personnes qui descendent des wagons ou s'empressent d'y monter. C'est donc tout un monde qui se meut sous terre ; plus de deux cent mille voyageurs passent chaque jour dans ces tunnels, tandis que des millions envahissent les rues de la populeuse capitale.

Nous avons vite fait de traverser la ville ; nous voici à l'établissement de Madame Tussaud. A l'entrée est une jeune personne ; sa main droite repose sur une table, son front est appuyé négligemment sur la main gauche, et elle tient les yeux fixés sur un livre. Sans doute, ces volumes épars qu'on voit rangés sur la table sont des guides qu'elle offre en vente. Vous avancez, mais vous vous arrêtez aussitôt : vous avez devant vous une statue en cire. Et, pendant des heures, vous contemplez les représentations parfaitement ressemblantes des personnages célèbres de l'histoire. Quelquefois ce sont des cours entières de rois, princes et princesses, sous les costumes les plus riches de l'époque. J'étais à examiner la reine Victoria avec la famille royale, lorsque j'aperçus, assise sur un banc, une bonne vieille au visage ridé par les ans ; elle portait lunettes et de ses deux mains tenait une canne qui lui servait d'appui. Je m'approchai : c'était encore une statue.

Dans la salle des Reliques de Napoléon, on voit la voiture que l'empereur avait à Waterloo. Madame Tussaud l'acheta soixante-dix mille francs. La salle des Horreurs contient le portrait d'un grand nombre de criminels tristement célèbres, et les principaux instruments de supplice, entre autres, le couperet sous lequel tombèrent les têtes de Louis XVI et de Marie-Antoinette.

Madame Tussaud naquit en Suisse ; elle vint à Paris lors de la Révolution. Les ouvrages en cire étaient alors très en honneur ; elle fut appelée à la cour pour

enseigner cet art dans lequel elle excellait. Elle vécut aux Tuileries et à Versailles, connut Louis XVI et la famille royale, aussi les principaux chefs révolutionnaires, et elle se plut à reproduire tous ces personnages de la Royauté et de la Révolution. En Angleterre où elle émigra après son mariage avec un nommé Tussaud, elle obtint une grande vogue en exhibant ses statues en cire. L'établissement qu'elle a fondé et qui porte son nom, est tenu encore aujourd'hui par des membres de sa famille, et est devenu l'une des attractions de la ville de Londres.

***

Les eaux de l'Atlantique et de la mer du Nord, resserrées entre les côtes de France et d'Angleterre, sont presque toujours agitées ; aussi sont-elles redoutées des marins, et davantage encore des touristes. J'en fis l'expérience lorsque nous dûmes traverser le détroit après deux jours seulement passés dans la capitale londonienne. Les vagues frappaient avec violence notre bateau à roues, le secouaient fortement, et s'élançaient sur le pont ; j'y restai cependant avec opiniâtreté, mais à la fin il fallut céder et descendre dans la salle à manger qui sert en même temps de dortoir. De chaque côté, des lits ou espèces de divans ont été disposés par étages, et, à la tête de chacun d'eux, on a placé des bassins à l'aspect sinistre. Mais jetons un voile sur les scènes d'horreur dont ce lieu fut témoin...

Au point du jour nous étions à Dieppe, port de mer le plus rapproché de Paris, et partions immédiatement à Rouen, ancienne captiale de la Normandie, aujourd'hui l'une des principales villes de France avec ses cent mille habitants, et la première par ses monuments gothiques.

***

15 *octobre.* — A peine installés à l'hôtel de la Poste, il nous faut, après une nuit sans sommeil, nous remettre à nos courses : se promener est quelquefois un rude métier.

La cathédrale de Notre-Dame, l'église paroissiale de Saint-Maclou, celle de Saint-Ouen, sont des chefs-d'œuvre d'architecture. L'intérieur de Saint-Ouen, surtout, est peut-être unique pour la légèreté incroyable et la hauteur de la construction ; ce qui n'a pas empêché les vandales de la Révolution d'y installer une forge en 93. A titre de curiosité, on nous montre, à l'entrée de la nef, un bénitier disposé de telle manière que la voûte vient se refléter, avec une netteté admirable, dans l'eau qu'on a soin d'y conserver à pleins bords.

Le cicerone que la Providence nous a fait rencontrer est d'une loquacité extraordinaire ; c'est d'ailleurs le cas pour la plupart de ces gens. Ce n'est pas à dire que le cercle de leurs connaissances soit très étendu ; au contraire, il ne va pas ordinairement au-delà de certains renseignements pratiques, qu'ils ont appris à réciter avec un aplomb imperturbable. C'est une leçon, toujours la même, qu'ils disent à tout venant, adoptant pour la circonstance un ton sentencieux, et tranchant parfois d'un coup de langue les questions compliquées de l'histoire. Ils se tiennent toujours en observation et distinguent avec une rare perspicacité, au milieu de la foule, un étranger qui cherche à se dissimuler. L'accoster poliment, lui offrir leurs services, c'est l'affaire de quelques instants. Comment se défendre contre de pareilles prévenances ? Pour eux, c'est leur gagne-pain, et leur passe-temps. Aussi se mettent-ils tout entiers à la disposition des personnes qu'ils conduisent, pour mériter leurs bonnes grâces et les engager à faire preuve de générosité. Il est juste d'ajouter que leur ambition n'est pas démesurée. Cet homme à la haute stature, au brillant uniforme, portant épaulettes et casque à la militaire, qui se promène gravement dans l'église, affectant de montrer que c'est lui qui tient la clef de la grille du chœur, ne craignez pas d'avoir recours à son obligeance, et soyez certain qu'il recevra avec reconnaissance les quelques sous que vous lui offrirez. Il est donc admis que de ce côté-ci de l'Océan, dans le commerce ordinaire de la vie, à part le prix convenu, il reste encore le pour-

boire qui n'est dû qu'en générosité, mais qui en réalité s'impose.

A six heures, je gravissais dans un omnibus, traîné par quatre forts chevaux, la montagne que domine le sanctuaire de Notre-Dame-de-Bon-Secours. C'est un lieu de pèlerinage assez fréquenté ; malgré cela, les hôtels convenables y sont rares ; du moins mes recherches ne me firent découvrir qu'une maison de pension de troisième ordre. Pour la première fois, je me trouvais avec des Français et chez eux. Je passai la soirée avec la famille. — « Ah oui ! ne tarda pas à me dire l'hôtelier, homme dans la soixantaine, je suis catholique, et c'est une bonne paroisse que celle de Bon-Secours. Je suis un grand ami de M. notre curé, et c'est moi qui fournis les cierges à l'église ». Cependant j'appris bientôt que le zélé fournisseur n'allait ni à confesse, ni à la messe. Puis, il me développa quelques-unes de ses théories. L'hôtesse paraît être une bonne personne, mais elle tient magasin et vend le dimanche. Obtenez que tous les magasins soient fermés le jour du Seigneur, et elle sera heureuse de se remettre à ses devoirs de religion. Il faut toujours des raisons plus ou moins spécieuses pour excuser sa conduite et endormir sa conscience. Je commençais à me rendre compte de l'état des esprits.

La France est catholique, comme l'Angleterre est protestante, la Russie, schismatique. On tient à la religion de Clovis ; c'est un dépôt national qu'on défendrait les armes à la main, si les ennemis de l'Église voulaient l'enlever trop brusquement. Mais quant à la pratiquer, c'est différent : se dire catholique, voilà toute la religion du grand nombre. A quoi tient pareil malheur ? Signalons ici la profanation du dimanche et les mauvais journaux ; ceux-ci sont légion. Pour déchristianiser la France, ils ne cessent de s'attaquer aux prêtres et à la religion. Si l'un d'eux a le malheur de manquer en quelque point, vite les mille voix de la presse s'emparent du fait comme d'une bonne aubaine, le publient partout en le commentant ; on fait entendre des cris de scandale pharisaïque,

et le récit exagéré en parvient jusqu'aux derniers habitants des villes et des campagnes.

Advienne un gouvernement honnête, franchement catholique, qui connaisse son devoir et l'accomplisse, la France est sauvée. De nouveau on écoute la parole du prêtre ; on se rend à ses pressantes exhortations ; les églises se remplissent de pieux fidèles, et les confessionnaux sont envahis par la foule des pénitents. Alors seulement, la main du Seigneur cessera de s'appesantir sur notre malheureuse mère-patrie, et la paix, le bonheur deviendront le partage du royaume très chrétien.

***

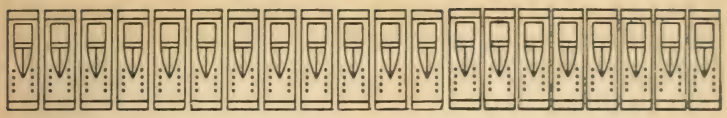
Paris, 16 *octobre*. — Après la messe célébrée en l'honneur de Notre-Dame de Bon-Secours, je descends à la ville. Il me restait quelques heures avant le départ du train de Paris, j'en profitai pour errer un peu à l'aventure. Comme on s'aperçoit vite qu'on n'est plus sur le continent américain ! Voyez donc toutes ces femmes qui vont, viennent, agissent aux affaires comme les hommes, et, comme eux, semblent avoir dépouillé tout respect humain. Pour transporter les marchandises qu'on offre en vente, on se sert de brouettes, et vous voyez des personnes sur le déclin de la vie, comme d'autres dans la fleur de l'âge, tirer ou pousser des voitures de toutes sortes. Ordinairement c'est sur la tête qu'on porte son fardeau, et on arrive à acquérir une adresse et une force extraordinaires. Sans y mettre la main, on tient en équilibre une lourde charge et l'on peut ainsi marcher et courir tout à son aise. La plupart se rendent sur une place publique ou auprès d'une église ; mais un grand nombre parcourent les rues et souvent harcèlent les passants sans miséricorde. Et vous entendez tout ce monde jeter les hauts cris pour attirer l'attention des acheteurs. Chacun fait connaître à sa manière ce qu'il offre en vente, et cela sur les tons les plus variés et les plus curieux, et à des intervalles toujours les mêmes. Un moment, une voix nasillarde vous écorche les oreilles, de son cri strident, tandis

que l'instant d'après vous entendez un son sépulcral sortir du fond d'un gosier. Quelquefois la voix se soutient ; d'autres fois elle monte et descend d'une gamme à l'autre sans aucune espèce de transition ; ou bien elle s'arrête brusquement comme un instrument dont la corde s'est brisée. Il me semble encore voir une vieille femme, installée avec son panier auprès du perron d'une église. Ses habits étaient tout rapiécés ; ses pieds nus dans de gros sabots de bois étaient recouverts d'une boue déjà ancienne. Malgré son extrême vieillesse, elle avait encore la voix forte pour crier chacun des légumes qui remplissaient sa large brouette et qu'elle rangeait en même temps de la main. Lorsqu'un acheteur se présentait, sa figure prenait une expression nouvelle où se lisait un désir excessif du gain. Puis, elle regardait sa voisine, échangeait avec elle un clin d'œil de satisfaction, disait un mot de plaisanterie, et tout à coup reprenait sa chanson, comme une horloge montée qui sonne à ses heures.

Enfin, le moment du départ approche, et je puis pénétrer dans la salle d'attente de la gare, en montrant au gardien mon billet de passage ; car en France tout se fait avec la plus grande ponctualité. Ce n'est que quelques instants avant l'arrivée du train qu'on nous permet de sortir sur l'espèce de promenade où se tiennent les voyageurs et les quelques employés du chemin de fer.

Nous laissons enfin la ville qui vit s'élever le bûcher de Jeanne d'Arc, et nous nous mettons en route pour la Ville-Lumière.

Bibliothèque des Élèves
U. O.
Students' Library



CHAPITRE DEUXIÈME

PARIS

Le dimanche à Paris. — Sainte-Chapelle. — Tour Eiffel. — Montmartre. — Séminaire des Missions étrangères. — Les Invalides. — Le Louvre — Les Tuileries. — Promenade à Versailles. — Le théâtre. — Le Parisien.

PARIS, *dimanche*, 18 *octobre* 1891. — De ma chambre, ce matin, j'entends les cris de la rue et le bruit des voitures. Il doit être bien triste, pour une première fois surtout, de voir profané honteusement le seul jour de la semaine que le bon Dieu s'est réservé !

10 *heures du soir*. — Lors de mon départ du Canada, j'avais le bonheur de célébrer la sainte messe au Bon-Pasteur de Québec, dans une atmosphère de recueillement et de paix. Au moment d'entreprendre un voyage d'outre-mer, on éprouve des émotions nouvelles, et une prière plus fervente s'élève du cœur vers le ciel.

Le dimanche suivant a été d'une monotonie affreuse. Renfermé dans les flancs du *Parisian* j'étais en proie au mal de mer ; mais du moins le repos dominical était observé autour de moi. Les protestants sont même d'une sévérité exagérée à cet égard. En ce jour, pas de jeu, pas de musique, abstention complète de tout divertissement.

Le troisième dimanche que je passe en voyage sera bientôt écoulé ; il a été sans contredit le plus triste. A Paris on ne remarque presque pas de différence entre le dimanche et les autres jours de la semaine. Au premier coup d'œil on pourrait croire que tous les magasins,

cafés, restaurants sont ouverts. Ce sont partout les mêmes travaux, c'est la même activité fiévreuse. Le pauvre ouvrier qui a peiné toute la semaine reste encore courbé sous le poids du jour, et aucuns loisirs ne viennent délasser ses membres fatigués, et reposer son esprit absorbé dans les mille préoccupations journalières. C'est un mercenaire dont le rude labeur ne connaît point de relâche. Craint-il donc de manquer du nécessaire ? Mais Dieu, qui nourrit les petits oiseaux, eux qui ne sèment ni ne moissonnent, laissera-t-il périr l'homme, sa créature privilégiée ? Aux Juifs, dans le désert, il distribuait une double provision de manne pour le sabbat ; de même il assure au travail de la semaine une rémunération spéciale, qui compense la perte apparente d'une journée sans salaire. D'ailleurs l'expérience est là, qui nous prouve que celui qui n'observe pas le dimanche use ses forces dans un travail ingrat, se prive des joies les plus pures de la famille, et n'en devient pas plus riche. — On ne peut vraiment prospérer quand on est en guerre avec le ciel.

Si le spectacle est triste dans la rue, on ne peut dire qu'il a sa compensation dans les églises. On n'y trouve pas en effet cet ordre, ce recueillement, cet esprit de famille, qu'on admire au Canada.

C'est un va-et-vient continuel : il y a surtout celui des étrangers qui ne cessent de parcourir l'église en tous sens pour la visiter. Chacun paraît agir un peu à sa guise ; celui-ci est debout, un autre à genoux, tandis qu'un troisième reste assis et baisse à peine la tête pendant l'élévation : il ne paraît pas y avoir union de prières entre le prêtre à l'autel et cette foule mouvante. Cependant il est juste d'ajouter qu'on est profondément édifié en voyant quantité de personnes plongées dans une fervente oraison ; ces catholiques pratiquants sont des modèles de piété, et leur mérite est d'autant plus grand, qu'ils ont à refouler le courant d'indifférence et d'impiété qui entraîne le grand nombre.

L'emploi des chaises au lieu de bancs m'a paru favoriser ce triste état de choses, et faire ressembler la nef d'une église au parquet d'une salle. Ces chaises

sont placées à l'avance ou bien mises en réserve pour être présentées aux arrivants ; encore faut-il souvent les passer par-dessus la tête des voisins pour les rendre au destinataire. Et, tout le temps de l'office, une bonne dame passe dans les rangs pour recueillir leur prix de location.

Dans notre pays, au contraire, chacun peut se croire chez soi à l'église. Le banc, c'est un souvenir de famille. Ici même sont venus s'agenouiller les vieux parents, et les descendants tiendront à garder ce banc qui fut celui de leurs ancêtres. On se fait un point d'honneur de se trouver à son poste tous les dimanches. Les voisins se reconnaissent, et on aime à les retrouver chaque semaine aux places accoutumées. Les règlements de fabrique favorisent ces traditions.

Les cérémonies elles-mêmes ne se font pas avec toute la pompe, et le chant n'est pas exécuté avec toute la beauté que mon imagination avait rêvées. Je n'ai rien trouvé qui fût supérieur au décorum et à la majesté qui règnent dans notre vieille basilique de Québec.

Nous avons visité la Sainte-Chapelle, l'édifice gothique le plus élégant de Paris, un véritable bijou. C'est saint Louis, le plus grand roi de France, le roi croisé, qui l'a fait construire dans son palais, afin d'élever un monument moins indigne des précieuses reliques de la Passion qu'elle devait renfermer. Ici, admirons sans réserve, car tout est grand et noble, depuis le pavé du temple jusqu'à ces colonnes qui s'élèvent avec tant de grâce et de force, et soutiennent, comme le plus près possible du ciel, une voûte que décorent le plus riches peintures. Restons en contemplation à la vue de ces vitraux, de cette rosace surtout peinte avec une perfection qu'on ne peut plus atteindre. On est heureux de voir le trône sur lequel saint Louis vint, les pieds nus, déposer la sainte Couronne. On a dû la transporter depuis dans le trésor de Notre-Dame, pour la mettre en sûreté, lors de cette Révolution impie qui ne sût rien respecter.

Nous avons terminé notre journée par la visite de

la tour Eiffel. A moins d'en faire l'ascension, il est difficile de s'en faire une idée juste.

Dès le premier étage nous sommes déjà transportés à une hauteur qui surprend. Au second, à peine ose-t-on d'abord s'approcher de la balustrade pour jeter un coup d'œil au dehors, et les hommes, qui remplissent les places publiques, nous apparaissent comme des enfants. Nous sommes à quatre cents pieds du sol ; un nouvel ascenseur nous transporte à cinq cents pieds plus haut. C'est alors que Paris et ses environs ressemblent à un vaste damier, et les hommes, à des fourmis qui se meuvent en tous sens. Cet ascenseur lui-même, qui d'en bas, lorsqu'on le voit monter dans la tour, pourrait être comparé à un panier, contient cent personnes. Sur cette plateforme du dernier étage, se trouve une salle vitrée où huit cents personnes se logent à l'aise. Au-dessus est la lanterne ; il y a là un observatoire, des laboratoires, et l'appartement privé du constructeur Eiffel.

Et la charpente de fer de la tour immense n'est pas une masse informe ; au contraire, elle ne manque ni de symétrie ni d'élégance. Espérons qu'un jour la croix, qui a sauvé le monde, surmontera le drapeau qui déploie ses trois couleurs à plus de mille pieds du sol.

Au retour, un bateau-mouche nous conduisit jusqu'à la place de la Concorde. Ces légers bateaux sillonnent la Seine, comme les omnibus et les tramways parcourent les boulevards, et tous ensemble ne suffisent pas encore à la foule qui se presse de toutes parts.

***

19 *octobre.* — C'est aujourd'hui le plus beau jour depuis mon départ. Il m'a été donné de le passer en grande partie à Montmartre, le mont des martyrs (*mons martyrum*), devenu la montagne de la pénitence.

Jusqu'à présent j'avais joui, mais d'une jouissance un peu stérile, et sans que le cœur fût vraiment touché. Partout je ressens un certain malaise qui ne peut se traduire, mais qui existe au fond de mon âme. Même dans ces édifices religieux, chefs-d'œuvre con-

sacrés par l'admiration des siècles, on ne peut jouir entièrement, lorsqu'on voit la maison du Seigneur devenue comme la maison de tout le monde, où chacun entre et d'où il sort suivant son bon plaisir, sans plus s'occuper quelquefois du Saint-Sacrement que s'il n'y était pas, ne daignant pas même incliner légèrement la tête devant le tabernacle qui le renferme. Même les guides, attachés au service de l'église, semblent souvent ignorer la présence du Dieu de nos autels.

Mais, dans la basilique de Montmartre, j'ai retrouvé la piété et le respect qui font le charme de nos églises. Tout de suite, en franchissant le seuil, on aperçoit des écriteaux qui avertissent de garder le silence, et on se trouve au milieu de personnes recueillies.

C'était un jour de pèlerinage. Les habitants d'une commune étaient venus, accompagnés de leurs prêtres, offrir au Sacré-Cœur des prières, des vœux et des réparations. Après avoir eu le bonheur de célébrer la sainte messe à l'autel construit avec les offrandes venues du Canada, et dédié à saint Jean-Baptiste, notre patron national, je pris place dans la nef, afin d'assister aux cérémonies publiques. Je passai là de doux moments, et mes yeux furent humectés de larmes ; je compris mieux en cette terre étrangère, combien sont vraies les paroles du cantique :

> Un seul moment passé dans ton temple
> Vaut mieux qu'un siècle au palais des mortels.

Cette dévotion au Sacré-Cœur, j'ai essayé de l'entretenir dans mon âme et dans celle de mes paroissiens, et je me trouve dans le principal temple construit en son honneur, le monument du Vœu national !

Et comment ne pas être ému ? Sur l'autel brille l'ostensoir au milieu de mille lumières ; en arrière, comme suspendue dans les airs, les bras étendus et la poitrine entr'ouverte, se dresse la statue du Sacré-Cœur. Tout au fond, sur un autel, apparaît celle de la Sainte Vierge qui, elle aussi, à l'exemple de son divin Fils, élève vers le ciel des mains et des regards suppliants. Dans la nef, ces enfants conduits par des

religieuses, tous ces hommes et ces femmes représentent la France repentante, et ils sont venus à leur tour répéter les paroles qu'on voit ecrites en gros caractères au fond de l'abside : *Sacratissimo Jesu Gallia pœnitens et devota.*

Oui, la noble nation des Francs veut se repentir, reprendre la ferveur des anciens jours. Malgré toutes les manœuvres infernales des franc-maçons qui étouffent les élans généreux de son cœur, elle s'arrachera à leurs criminelles étreintes. La Révolution de 89 a ramené pour elle l'ère des martyrs ; mais douze apôtres ont renouvelé la face de l'univers, et le Cœur de Jésus régénérera la France. Il lui a demandé un monument national, elle l'a promis par vœu. Ce vœu, il s'accomplit, c'est le gage du salut.

A la communion, le spectacle devient plus émouvant. Tous ces pèlerins, dévoués serviteurs de la plus noble des causes, se dirigent lentement et dans le plus profond recueillement vers la table sainte, et, lorsqu'ils ont reçu le Dieu qu'ils adorent, ils regagnent leurs places, plus lentement encore, la tête pieusement baissée, les mains jointes sur la poitrine. En ce moment la présence réelle remplit le saint lieu. Dans la personne de quelques-uns de ses enfants, la France est prosternée au pied des autels, et c'est le Cœur de Jésus qui implore le pardon de la grande coupable, en faveur des quelques justes qu'elle renferme encore dans son sein.

La messe est suivie d'une chaleureuse allocution, et la cérémonie se termine par la consécration solennelle au Sacré-Cœur.

Je revins plus confiant dans l'avenir. *Sursum corda !* En haut les cœurs avec les saintes aspirations ! Le mal est dans la plaine, mais sur les hauteurs se tient la France repentante. Hier, c'était le deuil des sentiments patriotiques et religieux à la vue de la profanation du dimanche, et la France me paraissait ensevelie dans le linceul de ses vices et de ses impiétés ; aujourd'hui, un horizon moins sombre s'ouvre à ses espérances ; je la vois qui commence à secouer ses langes de mort et cherche à sortir du tombeau où ses ennemis, ou plutôt ses

enfants dégénérés, veulent l'ensevelir avec sa foi et ses mœurs. Ne désespérons donc pas ; car, à côté de la France qui blasphème, il y a la France qui prie et qui répare.

La France n'est pas une nation comme une autre ; elle est comme le cœur des peuples civilisés ; ses palpitations se font sentir partout et répandent dans le monde des germes de vie ou de mort. Ses principes de 89 ont bouleversé le continent européen ; son esprit, redevenu chrétien, fera de nouveau circuler la sève du christianisme dans les veines de l'humanité, et l'on pourra encore redire avec un noble orgueil : *Gesta Dei per Francos.*

La colline de Montmartre prête ses assises de pierre pour soutenir à plus de trois cents pieds au-dessus de la Seine la basilique du Sacré-Cœur, à l'endroit même où, suivant la tradition, furent martyrisés saint Denis, premier évêque de Paris, et ses compagnons, d'où le nom de *mons martyrum.* L'église du Vœu national n'est pas encore complètement terminée. Comme les monuments que les siècles lèguent aux siècles, elle s'élève lentement ; mais, comme eux, elle défiera les injures du temps. Les fonds nécessaires pour sa construction sont fournis par des quêtes et des souscriptions volontaires dont le montant s'élève déjà à vingt-cinq millions de francs.

***

20 *octobre.* — Les humbles dévouements touchent plus que le vain éclat des grandeurs humaines, et il y a plus de bonheur à entendre les discours sans prétention d'une piété sincère que les phrases creuses des beaux diseurs. L'habit d'un martyr, troué par la balle qui lui a valu le ciel, dit plus au cœur que les vains ornements de personnages quelquefois tristement célèbres dans l'histoire.

Ces réflexions me viennent naturellement à l'esprit, en ce jour où j'ai eu le bonheur de célébrer la sainte messe dans la chapelle du Séminaire des Missions étrangères. C'est donc ici que se forment ces prêtres à l'âme

héroïque, qui vont porter le flambeau de la foi chez les nations plongées dans les ténèbres de l'idolâtrie ! A travers la demi-obscurité qui règne dans la crypte, je puis admirer la piété angélique de ces prétendants au martyre, et il me semble déjà les voir au milieu des tortures qui attendent la plupart d'entre eux. Ils sont plus de cent cinquante qui étudient les langues barbares, afin de se mettre en état d'annoncer la parole de Dieu aux peuplades infidèles. Car leur vocation à tous est décidée. Dans quelques années, quelques mois peut-être, ils laisseront patrie, famille, ce qu'ils ont de plus cher ici-bas, pour aller sur des plages inconnues et inhospitalières. Ils ne sont déjà plus à la terre, mais tout entiers à leur sublime vocation.

On est pénétré d'un religieux respect et d'une sainte émotion, lorsqu'on visite la chambre des Martyrs, et que l'on considère les instruments de supplice des missionnaires, les vêtements teints de leur sang. Le Père Bérard qui m'accompagne, doit partir le mois prochain pour la Birmanie. A la vue de tous ces objets, et surtout de la fameuse cangue chinoise, à la vue de ces martyrs de la foi que les tableaux nous représentent couverts de plaies sanglantes, la tête penchée et le cou découvert tandis que le bourreau s'apprête à frapper, il devait penser qu'un pareil sort lui était probablement réservé. La religion, et une religion divine est seule capable de développer de semblables vocations. M. Bérard me laissa une image de Notre-Dame de la Salette ; je la conserve avec soin : elle peut devenir le précieux souvenir d'un martyr.

Monsieur le Supérieur eut la bonté de me recevoir. Il me dit tout l'intérêt qu'il porte au Canada et en particulier au Séminaire des Missions étrangères de Québec. Il me fit don des reliques de trois martyrs contemporains dont la canonisation est introduite en cour de Rome : les Vénérables PP. Borée et Bonnard, décapités au Tonkin, et Gagelin, étranglé en Cochinchine.

Le sang de la France est noble puisqu'il entretient encore la source de pareils dévouements, malgré les efforts

des sectes impies pour en faire le sang impur d'hommes sans foi et sans mœurs.

***

Je n'avais visité qu'un petit nombre de monuments, et j'étais à la veille de mon départ. Heureusement, je fis la rencontre d'un guide intelligent qui connaissait son Paris par cœur : « Je vois que vous êtes étranger, dit-il en m'abordant. Je vous aurais volontiers accompagné si mes services n'avaient pas été retenus ». Puis, se ravisant : « Voilà plus d'une heure que j'attends ; décidément l'on ne viendra pas au rendez-vous ; je suis à votre disposition ». C'était un rusé, celui-là, il savait plus d'un tour, et le personnage attendu n'avait sans doute existé que dans son cerveau.

Nous commençons notre journée par les Invalides. Vaste hôpital fondé par Louis XIV pour servir de retraite aux soldats infirmes ou âgés, il pouvait contenir cinq mille pensionnaires ; mais il n'en compte ordinairement que quelques centaines, les invalides préférant vivre indépendants avec la pension qu'ils reçoivent du gouvernement.

La galerie des armures et le musée ethnologique offrent un intérêt tout particulier, ainsi que l'église de Saint-Louis avec ses deux rangées de drapeaux enlevés à l'ennemi ; mais ce qui attire surtout l'attention et commande l'admiration de tous, c'est le tombeau de Napoléon 1er, placé sous le dôme doré. La lumière pâle et mystérieuse qui nous arrive de la coupole, contribue encore à augmenter l'impression de solennelle grandeur qui règne sur ces cendres.

Le sarcophage, fait d'un seul bloc de marbre, est entouré d'une couronne de laurier en mosaïque, et occupe le milieu d'une crypte circulaire ouverte par le haut ; tout autour sont des chapelles destinées à recevoir les dépouilles mortelles des membres de la famille impériale. L'exilé de Chislehurst a sa place réservée dans cette demeure funèbre, vraiment digne des grands de la terre. Il y sera déposé lorsque les événements permettront de ramener son corps en France.

C'est donc ici que dort son dernier sommeil celui qui a rempli l'univers du bruit de son nom. Il fit trembler les rois sur leurs trônes, et, devenu l'arbitre de l'Europe, partagea des couronnes entre ses frères et ses généraux. Lui-même régna sur le plus beau pays du monde. Il aurait pu asseoir solidement sa dynastie ; mais l'homme de génie méconnut sa sublime vocation ; les fumées de l'orgueil obscurcirent en lui les pures lumières de la foi, et dans son ambition il voulut servir ses propres intérêts avant ceux du Dieu qui avait fait sa grandeur. Le de-

NAPOLÉON I. (*Musée de Versailles*)

voir lui incombait de rétablir en France le culte catholique ; il ne le fit qu'à moitié, et il eût l'audace sacrilège d'attaquer le Vicaire de Jésus-Christ. Aussi son œuvre n'a pas été durable. Battu par l'Europe conjurée contre lui, devenu prisonnier d'Albion, il alla mourir sur un rocher désert au milieu de l'Océan, n'ayant à ses côtés que deux fidèles serviteurs, lui qui avait vu tant de peuples à ses pieds. Et voilà que le même siècle qui a été témoin

de la fondation de sa dynastie, la voit s'éteindre misérablement sur la terre étrangère.

Heureuse infortune cependant qui a fait descendre dans l'âme de l'empereur déchu la réflexion salutaire et l'a ramené au Dieu de son enfance !

En 1840, son corps fut transféré solennellement aux Invalides. C'était la réalisation de ses dernières volontés. « Je veux, dit-il dans son testament, que mes cendres reposent sur les bords de la Seine, au milieu de ce peuple que j'ai tant aimé ».

***

Louis XV éleva un temple en l'honneur de la patronne de Paris, sainte Geneviève, sur l'emplacement de son tombeau. C'est une église en forme de croix grecque, avec dôme à trois coupoles. Convertie en Panthéon par la Constituante, elle fut destinée à la sépulture des grands hommes de la patrie. Napoléon la restitua au culte, mais la Révolution de 1830 s'en empara de nouveau. En 1851, elle fut rendue une dernière fois à son premier usage, et resta la possession des catholiques, jusqu'au moment où elle fut odieusement désaffectée, lors des obsèques solennelles de Victor Hugo.

Je pénétrai dans le crypte à la suite du guide, dont la bougie ne répandait autour de nous qu'une pâle lueur. Nous nous trouvâmes bientôt en face du cénotaphe de Jean-Jacques Rousseau ; une fausse main sortie du cercueil entr'ouvert tient un flambeau allumé comme pour éclairer le monde ; tout auprès est le tombeau de Victor Hugo qui disparaît sous les fleurs et les ornements de toutes sortes ; plus loin, le monument de Voltaire que surmonte sa hideuse statue. Je ne pus me défendre d'un moment de terreur et je me crus transporté dans les sombres demeures du maître que ces hommes néfastes ont servi. Les louanges du guide à l'adresse de ces malfaiteurs de l'humanité n'étaient pas de nature à dissiper mes appréhensions.

A un endroit, notre guide réveilla les échos d'une voix sonore. Ensuite, avec une lanière de cuir, il frappa le

mur à diverses reprises, et au loin on entendit comme les écho sdu tonnerre rouler sous les voûtes basses du souterrain.

***

Le Louvre et les Tuileries formaient le palais le plus vaste et le plus splendide de Paris.

Ces bâtiments, réputés la meilleure œuvre d'architecture française, occupaient, sur la rive droite de la Seine une superficie de plus de cinquante arpents carrés.

C'est d'abord le Vieux-Louvre, fondé par François 1er, puis le Nouveau dont les ailes, avant 1872, étaient reliées par les Tuileries. A la suite, viennent la place de la Concorde de sinistre mémoire, les Champs-Élysées, et la superbe avenue de même nom qui conduit jusqu'à l'arc-de-triomphe de l'Étoile d'où partent, pour rayonner dans toutes les directions, et comme tirées au cordeau, douze superbes avenues avec double rangées d'arbres.

Depuis les Champs-Élysées jusqu'au Louvre, six ponts relient les deux rives de la Seine. Il y en a jusqu'à vingt dans les limites du chemin de fer de ceinture, et certes ils ne sont pas trop nombreux. Parmi les plus remarquables, citons ceux d'Iéna, en face de la tour Eiffel et du Trocadéro, de l'Alma, des Invalides, celui de la Concorde jeté entre la Chambre des Députés et le centre de la place de la Concorde, et d'où l'on peut apercevoir, à l'extrémité de la rue Royale, l'église de la Madeleine et sa majestueuse colonnade. Le pont des Saints-Pères aboutit à la place du Carrousel, ainsi appelée en souvenir du grand tournoi (*currus solis*) qu'y donna Louis XIV. On traverse cette place en passant entre l'arc de triomphe de Napoléon et le monument de Gambetta ; la rue de Rivoli nous sépare seule alors du Théâtre-Français, et devant nous s'ouvre la splendide avenue de l'Opéra.

Je n'entreprendrai pas de parler des musées du Louvre, d'abord parce que je ne suis pas du tout expert en fait de peinture et de sculpture, puis je n'ai eu à ma disposition pour les visiter que quelques heures, à peu près le temps d'en parcourir les salles. Seulement celles du musée de peinture forment une longueur de près d'un

kilomètre, et renferment plus de deux mille tableaux.

C'est Catherine de Médicis qui fonda les Tuileries pour lui servir de palais, dans un endroit où se trouvait une fabrique de tuiles. Elles devinrent dès lors la résidence des souverains de France, jusqu'à Louis XIV qui transporta la cour à Versailles.

Leur destinée devait être des plus tragiques. En 1789, on y amena de Versailles l'infortuné Louis XVI qui n'en sortit que pour aller à la tour du Temple, et de là monter à l'échafaud. En 1830, la royauté de la Restauration succomba par suite de la prise du château, et de la fuite du roi ; celle de Juillet s'éteignit de la même manière en 1848. Enfin les Communards de Paris y mirent le feu, et en 1883 s'en fit la démolition complète. Sur les ruines on agrandit le jardin des Tuileries.

L'histoire du château des Tuileries se trouve intimement liée à celle du palais de Versailles, et amène naturellement quelques lignes sur cette maison de campagne des rois de France.

***

C'est le lendemain de mon arrivée qu'en compagnie de MM. les abbés Baril, du Séminaire des Trois-Rivières, et Lapointe, mon compagnon de voyage, j'ai visité Versailles, son palais et ses jardins.

Versailles est une ville de cinquante mille habitants, à trois quarts d'heure de chemin de fer de Paris. Création de Louis XIV, elle fut d'abord sa résidence d'été, puis la demeure permanente de la cour jusqu'après la prise de la Bastille, alors que la foule ameutée vint y chercher le roi-martyr pour le conduire dans sa capitale, au milieu d'un hideux cortège. Abandonné pendant longtemps à cause des dépenses qu'auraient entraînées sa restauration, le palais reprit son ancienne splendeur sous Louis-Philippe, grâce surtout à la fondation du musée historique, l'un des plus beaux de l'univers. Dans la guerre franco-prussienne, il devint le siège du quartier général du roi de Prusse qui s'y fit proclamer empereur d'Allemagne. Après la capitulation, le gouvernement français s'y établit pour combattre de là la Commune.

Enfin, en 1879, les Chambres quittèrent Versailles pour se fixer à Paris.

On est émerveillé à la vue de la magnificence qui règne en ces lieux. Pour transformer cette campagne autrefois inculte, et lui donner l'apparence qu'on admire aujourd'hui, pour créer, en un mot, ces magnifiques jardins, ces parcs, ces splendides avenues qui se croisent en tous sens, on conçoit que trente-six mille hommes et six mille chevaux aient été occupés à la fois.

Dans un endroit où l'eau manquait complètement, on a rempli d'immenses réservoirs, et encore aujourd'hui le divertissement des Grandes eaux, qui a lieu tous les mois, attire une foule énorme à Versailles, et coûte chaque fois une dizaine de mille francs.

Il y a aussi le Grand Trianon, construit par Louis XIV pour Madame de Maintenon, et le Petit Trianon, séjour favori de Marie-Antoinette. Ce sont de petits châteaux, composés seulement d'un rez-de-chaussée, et qui n'offrent rien de bien intéressant en eux-mêmes.

A la vérité on ne jouit pas entièrement en contemplant toutes ces merveilles. Pendant que Louis XIV prodiguait les richesses en embellissements, l'État s'appauvrissait ; ce déploiement de splendeurs orientales favorisa la corruption des grands et le mécontentement du peuple, et contribua pour sa part à amener la révolution de 89.

*
* *

Le théâtre moderne, voilà la source empoisonnée où va s'abreuver de gaieté de cœur une foule avide de plaisirs et de nouveautés ; elle y puise l'esprit de légèreté, le goût des aventures romanesques et la dépravation des mœurs.

Même ces pièces, prétendues bonnes par les familiers du théâtre, trop souvent ne sont pas sans danger, et renferment quantité de fausses maximes qui, à force d'être répétées, finissent par pénétrer dans le cœur et l'esprit de ceux qui ne cessent de les entendre, et pervertissent le sens moral. Le mal est encouragé sous mille formes différentes et spécieuses, et le bien relégué trop souvent au second rang. Autrefois, on mettait en scène les gran-

des passions qui se partagent le cœur humain, mais du moins lorsqu'elles portaient au mal, on en reconnaissait facilement les funestes effets et elles inspiraient de l'horreur ; le théâtre contemporain tend à tout travestir et à développer les pires instincts de la nature, et des paroles, contraires aux saines notions du devoir et de la vertu, sont mises sur les lèvres des personnages « honnêtes » de la pièce.

Maintenant, jugez des amusements qu'on se paye dans cette «bonne» ville de Paris. La Comédie-Française donne des représentations tous les soirs, et chaque fois, galeries, parterre, loges de famille, toute la salle regorge de spectateurs. Et il en est ainsi dans plus de trente théâtres, où se presse tout un monde, impatient de nouvelles sensations.

Sur les minuit, toutes ces salles de spectacles se vident. Les rues se remplissent de la multitude qui s'en échappe, et prennent une recrudescence d'animation. Que de désordres une seule nuit de la grande capitale renferme dans ses plis ténébreux !

*
* *

Le Parisien est vif et intelligent. Il croit tout savoir, et voudrait qu'il en fût de même pour les autres. Il se prête volontiers à donner des renseignements, mais il vous faut saisir sa première explication ; sinon, il s'impatiente et élève la voix. S'il se croit offensé, il devient hautain et répond brusquement. L'un de nous en train de bouquiner sur les quais, s'adresse un peu familièrement au marchand de livres : « Mon vieux, combien... — Laissez-moi ce livre ! reprend aussitôt notre homme à la barbe blanche, est-ce que, vous aussi, vous ne vieillirez pas un jour » ? Puis il se renferme dans sa dignité blessée. Un autre, assis à table auprès d'un quidam que rien ne distingue du reste des mortels, lui demande poliment un léger service qu'on est habitué à se rendre entre convives, et notre personnage de répondre : « Je ne suis pas ici de service, appelez le garçon ».

CHAPITRE TROISIÈME

DE PARIS A LOURDES

Distances parcourues. — *Orléans.* — Blois : Ursulines. — Angers : hospitalité canadienne ; M. et Mme Aubry ; départ impromptu de Paris ; communautés religieuses ; persécution latente. — *Tours :* M. Dupont et la dévotion à la sainte Face. — *Poitiers.* — *Angoulème.* — *Bordeaux :* colonne de Saint-Michel ; les Landes.

BLOIS, *mercredi*, 21 *octobre* 1891.—Après cinq jours passés à Paris, j'en suis parti pour Rome, *via* Lourdes. Mais avant d'aller plus loin, donnons le tableau des distances approximatives parcourues jusqu'à présent :

De Québec à Liverpool	2,659	milles
De Liverpool à Londres	175	»
De Londres à New-Haven ..	51	»
La Manche	80	»
De Dieppe à Rouen	41	»
De Rouen à Paris	94	»
	3,100	milles ou 1033 lieues.

De Paris à Orléans le trajet est vite fait. Orléans est la ville de Jeanne d'Arc, et encore aujourd'hui, le 8 mai, on y célèbre une fête en souvenir de la levée du siège par les Anglais en 1429. Je m'y arrête quelques heures seulement, le temps de visiter ses principaux monuments, et en particulier le tombeau de Mgr Dupanloup.

*
* *

22 *octobre.* — J'ai dit la sainte messe ce matin dans la chapelle des Ursulines de Blois. La révérende Mère

Supérieure et la Mère Saint-Julien ont été pour moi d'une excessive bonté. Cette dernière est la fille ainée de M. Aubry, autrefois professeur de Droit à l'Université Laval de Québec, et rédacteur en chef du *Courrier du Canada*. En leur compagnie, j'ai visité le monastère et ses dépendances.

Les Ursulines de Blois sont relativement prospères. Malgré les menées sourdes et persécutrices dont elles sont victimes de la part d'un gouvernement impie, Dieu bénit leur œuvre de dévouement, et le bien qu'elles font au milieu des jeunes filles de la ville et des environs, est incalculable. Elles luttent au prix de mille sacrifices, mais non sans avantage, avec les écoles laïques subventionnées par l'État, et enlèvent ainsi sa proie à l'hydre de l'incrédulité. Ce sont de pareils dévouements qui conservent encore au cœur de la France, un peu de foi et d'amour de Dieu, malgré le froid du doute et de l'irréligion qu'on cherche à faire pénétrer de toutes parts.

Les Ursulines de Blois nous rappellent celles que nous avons connues au Canada : c'est le même esprit de zèle et de sacrifice, joint à une égale simplicité monacale. Partout elles sont vraiment les dames Ursulines : dames, par leurs manières distinguées, manières qu'elles savent communiquer à leurs élèves ; filles de sainte Ursule, par la pratique de toutes les vertus chrétiennes et des conseils évangéliques.

L'Ordre a été fondé au commencement du XVIe siècle en même temps que celui des Jésuites ; tous deux semblent avoir pour mission spéciale de lutter contre les envahissements de la prétendue Réforme, et afin d'être à la hauteur de leur vocation sublime, ils ne cessent de se renouveler dans la ferveur de leur fondation.

Au Canada, les Ursulines sont venues les premières sous la conduite d'une sainte, et, depuis, deux siècles et demi, elles forment des générations de femmes chrétiennes et éclairées, qui sont l'un des plus fermes remparts de notre religion et de notre nationalité.

*
* *

Angers, 22 octobre. — J'avais pour M. Aubry, profes-

seur de Droit Romain à l'Institut catholique d'Angers, une lettre de présentation de la part de M. Ernest Gagnon, de Québec. J'avais renoncé au voyage d'Angers qui n'était pas sur ma route, mais les Révérendes Mères de Blois ont tellement insisté, que j'ai remis dans mon itinéraire la ville de Mgr Freppel. A la gare, M. Aubry prévenu par un télégramme de la Mère Saint-Julien, m'attendait pour m'amener chez lui.

M. et Mme Aubry ont conservé le meilleur souvenir du Canada, leur pays d'adoption pendant neuf ans, et de ses habitants. Leur maison est toujours ouverte aux Canadiens aussi bien que leur cœur, et l'hospitalité qu'on y reçoit est « canadienne », tellement leur délicatesse est ingénieuse à faire revivre les habitudes de la patrie absente. De même ce n'est pas un mince plaisir, que de retrouver des journaux d'outre-mer qui nous permettent de connaître un peu la suite des événements arrivés depuis notre départ. Le cœur se remet à battre plus fort ; il faut si peu pour l'émouvoir au souvenir du pays.

Le voyageur est nécessairement cosmopolite. Sans demeure fixe, il va d'un lieu dans un autre, et ses jours s'écoulent amenant toujours du nouveau, bien qu'ils se ressemblent tous par plus d'un point. La vie se passe sans beaucoup de soucis, et la tête reposée ne connaît plus ces maux qui l'assiègent quelquefois, lorsqu'on l'applique trop assidûment sur le même objet. Le passé paraît comme un rêve, tellement il est rempli de choses diverses et on ne saurait prévoir les surprises du lendemain. Hier encore, comment aurais-je pu soupçonner les heureux incidents de Blois et d'Angers ? Le tout a dépendu de quelques instants, d'un projet de promenade en Bretagne abandonné à la dernière heure. J'étais à Paris, décidé d'aller en Bretagne et je me séparais à regret de mon compagnon qui partait pour Lourdes et Rome. Justement en ce moment, pressé par le remords, je renonce subitement à mon voyage. Il ne me restait plus que le temps de prendre le train d'Orléans, ou plutôt de le manquer. Je saisis à la hâte ma malle, quitte à y mettre un peu d'ordre, une fois dans la voiture. J'ar-

rive à la gare, pour sauter dans le train qui s'ébranle. J'étais parti sans même régler ma note à l'hôtel ; je devais envoyer l'argent plus tard, lorsque mes instants seraient moins scrupuleusement comptés. A Orléans, quelle n'est pas la surprise de mon compagnon d'apercevoir sur le quai de la gare, celui qu'il vient de quitter à Paris et qui se dirige vers lui, le sourire sur les lèvres. Il ne peut en croire ses yeux ; mais il a beau faire l'étonné, il lui faut bien se rendre à l'évidence, et donner l'accolade. Malheureusement la joie de se revoir fut courte. Je tenais à pousser une pointe au pays d'Anjou. Force nous fut donc de nous séparer de nouveau pour avoir le bonheur de nous revoir bientôt.

*
* *

23 *octobre.* — J'ai dit la messe dans l'église paroissiale. Ce monument a été construit à la suite d'un vœu fait par Mgr Freppel, d'illustre mémoire. On était en 1870 et les Prussiens envahissaient la France. Dans cette extrémité, le pieux évêque promet d'élever un temple en l'honneur du Sacré-Cœur, au moyen de contributions volontaires, si les ennemis ne mettent pas le pied dans son diocèse ; de fait, ils s'en approchèrent, l'entourèrent, mais n'en franchirent pas les limites.

Angers est probablement la meilleure ville de France, et proportion gardée de la population, celle qui renferme un plus grand nombre de communautés. C'est là que se trouve la maison-mère des Sœurs-Adoratrices du Saint-Sacrement. J'ai visité leur petite chapelle. A la vue de ces saintes religieuses qui se succèdent jour et nuit au pied des autels, des dames de la Confrérie qu'on reconnaît au scapulaire qui tombe sur leurs épaules, et de l'assistance recueillie qui se renouvelle sans cesse, on sent le calme de la méditation pénétrer dans le cœur.

Ma pensée se reportait naturellement à Québec, où tant de pieuses personnes appellent de leurs vœux et de leurs prières une communauté de ce genre.

La matinée s'est passée agréablement. En la compagnie de M. Aubry, j'ai compris que les Français qui sont bons le sont véritablement. Lorsque je le voyais s'arrê-

ter sur la rue pour parler à un pauvre, s'intéresser à son sort, à celui de sa famille, l'encourager de ses paroles, je songeais aux chrétiens des premiers siècles de l'Église, et je me disais : « C'est ainsi que devaient agir nos pères dans la foi, lorsqu'ils ne formaient encore qu'un cœur et qu'une âme ».

J'emporte de cet homme distingué et de sa digne compagne, un souvenir impérissable de respectueuse amitié et de sincère reconnaissance.

*
* *

Tours, 24 *octobre*. — Entre Angers et Tours, j'ai eu pour compagnon de voyage un prêtre du diocèse de Tours. Nous nous sommes entretenus de l'état de la France.

Évidemment on éprouve un malaise extraordinaire. Il faut un dénoûment à la persécution qui travaille dans l'ombre, et cherche à miner toute autorité divine et humaine. Jusqu'à présent les sacrifices et les holocaustes n'ont pas suffi pour apaiser le courroux du ciel, et la main, qui venge le crime, reste toujours appesantie sur la nation prévaricatrice ; Dieu semble l'avoir abandonnée à tous les égarements de son sens réprouvé.

Qui sait si la persécution ouverte ne serait pas la condition de son salut ? Beaucoup pensent même qu'il faut du sang, du sang de martyr, et vivent dans la disposition de donner leur vie pour une causse aussi sainte, si Dieu les en juge dignes.

Déjà plusieurs évêques ont été traduits devant les tribunaux. Est-ce le commencement du régime de la violence ? La chose n'est pas probable, car les coryphées de l'impiété, imbus de l'esprit du plus pur libéralisme, veulent à tout prix l'éviter.

Leur projet, arrêté dans le secret des loges, est de matérialiser le peuple, et de ne lui enlever qu'alors les quelques bribes de sentiments religieux qui lui resteront au cœur, et pour cela, on procède graduellement et avec une hypocrisie et une malice diaboliques.

Hélas ! on ne réussit que trop dans l'œuvre néfaste, et la nation descend tristement les degrés de l'irréligion et

de l'incrédulité. « La France, comme l'écrivait avec tant de justesse M. Aubry dans le *Courrier du Canada*, est et ne peut être que catholique ; si Dieu l'abandonnait à ses aveuglements, elle pourrait devenir incroyante ; hérétique ou schismatique !... jamais » ! Cette heure funeste semble avoir sonné ; et déjà, pour un bien grand nombre de Français, l'homme n'est plus qu'un corps sans âme immortelle, et sa destinée est celle des animaux qui naissent, vivent et disparaissent. Serait-il donc possible que la France devint athée, comme l'Angleterre et l'Allemagne sont protestantes ?

La patience divine attend souvent les individus dans l'autre monde, mais les nations sont punies en celui-ci. Le châtiment sera terrible pour notre mère-patrie, s'il est proportionné à l'abus qu'elle a fait des grâces de choix que la Providence lui a départies. Dans l'état actuel des esprits, une étincelle peut allumer la guerre, et comment en calculer les conséquences, avec les moyens de destruction que fournit la science moderne ?

De leur côté, les anarchistes respirent la haine de toute autorité, et aspirent à bouleverser la société de fond en comble. Les excès des cummunards en 1871, montrent assez jusqu'où peut se porter leur rage insensée. Et cette plaie des nations s'étend de plus en plus, et menace de gangrener le corps social tout entier.

Lorsque toute espérance humaine sera perdue, alors peut-être le Seigneur aura pitié de la France ; il ira la chercher dans l'état d'abaissement où l'auront plongée les ennemis de sa foi, pour la relever et la remettre au rang qu'elle n'aurait pas dû cesser d'occuper au milieu des nations chrétiennes.

Après avoir visité la cathédrale, je me rendis à la magnifique église qu'on élève à la mémoire de l'apôtre des Gaules, saint Martin de Tours. On se préparait à l'installation d'un chemin de croix ; je restai pour la cérémonie. Il y avait une assistance assez nombreuse, mais presque exclusivement composée de femmes. En général, on a paru avoir une dévotion plus vive qu'au Canada. Je remarquai plusieurs personnes qui demeurèrent à genoux tout le temps de la cérémonie, et elle fut longue

pourtant puisqu'on fit une instruction à chaque station. Sans doute, pensai-je, elles prient pour des êtres chers qui ne remplissent plus leurs devoirs de religion, et elles demandent pour elles-mêmes la persévérance au milieu des épreuves qui les entourent.

Heureuses les familles dont tous les membres sont chrétiens pratiquants ! Heureux sommes-nous dans notre chère province de Québec, jusqu'à présent restée si franchement catholique ! Ce bonheur, il me semble que je le goûterai davantage lorsque je serai de retour au pays.

*
* *

Tarbes, dimanche, 25 *octobre*. — Ce soir, j'éprouve les tristesses de l'isolement. L'homme, parce qu'il est fait pour la société, sent le besoin de communiquer avec ses semblables. Des êtres privés de raison peuvent bien rester à la chaîne tout le jour ou brouter solitaires l'herbe des champs, c'est dans leur destinée ; mais notre âme demande à se répandre, et il lui faut un confident de ses peines comme de ses joies. C'est la source qui laisse déborder le trop plein de ses eaux.

En ce moment — onze heures du soir — de ma chambre de l'hôtel de la Paix à Tarbes, j'entends les cris joyeux d'enfants qui sautillent, exécutent des danses et délivrent des gages, en même temps que les voix plus graves des parents qui paraisesnt heureux de leur bonheur. Et moi, je me trouve seul dans cette ville de Tarbes. Je ne connais personne, et personne ne me connaît. C'est ici tout un monde nouveau, de nouvelles figures, des familles qui n'ont aucun point de rapprochement avec tout ce que j'ai connu jusqu'aujourd'hui. Telle est la vie. Chacun passe quelques années sur le coin de terre où la Providence l'a fait naître, dans le cercle restreint de connaissances et d'amis qui l'entourent ; et chaque famille n'est pour ainsi dire qu'une feuille détachée dans cette forêt des populations humaines.

Ce soir, tandis qu'on se livre au plaisir à côté de moi, je reste isolé. Aucun ne me porte intérêt, ne soupçonne qu'il y a là une personne éloignée de douze cents lieues de son pays, de tout ce qu'elle aime sur la terre, et qui aurait

besoin de s'épancher. Voilà qu'on se met au piano, mais les sons qui frappent mes oreilles, ne font que jeter dans mon cœur une note de tristesse plus profonde, en ravivant davantage les souvenirs de la vie de famille.

Je me trompe ; nous ne sommes jamais seuls, car partout nous suit un ami fidèle qui nous guide et nous console ; c'est notre divin Maître et Sauveur. Oui, le même Dieu que nous avons prié au pied de la grande croix de Tempérance du foyer paternel, le même que nous avons adoré dans le religieux silence de l'église paroissiale, nous le retrouvons en tous lieux et toujours. C'est ainsi qu'hier j'ai éprouvé un véritable bonheur à prier dans la maison de M. Dupont, transformée en oratoire de la Sainte-Face.

***

Monsieur Dupont : voilà le nom d'un grand serviteur de Dieu, comme il s'en rencontre peu dans un siècle. Que n'avons-nous plus souvent de ces hommes aux convictions fortement ancrées, au zèle d'apôtre, qui se mettent résolument au dessus du respect humain ! La honte de pratiquer la religion est devenue de nos jours une faiblesse presque générale, et cause un mal énorme, surtout dans ce pays qui fut jadis le royaume très chrétien. On n'ose pas paraître ce qu'on voudrait être, et on devient insensiblement ce qu'on veut paraître. Pourquoi ne pas secouer ce lâche manteau de l'amour-propre, pour revêtir pour tout de bon les armes de Jésus-Christ ? Monsieur Dupont a été, lui, dans notre temps, un exemple bien frappant du courage chrétien, dans cette ville de Tours, d'ailleurs si peu chrétienne.

Cet homme du monde, ce riche du siècle a garni son salon, ce lieu consacré d'ordinaire aux frivolités mondaines, d'images pieuses, dont l'une représente la sainte Face. Devant cette gravure, il a soin d'entretenir une lampe allumée, et sa confiance est telle qu'il engage chacun à venir y prier, et qu'il distribue l'huile de cette lampe aux malades qui se pressent dans son oratoire.

Il aurait pu aspirer à tenir un rang élevé dans la société, et il se plaît dans la compagnie des pauvres et des

infirmes au milieu des âmes simples et confiantes.

Avez-vous jamais songé à tout le bien que peut faire dans le monde une personne instruite et sage, animée de l'esprit du christianisme ? Il y a un ministère laïque que ne peut remplir le prêtre, et qui est fécond en fruits de grâces et de conversions. Telle a été l'œuvre de la vie de M. Dupont. Par ses bonnes paroles, ses exemples édifiants, par cette odeur de sainteté qu'il répandait autour de lui, il a été vraiment missionnaire dans son pays, propagateur de la foi, et zélateur de la charité. Nous ne saurons qu'au jour du jugement toute la somme de bien qu'il a accomplie. Aussi, bien qu'il soit mort depuis quelques années à peine, on s'occupe d'introduire sa cause de béatification en cour de Rome, et le Saint-Père désire qu'elle se poursuive activement. Il tarde au chef de l'Église de proposer au culte et à l'imitation des fidèles un homme qui s'est sanctifié dans l'état où la plupart d'entre eux sont appelés à vivre.

A la mort de M. Dupont, sa maison devint la propriété des Carmélites qui la transformèrent en oratoire, de sorte qu'au même endroit ou l'homme de Dieu s'est agenouillé tant de fois avec les pèlerins venus de toutes parts, la foule accourt toujours plus nombreuse. L'insigne image de la sainte Face reste suspendue à la place qu'elle occupait autrefois, et devant elle brûle cette lampe qui ne s'est pas éteinte depuis 1851. L'huile, sans cesse renouvelée, continue d'être l'instrument des bontés divines, comme en font foi les bâtons, béquilles et autres ex-voto qu'on y remarque.

On a érigé canoniquement dans la chapelle de la rue Saint-Étienne la Confrérie réparatrice des blasphèmes et de la profanation du dimanche ; et une société de prêtres dits de la Sainte-Face a été fondée pour desservir le sanctuaire, et pourvoir aux besoins spirituels des pèlerins.

On a même projeté la construction d'une vaste église qui renfermera, comme une relique, l'oratoire de la Sainte Face ; l'appartement et les meubles seront laissés, autant que possible, dans le même état où on les a trouvés à la mort de M. Dupont. Les plans du monument sont faits sur le modèle de la basilique de Sainte-Agnès-hors-les-

Murs ; les fondations sont à fleur de terre, et on possède les ressources nécessaires pour le terminer ; mais le gouvernement athée et franc-maçon, qui gouverne la France pour son malheur, y met obstacle et menace de tout détruire, si on continue les travaux.

J'ai eu le bonheur de célébrer dans ce lieu béni. Un parfum de douce dévotion l'embaume, et on s'en retire délicieusement impressionné.

*
* *

Tours, Poitiers, Angoulème, Bordeaux : telles sont les villes que j'ai visitées hier.

C'est à Poitiers que vécut, dans le monastère de Sainte-Croix qu'elle avait fondé, sainte Radégonde, reine de France. Autour de son tombeau la dévotion des fidèles entretient quantité de lumières. D'aussi loin qu'elles nous aperçoivent, des femmes qui vendent des cierges accourent à notre rencontre, et c'est avec des supplications vraiment touchantes qu'elles nous conjurent d'avoir pitié de leur misère, et d'acheter un cierge ou une médaille.

Je me suis rappelé avec bonheur l'illustre évêque de Poitiers, le cardinal Pie, l'une des plus grandes figures de notre siècle, ce défenseur intrépide de la vérité qui sut toujours mettre au-dessus d'un vain opportunisme la défense des grands principes.

A Angoulème, comme à Poitiers, je profitai de l'intervalle qui s'écoule entre le passage de deux trains de chemin de fer, pour visiter la ville. Elle est bâtie sur une hauteur. Lorsque j'en fis l'ascension, il me semblait que je montais la côte des Marchands à Lévis, mais la Charente, qui coule à nos pieds, n'a nullement la majestueuse allure des eaux du Saint-Laurent. De l'autre côté, le spectacle change et rappelle plutôt les Remparts de Québec, mais le roc n'est pas taillé aussi à pic, et les chemins qui arrivent larges et en côtoyant, offrent un plus beau coup d'œil. Sur le versant opposé s'étend une forêt traversée en tous sens par d'étroits sentiers, et l'on y voit çà et là des étangs avec des petites cabanes champêtres où des oiseaux aquatiques prennent leurs ébats et

trouvent un abri. Une promenade à travers les sinuosités de la montagne, sous les ombrages des grands arbres, au milieu des parterres en fleur, doit être l'attrait de la belle saison.

A la cathédrale, je remarquai le tabernacle qui semble tout de feu, tellement sont nombreux les cristaux et les pierres précieuses qui lui servent d'ornements ; c'est bien la demeure du divin captif de nos autels au milieu des flammes de son amour pour les hommes.

*
* *

A plus de vingt lieues de la mer où elle se jette après avoir échangé son nom pour celui de Gironde, la Garonne décrit une circonférence de quatre milles ; c'est sur cette courbe qu'est construite la ville de Bordeaux. A cette distance de l'Océan, la marée se fait encore sentir et permet à des vaisseaux de deux mille cinq cents tonneaux de remonter facilement jusqu'à ce port de mer intérieur qui peut en contenir plus de mille.

A Bordeaux, j'ai remarqué la colonne de Saint-Michel. C'est le clocher qu'on a séparé de son église pour passer une rue entre deux. Il y a dans la crypte un cimetière dont la terre a la propriété de préserver les corps de la corruption. On nous montre une quarantaine de cadavres momifiés ; et l'on peut voir des cheveux, des dents, des oreilles, des bras et des pieds bien conservés, là surtout où il y a plus de terre. Cette personne a dû mourir tranquille, sa figure semble paisible. Voici un prêtre ; on le reconnaît à un lambeau de soutane. Cette femme au contraire a probablement été enterrée vivante, tellement les contorsions de son corps sont effrayantes.

C'est à Bordeaux que le Gouvernement de la Défense nationale se transporta en février 1871. Les députés, fuyant devant les envahisseurs du sol, s'y réunirent au nombre de sept cent cinquante et formèrent une Assemblée nationale. Thiers, l'élu de vingt-deux départements, fut mis à la tête du pouvoir exécutif, et envoyé à Versailles pour traiter de la paix avec Bismarck. Grande fut la consternation à son retour, lorsqu'on apprit les humiliantes conditions imposées par un vainqueur tout

puissant et inexorable, mais on était à bout de ressources ; il fallut bien accepter le joug. Les Prussiens s'éloignèrent de Versailles, et les députés purent aller y tenir leurs séances.

***

Les côtes maritimes de France, à partir de l'Espagne, sur une longueur de quarante lieues, sont bordées de monticules de sable ; puis s'étend un vaste plateau triangulaire qui se prolonge jusqu'à vingt lieues dans les terres. Tout ce terrain, dont la superficie dépasse douze cents lieues carrées, est sablonneux ou marécageux et tout à fait impropre à la culture : ce sont les Landes. Depuis la fin du siècle dernier cependant, grâce à des plantations de pins, on a commencé à les convertir en forêts, et à les sillonner de routes. Aussi, ne voit-on plus que rarement les gens du pays, montés sur des échasses de cinq à six pieds, arpenter ces vastes solitudes avec la vitesse d'un cheval au galop.

Le principal article de commerce de la contrée est la résine, qu'on extrait des pins en les entaillant.

En allant de Bordeaux à Tarbes, on traverse le pays des Landes. Le trajet est en grandep artie dénué d'intérêt, et on s'arrête bien souvent à de petites stations. Les Landais parlent pour la plupart le patois ; impossible de comprendre un seul mot dans tout ce qu'ils disent. Quelle différence au Canada ! C'est le même français, fils du grand siècle, qu'on parle partout, dans les provinces que baignent les eaux de l'Atlantique comme sur les bords de l'océan Pacifique.

Mais il est temps que je termine ma correspondance pour ce soir. Il est minuit et je dois partir de bonne heure demain, afin de pouvoir dire la messe à Lourdes.

Bibliothèque des Elèves
U. O.
Students' Library

CHAPITRE QUATRIÈME

DE LOURDES A ROME

Lourdes : pèlerinage ; distances parcourues. — *Toulouse.* — *Les Cévennes.* — *Nîmes :* tour Magne. — *Marseille :* port de mer ; N.-D. de la Garde ; Mgr Belsunce. — *La Corniche.* — *Vintimille :* à la frontière de deux pays ; jeûne prolongé. — *Gênes :* Campo Santo. — *Pise :* Ses monuments ; distances parcourues.

LOURDES, 27 *octobre.* — Qui ne connaît Lourdes, et n'a entendu parler de ses miracles ? Qui n'a pas entretenu, ne serait-ce qu'un instant, le doux espoir de faire un jour le pèlerinage de Lourdes ? Ce rêve est désormais pour moi une réalité. Comment exprimer tout ce que je ressens ? Comme la reine de Saba, je puis m'écrier avec encore plus de vérité : « Non, tout ce que j'ai ouï dire n'est rien en comparaison de ce que je vois ».

Dès notre arrivée, nous nous trouvons comme dans un monde nouveau, et notre grand pèlerinage national de Sainte-Anne de Beaupré ne peut nous donner une idée de ce qui se passe ici. Il semble que la Vierge Immaculée nous parle encore du pied de l'églantier sauvage ; nous y vivons dans son intimité, et ce sentiment de sa présence est peut-être la plus grande merveille de Lourdes. On s'attache à ces lieux, et lorsqu'il faut enfin s'en arracher, ce n'est pas sans un serrement de cœur. J'en appelle au témoignage de tous ceux qui ont fait le pèlerinage de Lourdes. Volontiers on dirait avec les apôtres : « Il fait bon d'être ici, établissons-y notre tente ». Le rocher de Massabielle est le Thabor de la Mère de

Dieu ; c'est là qu'elle se montre dans toute la splendeur de sa bonté maternelle.

Voyez tout ce monde agenouillé sur la pierre, là où se tenait Bernadette lorsque l'Apparition ravissait tous ses sens en extase. Il y a foule peut-être, mais chacun peut se croire seul, tellement il est absorbé dans sa prière. La Sainte Vierge a demandé qu'on se lave avec l'eau qui a jailli miraculeusement sous les doigts de Bernadette, et tous, humbles paysans, grands du monde, ministre du Seigneur, se confondant dans une même simplicité de foi, se lavent les mains, les bras, la tête et la figure tout entière. Elle veut qu'on baise la terre en esprit de pénitence, et personne n'approche de la grotte sans y appliquer religieusement ses lèvres. D'autres étendent les bras en croix, et dans cette posture fatigante, font monter vers le ciel les soupirs de leur cœur. Dans les commencements vous hésitez, mais l'exemple vous entraîne, tout respect humain disparaît, et vous éprouvez une véritable jouissance à vous livrer à toutes ces démonstrations de piété.

Et pendant tout ce temps brûlent en plein air des centaines de cierges qu'on renouvelle sans cesse. Un homme sans foi pourrait se demander comme l'apôtre infidèle: « Pourquoi cette perte ? Ne pourrait-on pas, avec le produit de cette cire, faire de nombreuses charités, venir au secours des malheureux, du moins acheter des objets de piété » ? La dévotion ne raisonne pas ainsi, surtout à Lourdes. Il est vrai, on se propose d'apporter au pays des chapelets, des statues, des médailles et les moyens sont peut-être bien limités ; mais on ne partira pas sans brûler un cierge à la Vierge. Et c'est ainsi que la pure lumière de la cire se mêle sans cesse aux prières des pèlerins. Le soir, les ténèbres ajoutent encore à la beauté du spectacle, alors que l'obscurité de la nuit n'est dissipée que par ces lueurs vacillantes, et que le silence de ces lieux n'est interrompu que par le murmure du Gave qui coule à nos côtés, et le bruit des pas de ceux qui arrivent ou qui s'éloignent. Mais si des voix s'élèvent pour chanter les louanges de Marie c'est quelque chose de ravissant, d'unique ; et, si le cœur a résisté jusqu'alors, il n'y peut

plus tenir, et des larmes bien douces viennent témoigner des émotions de l'âme.

Ce matin, en arrivant à la grotte, j'aperçus un jeune religieux que j'avais déjà remarqué. Son vêtement de bure grossière, son large manteau de laine, de pauvres sandales, une corde grossière terminée par de gros nœuds qui lui sert de ceinture, font connaître assez un Carme déchaussé. Sa figure respire l'intelligence, et toute sa personne, la noblesse. Sans doute il aurait pu occuper un rang élevé dans le monde, lui qui a préféré la pauvreté de Jésus-Christ.

En ce moment, il prie avec une expression de ferveur que je n'oublierai jamais. Ses bras sont étendus en croix, et je vois trembler ses mains épuisées par la fatigue ; les yeux fixés à l'endroit de l'apparition, il continue toujours ses pieuses oraisons. Enfin il se lève, s'approche du pied du rocher, le baise pieusement, et restant la tête appuyée, il demeure longtemps en méditation. Puis il revient à la source miraculeuse, fait le signe de la croix, se lave le visage, tandis que ses regards restent attachés sur la statue de Notre-Dame de Lourdes.

Un pareil spectacle m'édifia profondément, mais je le fus davantage, lorsque j'appris que ce moine était le fils du duc de N*** d'Angleterre, qu'il était venu avec son noble père pour obtenir la guérison d'un frère infirme. Le duc lui-même est très modeste, et ne se distingue des autres pèlerins que par un extérieur plus recueilli et plus réservé.

Maintenant, si nous nous arrêtons à contempler le paysage de Lourdes, nous sommes forcés de nous écrier : « C'est vraiment ici, dans ce pays de France — le royaume de Marie—sur les frontières de la catholique Espagne, que la Vierge Immaculée devait apparaître aux hommes, leur parler et attirer les foules ». Nous avons en effet sous les yeux un ensemble de tableaux incomparables. En face, les Pyrénées avec leurs neiges éternelles ; dans la plaine, le Gave et les belles prairies qu'il arrose. Et c'est là, entre les pics escarpés, et les champs de verdure, au fond d'une grotte champêtre, en ce lieu simple en même temps que grandiose, que Marie appelle ses enfants.

Puisse l'eau miraculeuse, sortie du rocher, devenir le bain salutaire où la France vienne laver ses souillures ! Puisse-t-elle être pour nous tous la source des plus grandes bénédictions !

***

Lourdes étant le but de mon voyage du côté des Pyrénées, il me faut maintenant hâter ma course vers Rome.

La distance parcourue depuis Paris est de 851 kilomètres, répartis comme suit :

De Paris à Orléans,	121 kil.
D'Orléans à Blois,	57 »
De Blois à Tours,	56 »
De Tours à Poitiers,	98 »
De Poitiers à Angoulème,	113 »
D'Angoulème à Bordeaux,	140 »
De Bordeaux à Tarbes,	246 »
De Tarbes à Lourdes	20 »
Total :	851 kil. (190 lieues)

Quelques-uns peut-être ne sont pas familiers avec les kilomètres.

De fait, quand donc les gouvernements, mettant de côté les antipathies de race et les préjugés nationaux, auront-ils le bon esprit d'adopter l'unité de monnaie, poids et mesure ?

Il faudra bien alors recourir au système français, qui est sans contredit le plus rationnel et le plus complet. Ce jour-là on enlèvera une épine du pied du voyageur.

Pour revenir à notre calcul, deux pouces — mesure anglaise — valent cinq centimètres ; trois pieds et quatre pouces, un mètre ; et notre lieue équivaut à quatre kilomètres et demi. Ainsi nous avons parcouru cent quatre-vingt-dix lieues depuis notre départ de la capitale.

Votre curiosité n'est peut-être pas satisfaite, car la question de la bourse l'emporte encore sur celle des distances. Or, apprenez combien l'on paye en France. A part les excursions et les voyages circulaires, le prix est invariablement en proportion du chemin parcouru : douze centimes et demi par kilomètre, en première clas-

se ; un quart de moins, en deuxième ; et la moitié, en troisième : le tout à quelques centimes près. De Paris à Lourdes, le prix est donc de quinze piastres en seconde classe.

Reste la vitesse. Les trains rapides parcourent soixante à soixante-cinq kilomètres à l'heure ; l'express, quarante-cinq à cinquante, et les trains-omnibus, trente à quarante-cinq.

D'ailleurs, on peut se procurer facilement un indicateur des chemins de fer, soit régional, soit continental, qui donne avec la plus grande précision les heures, les prix et les distances, et tous autres détails utiles. Avec pareil guide, vous êtes votre maître, capable d'en remontrer aux gens des pays que vous traversez.

*
* *

Marseille, 30 *octobre*. — Arrivé à Lourdes le lundi, j'en partais le mercredi. J'avais été heureux d'y rencontrer mon compagnon de voyage, ainsi que les abbés Plaisance et Kirouac, comme nous en route pour la Ville Éternelle. Nous sommes maintenant quatre canadiens pour continuer le voyage.

Ce premier soir, nous arrivons à Toulouse. Cette ville est bâtie sur la rive droite de la Garonne, dont les eaux rapides témoignent de la proximité des Pyrénées, où elles ont leur source. L'église de Saint-Sernin en est le principal monument. Nous ne faisons que la traverser après le soleil couché, et jeter un coup d'œil sur ses cinq nefs ; nous ne pouvons même pas aller prier aux tombeaux des six apôtres, dont les corps vénérés font partie du trésor de ses reliques.

Le lendemain, nous devions nous rendre à Montpellier en passant par Carcassone, Narbonne et Cette ; mais les pluies avaient inondé la voie du côté de la mer, et force nous fut, rendus à Castelnaudary, de faire une courbe dans l'intérieur par Castres et Bédarieux, non sans changer bien souvent de train sur ces lignes locales.

Cette circonstance nous a fourni l'occasion de voir des pays accidentés, en traversant la montagne Noire et les Cévennes. La vapeur nous entraîne souvent à travers

des précipices et les contourne. Quelquefois nous sommes suspendus au-dessus d'un abîme, et l'instant d'après nous côtoyons un riant vallon. Çà et là nous apercevons des villages bâtis à même ces montagnes, et sur les hauteurs on distingue souvent dans le lointain un groupe de maisons que domine un château, vivante relique de la féodalité.

En traversant ces pays abruptes, emporté par la vapeur, je pensais à mon comté natal de Charlevoix ; je songeais qu'on y rencontrerait bien moins d'obstacles pour trouver un passage à la machine de feu, même en adoptant le tracé plus court sur le bord du fleuve. C'est alors que nous aurions notre chemin de la Corniche avec ses brillants panoramas et ses noirs tunnels, ses charmants cottages et ses habitations champêtres.

Cependant ces contrées à l'aspect sauvage sont cultivées partout où le roc a pu fournir ou recevoir un peu de terre. Sur le versant des côteaux et même des montagnes, on peut remarquer comme des chemins qui s'élèvent en serpentant. Ce sont autant de plates-formes en terre rapportée, que retiennent des murailles de pierre. Imaginez quelle somme d'ouvrage il a fallu, pour réaliser pareils travaux. Et c'est ainsi qu'on a obtenu quelques arpents propres à la culture. Ah ! si ces paysans possédaient des propriétés comme celles qu'on exploite, par exemple au lac Saint-Jean ; ou bien si nos cultivateurs étaient animés du même esprit d'économie et de simplicité, comme une enviable aisance règnerait dans toutes les familles !

Ce matin, nous laissions Montpellier. A Nîmes, nous avons fait un arrêt de quelques heures pour visiter le temple de Diane, la tour Magne, et surtout les arènes qui sont les mieux conservées de tous les monuments de ce genre. Elles sont construites en grosses pierres parfaitement ajustées, mais sans mortier. Au-dessus des colonnes on voit encore un attique de cent-vingt consoles percées de trous qui servaient à fixer les mâts du velarium dont on couvrait tout l'amphithéâtre.

Marseille est la troisième ville de France, et l'une des plus belles ; sa Cannebière est plus pittoresque que les

grands boulevards de Paris et elle possède des cafés plus luxueux. Le port de mer a toujours été le plus important de la France ; il a pris un redoublement d'activité depuis la conquête de l'Algérie et l'ouverture du canal de Suez ; et on ne cesse de l'agrandir. J'ai erré plusieurs heures sur les quais qui se déroulent et se croisent comme des rues, et que bordent, au lieu de maisons, des navires de toutes sortes. On peut y admirer des produits du monde entier, mais surtout des pays du Levant.

De même, on y voit des hommes de toutes les couleurs et de tous les costumes.

Demain, nous partirons de Marseille, et lorsque le soleil baissera à l'horizon, nous traverserons la frontière.

Nous, si fiers jusqu'à présent de notre titre de Canadiens-français, le serons-nous autant auprès de ces Italiens qui n'aiment pas les Français, surtout en ce temps où des pèlerins de cette nation viennent d'être odieusement insultés sur la place de la Minerve à Rome ? En tout cas, nous ne voudrions pas, pour le moment, avoir maille à partir avec Messieurs les Italiens.

*
* *

Gênes, 31 *octobre*. — On ne va pas à Marseille sans faire le pèlerinage de Notre-Dame-de-la-Garde. L'église occupe le sommet dénudé et fortifié de l'une des collines sur lesquelles est bâtie la ville. Sur ce pic escarpé on a sous les yeux le port de Marseille, et, à perte de vue, les flots d'azur que parcourent les navigateurs, sous la protection de Notre-Dame de la Garde.

La cathédrale est remarquable par ses vastes proportions, la richesse de ses marbres, et le luxe des décorations. L'intérieur est d'un effet grandiose.

Bientôt, on installera sur la place la statue de Mgr Belsunce. Le souvenir de la charité héroïque de ce saint prélat, lors de la peste de 1720 qui enleva quatre mille habitants dans sa ville épiscopale, est resté vivace dans la population.

Ce matin, je visitais Marseille, la grande capitale du sud de la France ; ce soir, je rédige tranquillement mes notes de voyage à l'hôtel de Rome, dans Gênes la Superbe.

Tout le jour nous avons longé la côte de la Méditerranée, mais non sans perdre souvent la vue de la mer pour nous enfoncer dans les tunnels : nous avions commencé à suivre le chemin de la Corniche. Nous ne contournons pas les pointes de rocher qui barrent la voie, mais, nous avançant bravement à l'encontre, nous entrons dans le roc où la suite des trains va se perdre, pour ressortir de l'autre côté avec un redoublement de vitesse.

Nous ne pouvons que jeter un coup d'œil sur Toulon, le principal port militaire de France après celui de Brest, là où le lieutenant Bonaparte fit l'essai de son génie. Cannes et Nice, les deux endroits favoris des touristes de toutes les parties du monde, nous apparaissent comme des paradis terrestres avec les baies qu'elles forment en s'avançant dans la mer. La brise de la Méditerranée les protège contre les ardeurs du soleil, tandis que des rochers escarpés et des rangées de collines les mettent à l'abri de la violence des vents ; leur température douce, et égale, en font des stations d'hiver incomparables. La belle saison s'étend surtout de janvier à avril, et pendant ce temps on multiplie les amusements pour les heureux mortels qui s'y donnent rendez-vous : ce ne sont que concerts, jeux de toutes sortes, courses de chevaux, grandes régates ; surtout il y a les réjouissances du carnaval. Inutile d'ajouter que les arbres fruitiers bordent les chemins, entourent les maisons de pension et les villas, et que les fleurs odoriférantes naissent sous les pas dans ces lieux enchanteurs.

Nous voici à Monaco, capitale de la minime Principauté de ce nom, indépendante par la grâce des grandes nations. Entre deux tunnels nous pouvons contempler le site admirable de Monte Carlo, ville célèbre dans le monde entier par son trop fameux Casino où vont s'engouffrer tant de fortunes, où le désespoir fait de si nombreuses victimes. Nous dépassons bientôt Menton.

Il était six heures lorsque nous arrivâmes à Vintimille, siège des douanes française et italienne. Nous n'entendions parler que le français, et voilà que tout à coup, le temps de passer une porte et de changer de salle,

nous n'entendons plus que l'italien dont nous ne pouvons saisir un traître mot.

J'ai compris en cette circonstance que la langue est le plus grand obstacle à la fusion des peuples, et fait plus que la hauteur des montagnes et l'immensité des mers. Les hommes tendent naturellement à se rapprocher ; l'inégalité de fortune, la variété des conditions et la disparité de culte ne peuvent rien contre ce besoin des âmes. Mais si vous n'avez pas la communauté de langue pour établir la communication des intelligences et des cœurs, en vain aurez-vous les mêmes goûts, les mêmes tendances et les mêmes croyances, vous resterez étrangers les uns à côtés des autres. La différence d'idiôme est la meilleure garde aux frontières pour empêcher la fusion des nations.

Et si nous faisons un retour sur notre pays ; les Canadiens ont conservé leur foi parce qu'ils ont conservé leur langue ; de même, ils continueront à rester catholiques au milieu des peuples protestants qui les entourent, s'ils savent garder ce précieux dépôt. C'est là une question qui intéresse grandement notre nationalité et notre foi. Que les partisans par trop ardents de l'anglais y songent, avant de favoriser parmi nous la langue d'un vainqueur qui ne partage pas nos croyances.

A la frontière de deux pays, que de choses diverses ! En traversant cette ligne idéale qui sépare deux peuples voisins, nous laissons quelquefois la main d'un ami pour nous approcher d'un ennemi. Souvent, d'un côté, c'est la paix ; de l'autre, la guerre ; des hommes, faits pour vivre ensemble, prêts à s'entr'égorger et qu'arrête seule la rigueur des lois. Lorsque la religion ne vient pas mettre un frein à la cupidité et à l'ambition, les mortels laissés à eux-mêmes deviennent plus féroces que les animaux privés de raison. On peut parler bien haut de liberté, d'égalité et de fraternité, en graver les caractères sur tous les édifices publics, comme en France ; mais ces mots, écrits sur des murs froids et insensibles, ne pénètrent pas dans les cœurs fermés aux sentiments de charité chrétienne. Aussi, en notre siècle où la diplomatie tend à chasser Dieu de la politique, faut-il tenir continuelle-

ment sur pied des armées innombrables qui écrasent les peuples, les démoralisent, et rendent toujours imminentes des guerres fratricides.

*
* *

Ce matin, jour de jeûne, en prévision des fatigues de la route, j'avais cru faire preuve de prudence en prenant une collation, réservant pour le soir les deux onces de nourriture permises le matin ; je n'avais pas assez calculé sur les imprévus du voyage. C'est que le coursier qui nous emporte en bondissant d'un roc à l'autre, ne paraît pas se lasser dans sa course.

Midi arrive ; une heure est passée ; voilà trois heures et je n'ai pu encore prendre aucune nourriture, mon estomac crie famine depuis longtemps. Heureusement nous arrivons à Vintimille, sur la frontière, et l'indicateur marque deux heures d'arrêt. Mais j'avais compté sans le changement d'heure et les retards de la douane. Lorsque nous fûmes enfin installés dans le compartiment d'un wagon italien, il faisait mine de s'ébranler. Cependant je sentais la faiblesse m'envahir. Un garçon sur la quinzaine passait ; je l'appelle, mais il ne comprend pas un mot de français ; je lui fais un signe qui exprime le mieux possible ma détresse, et lui remets en même temps quelque monnaie. Il part et disparaît. Ce n'est qu'au moment où le train se met en marche qu'il revient à la hâte, portant un paquet de fort bonne apparence, et presque tout mon argent qu'il veut me rendre. C'était trop de désintéressement pour un Italien ; je lui donnai un joli pourboire.

Je regardai triomphant mes compagnons pendant que le train prenait son élan. Eux avaient eu assez de sagesse pratique pour s'exempter à bon droit du jeûne. J'étais bien résolu de les faire jeûner pour le moment, et, d'ailleurs, ventre affamé n'a pas d'oreilles. Je commençai donc à développer le paquet. J'enlève avec empressement une première enveloppe de papier, puis une autre, puis une troisième ; mes confrères se regardent et commencent à sourire. J'étais trop avancé pour reculer.

J'allai jusqu'au bout, ou jusqu'au fond, et la dernière enveloppe découvrit à tous les regards un biscuit minuscule mis là comme un échantillon de l'espèce. C'était jouer de malheur.

Restait cependant encore un espoir. Nous devions faire une halte de dix minutes à San Remo. Nous organisons une course au buffet. L'un de nous devra s'y rendre en toute hâte, tandis qu'un compagnon se tiendra à la porte du compartiment pour guider son retour, et l'empêcher de tomber au milieu d'étrangers avec son précieux butin. Le programme s'exécuta à la lettre. Jugez si le commissaire fut accueilli avec enthousiasme lorsqu'il nous revint les mains pleines et les bras chargés de miches, de brioches, de fruits et autres friandises.

Rien d'extraordinaire ne signala le reste du trajet, si ce n'est que M. L. en voulant jeter par la fenêtre les débris du repas, fit prendre le même chemin à un fez neuf dont il était tout fier. Pur incident de voyage ; autant en emporte le vent.

*
* *

Gênes, dimanche, 1er *novembre* 1891. — Gênes ! quelle ville superbe avec ses palais dont la richesse rappelle la splendeur des anciens jours, ses marbres aussi riches que communs et son fameux cimetière, le plus beau de l'univers ! On retrouve partout des traces de la grandeur passée ; elles sont visibles dans les édifices religieux, et surtout dans les résidences privées des grands de l'époque : véritables monuments qui renferment des musées de toutes sortes, disposés dans des salles en marbre ou en mosaïque. On se croirait à Versailles ou au Louvre.

On ne peut se faire une idée du cimetière de Gênes avant d'avoir parcouru cette demeure des morts, j'allais dire des vivants, tellement le ciseau du statuaire a su animer le marbre. Ici, c'est un mari qui pleure son épouse ; là, des orphelins sont réunis sur la tombe de parents trop tôt enlevés à leur affection. Quelle expression dans les traits ! Peut-on mieux peindre les sentiments de l'âme, la foi dans une autre vie qui empêche la douleur de devenir le désespoir, la douce espérance et la tendre charité

qui rayonnent dans une figure triste mais résignée ?

Le voile que porte cette veuve désolée, comme il est délicat ! Quelle finesse dans cette dentelle qui décore le vêtement de l'ange montrant à la mère inconsolable le ciel, où s'est envolé son enfant ! On a peine à croire que des tissus si légers soient en marbre.

Tous ces monuments remplissent de vastes galeries. Au-dessous sont les caveaux funéraires, où l'on pénètre par des escaliers de marbre. Quelques-uns coûtent des sommes énormes. On ne cesse d'en élever de nouveaux, et les artistes s'étudient à atteindre une perfection toujours plus grande, et à faire exprimer au marbre toutes les impressions de l'âme. D'ailleurs, on n'admet pas d'ouvrages médiocres, et un comité est chargé de faire le choix de ceux qui méritent d'être acceptés.

Le cimetière de Gênes ne date que du milieu du siècle et il est déjà trop étroit ; comme il a été construit sur le versant de la montagne, on doit creuser dans le roc pour l'agrandir.

C'était la veille de la Commémoration des morts ; aussi avons-nous pu admirer la dévotion des Génois pour les défunts. Il était beau de les voir s'agenouiller, prier quelque temps, verser parfois des larmes, puis déposer une couronne, allumer une lampe ou un cierge. Le soir, l'effet a dû être féerique en même temps qu'édifiant.

L'une des gloires de Gênes, c'est de compter parmi ses enfants l'immortel Christophe Colomb. Sur la place, devant la gare centrale, s'élève le monument du découvreur du Nouveau-Monde. Aux pieds de la statue qui s'appuie sur une ancre, est l'Amérique à genoux. Le piédestal est entouré de quatre figures allégoriques : la Religion, la Science, la Force et la Prudence.

*
* *

Pise, 2 *novembre*. — Pour celui qui a visité Gênes, Pise sa rivale d'autrefois perd de son intérêt. Cependant la place du Dôme où se trouvent, au milieu d'une solitude imposante, la cathédrale, le baptistère, le campanile et le *campo-santo*, offrent un groupe d'édifices comme on n'en trouve nulle part ailleurs.

Le Campanile, commencé en 1174, fut terminé en 1350 ; c'est la fameuse Tour penchée. De face, l'inclination est peu sensible ; on n'en rend mieux compte lorsqu'on monte les trois cents marches qui conduisent au huitième étage où sont installées les huit cloches. L'œil, à cette hauteur, perd de vue la base qui se dérobe aux regards et embrasse avec crainte le vide qui semble attirer. On comprend la hardiesse de l'entreprise, si réellement elle est l'œuvre du génie et non l'effet du hasard, comme d'aucuns le prétendent avec plus de probabilité.

C'est du haut de cette tour, que Galilée put faire tout à son aise ses célèbres expériences sur la loi de la chute des corps.

La cathédrale, construite en marbre blanc, a cinq nefs avec transept qui en compte trois. Elle date du XIe siècle, le *campo-santo* est du XIIe, et le Baptistère, du XIIIe. Ce dernier monument, comme le Campanile, est de forme circulaire ; il mesure cent pieds de diamètre.

Au bout de quelques heures — je dus m'arracher à tant de beautés, et me remettre en route pour Rome ; avant d'y arriver, disons un mot des distances parcourues depuis Lourdes.

1er jour

De Lourdes à Toulouse,	277 kil.

2e jour

De Toulouse à Narbonne,	150 kil.
De Narbonne à Montpellier,	97 »
	247 kil.

3e jour

De Montpellier à Nimes,	50 kil.
De Nimes à Marseille,	126 »
	176 kil.

4e jour

De Marseille à Toulon,	67 kil.
De Toulon à Cannes,	127 »
De Cannes à Nice,	31 »
De Nice à Monte-Carlo,	17 »
De Monte-Carlo à Vintimille,	10 »
De Vintimille à Gênes,	150 »
	402 kil.

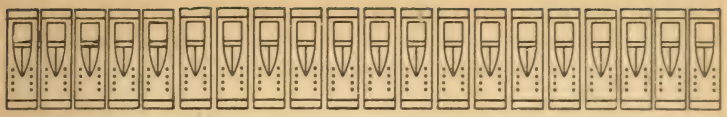
5e jour

De Gênes à Pise,	165 kil.
De Pise à Rome.	330 »
	495 kil.

Le trajet de Lourdes à Rome est donc de 1600 kil. ou de 350 lieues.

Pour récapituler, Rome est à 1600 lieues de Québec, *via* Liverpool, Londres, Paris et Lourdes.

Est-il bien vrai qu'avant la fin du jour, je serai dans la cité des Papes, la Ville Éternelle ? Mon esprit se remplit de mille pensées et mon cœur déborde d'émotion. Oui, bientôt je pourrai contempler la basilique Vaticane, prier sur les tombeaux des saints apôtres Pierre et Paul, pénétrer dans les Catacombes et en parcourir les étroits corridors, fouler le sol du Colisée et baiser cette poussière arrosée du sang des martyrs, et surtout contempler, je l'espère, le Vieillard auguste qui occupe le siège de saint Pierre.



CHAPITRE CINQUIÈME

DE ROME A ALEXANDRIE

Monastère du Mont-Cassin. — A travers les Abruzzes. — *Naples :* site enchanteur ; *ora* et *prosit ;* liquéfaction du sang de saint Janvier ; églises et statues ; excursion à l'île de Caprée ; Unité italienne ; bruit de la rue ; scène du départ ; Pompéi. — *La Sicile :* Notice historique ; cicerone, modèle du genre à Messine ; mannequin du carnaval. — *Sur la Méditerranée.* — Abordage à Alexandrie.

CASSINO, *samedi*, 6 *février* 1892. — Un volume est consacré à Rome et à la Terre Sainte. Je reprends donc le récit de notre voyage au cinq février, jour que nous sommes partis pour l'Égypte et la Palestine. Nous sommes six pèlerins des Lieux Saints : Mgr Têtu et son frère, l'abbé Alphonse, professeur au collège de Sainte-Anne, M. l'abbé R. Casgrain, l'écrivain bien connu, M. l'abbé Faguy, curé de la basilique de Québec, M. l'abbé Sauriol, du collège de Sainte-Thérèse, et moi-même.

Partis de Rome à huit heures, nous arrivons à Cassino à onze heures. Les cochers attendent les voyageurs debout dans leurs voitures afin d'attirer davantage leur attention. Nous louons deux voitures et nous nous mettons en route pour le monastère du Mont-Cassin. L'ascension dura une heure, souvent au trot des chevaux, toujours au pas accéléré des pauvres bêtes qu'on ne cesse d'exciter de la voix et du fouet. La petite ville de Cassino qui nous apparaissait d'en bas perchée sur un roc escarpé, n'est plus qu'un petit bourg, perdu dans la plaine. D'ailleurs, depuis notre départ, nous avons remarqué plusieurs

de ces villages attachés au flanc des montagnes, comme ces arbres dont les racines s'enfoncent dans les fentes des rochers. De cette manière les habitants ne vivent pas isolés, dispersés dans une vaste campagne, mais tous ensemble, groupés autour de l'église et de l'école paroissiale. Le jour, ils se séparent pour les travaux des champs, et la tombée de la nuit les ramène au foyer pour l'heure de la prière. Tel nous apparut Aquin, à quelques milles d'ici, déjà célèbre par la naissance de Juvénal, mais bien davantage, parce qu'elle a vu naître saint Thomas d'Aquin dont le nom traverse les siècles avec celui de sa patrie accolée au sien. Il est tout de même surprenant de voir ainsi perdus au milieu des montagnes ces nids d'aigles habités par des êtres humaines.

A nos pieds s'étend la campagne verdoyante ; elle semble gagner du terrain au pied des caps pour préparer un passage à la locomotive qui s'y précipite avant de s'engager dans la chaîne des Apennins. A la hauteur où nous sommes, le spectacle offre un caractère de grandeur impressionnant. Nous voyons la crête des monts qui se succèdent et semblent, eux aussi, s'empresser dans leur course à travers la péninsule.

C'est ici que saint Benoît établit sa communauté naissante.

Benoît naquit en 480 ; à sept ans, il était placé dans les écoles de Rome; à quatorze, dégoûté et effrayé des mœurs de la ville en décadence, il renonçait au commerce des hommes, s'enfonçait dans la solitude des forêts, et se retirait dans une caverne où il vécut des années, seul, revêtu de la fourrure des animaux, ce qui le fit prendre lui-même pour une bête des bois par des bergers.

Son humilité ne put le soustraire à l'estime et à la vénération des autres anachorètes, qui finirent par le découvrir ; ils vinrent nombreux se mettre sous sa direction. A quarante ans, poussé par l'inspiration divine, il quitta les montagnes de la Campanie pour les monts Abruzzes, Subiaco pour le mont Cassin.

Là encore il mit la forêt entre le monde et le lieu de sa retraite. Il y avait un bois consacré à Apollon avec un temple élevé en l'honneur du faux dieu : c'était le dernier

refuge du paganisme en Italie et son château-fort. C'est là qu'il se fixe. Il en chasse le dieu de la fable, et, à la place, il élève un temple au vrai Dieu, et fonde un monastère, le plus célèbre de l'Occident, qui sera toujours le sanctuaire de la prière et le foyer de la science et du travail.

Lui-même, comme plus tard saint François, fondateur des Franciscains, voulut rester simple diacre.

La règle qu'il donna à ses disciples est admirable, et elle a été adoptée par tous les moines d'Occident. La prière et l'humilité en sont la base ; l'étude et les travaux manuels en sont les soutiens nécessaires. Il y a dans ce code une analyse du cœur humain, une science des voies divines dans les âmes, qu'il n'a pu apprendre dans le commerce des hommes ni dans les livres, mais qu'il a puisé dans son propre cœur, sous l'inspiration du Saint-Esprit. Les traits de lumière qui nous viennent de Dieu, projettent une clarté bien plus vive que ne le peut le faire le faible flambeau des sciences humaines. L'expérience du monde est toujours courte si l'intelligence et la volonté se sont laissées prendre à la glue des mille riens de la terre.

Pendant que les barbares se jetaient sur l'empire romain, mettaient tout à feu et à sang, les religieux du mont Cassin sauvaient les trésors scientifiques et littéraires des siècles passés. Bien des chefs-d'œuvre ont été perdus, mais sans les moines, en seraient-ils restés ? Ces hommes qui se courbaient sur les manuscrits pour les déchiffrer et les transcrire péniblement, après s'être fatigués à manier la hache et la pelle, méritent la reconnaissance de tous ceux qui s'intéressent aux travaux de l'esprit. On possède encore au monastère des parchemins originaux sur lesquels des grandes intelligences fixèrent leurs pensées, des incunables devenus la passion des bibliophiles. Nous eûmes l'avantage de visiter ces richesses chères aux antiquaires dans la salle des archives.

Les moines continuent toujours leur œuvre utile et patiente. On cherche justement à ressusciter une manière de peindre d'autrefois. Les desseins sont d'une vérité d'expression et d'une douceur de coloris qui

reposent la vue et charment le cœur. On a orné plusieurs chapelles de ces fresques ; la dernière peinte représente l'entrevue de Benoît avec sa sœur Scholastique. Celle-ci avait pour son frère un véritable culte ; sous sa direction elle avait renoncé au monde et fondé un couvent au pied du mont Cassin.

Une fois l'an ils se réunissaient et passaient ensemble une journée qu'ils employaient à parler de Dieu et des choses saintes. Le soir, ils se séparaient en se donnant rendez-vous pour l'année suivante. Or, un jour, la sœur désirait prolonger ces entretiens, mais Benoît ne voulait pas dépasser le temps réglementaire. Scholastique adressa alors au ciel une fervente prière, et voilà que des nuages sombres se forment à l'horizon, viennent crever au-dessus de leurs têtes et les mettre dans la douce nécessité de continuer leur conversation. C'était leur dernière entrevue sur la terre ; elle est fixée sur le mur qui en fut le témoin muet. Le frère et la sœur moururent dans l'année, et une même tombe réunit dans la mort ceux que l'amour de Dieu avait unis pendant la vie.

Un Père nous fit visiter la maison dans tous ses détails. Notre titre de sujets anglais nous valut un cicerone américain ne sachant pas un mot de français.

Personne de nous ne sentit naître en lui la vocation pour la vie religieuse au Mont-Cassin. Il y faisait trop froid pour pareille germination. Vive le Canada ! Il avoisine le pôle, mais on y souffre plutôt de la chaleur contre laquelle on ne peut se défendre. Nous faisons la visite de la maison, le chapeau sur la tête, le collet de notre pardessus relevé et grelottant sous nos habits trop légers à cette altitude. Dans toutes nos courses à travers les salles et les corridors, nous n'avons pas vu seulement la plaque d'un de ces poêles bienfaisants qui tiennent nos demeures si chaudes pendant que la tempête fait rage au dehors. Nos bons Pères, debout en toute saison à quatre heures du matin, mènent une vie bien méritoire, surtout certains hivers, que la neige couvre le sol, et que les religieux n'ont pour se réchauffer que l'exercice de la prière et la chaleur de la mortification.

Il faut avouer que le climat est salubre ; l'humidité

de la plaine ne monte pas jusque là pour répandre la contagion des fièvres. Aussi, des familles nobles y envoient leurs enfants pour leurs études classiques.

Ce matin j'ai eu le bonheur de célébrer dans la chambre même qu'habita saint Benoît et qui a été conservée dans toute sa simplicité primitive. Le saint patriarche des moines d'Occident a sa messe propre au missel où l'on revient souvent sur le mot *benedictus* (benoît ou bénit). La préface chante ses vertus, ses bienfaits et la grande extension de son œuvre dans tout l'univers. Le long des murs brûlent des lampes nombreuses entretenues par les différentes maisons de l'Ordre. Sa statue surmonte l'autel, et de chaque côté on lit les mots : *Ora et opera*, prie et travaille.

A neuf heures nous descendons de la montagne par le chemin de raccourci. Il est à pic, couvert de roches et de cailloux qui roulent sous les pieds. M. le curé de Québec, entraîné par sa pesanteur, bat la marche pour une fois. M. Casgrain, qui ne peut voir les pierres du chemin, s'attache à mon bras.

Nous coupons à plusieurs reprises la route plus moderne que nous avons suivie en montant. Celle-là serpente sur le flanc de la montagne ; quelquefois elle semble revenir sur ses pas pour adoucir la rampe du chemin et en charmer la longueur, tandis que le sentier que nous descendons, se hâte d'arriver à la plaine.

*
* *

Naples, dimanche, 7 *février* 1892. — C'est à onze heures que nous prenons le train à Cassino pour Naples. Nous contournons d'abord une montagne qui du mont Cassin nous avait parue une légère ondulation du terrain. Le tracé traverse une plaine qu'emmurent les monts des Apennins et des Abruzzes. Et cependant, sur tout le parcours, nous pouvons apercevoir des champs cultivés. Ce sont des longues rangées d'arbres fruitiers, émondés avec art, parfaitement alignés, et s'étendant à perte de vue. A cette époque de l'année où la terre du Canada repose sous une épaisse couche de neige, où les arbres sont dépouillés de leur verdure, tandis que les oiseaux

ont fui vers les climats plus cléments, et que les hommes revêtent la fourrure des animaux des bois pour se protéger contre les rigueurs de la saison, il fait bon voir des troupeaux de chèvres brouter l'herbe tendre, contempler paysans et paysannes occupés aux travaux des champs. Les orangers tout couverts de fruits d'or, ce n'est pas un spectacle banal en plein février. Il est vrai qu'en ce pays-ci, l'hiver est la plus belle saison de l'année. Bientôt le soleil de ses rayons ardents desséchera l'herbe des champs. Somme toute, chaque climat a ses avantages et ses inconvénients ; et les habitants de nos campagnes n'ont pas à envier le sort des paysans de la Campanie. Ils vivent plus largement et se donnent plus de confort. La terre offre plus de résistance aux efforts de l'homme, mais celui-ci est plus vigoureux. Et cette neige qui recouvre la terre pendant de longs mois, la protège, lui procure un repos réparateur, et devient un engrais comme le limon du Nil, et lorsqu'elle secoue son blanc linceul, elle s'est renouvelée dans sa féconde jeunesse.

*
* *

Nous voulons visiter Naples, sans cependant nous engager à trépasser ensuite, malgré tout ce qu'a d'engageant l'axiome que les Napolitains veulent bien mettre dans la bouche des étrangers : *Vedi Napoli, e poi mori :* voir Naples et mourir. Les habitants de Lisbonne disent bien : *Quem nao ne Lisboa, nao ne couasa boa :* Qui n'a pas vu Lisbonne, n'a rien vu de beau. Et cependant, bien des artistes ont fait des chefs-d'œuvre sans avoir eu l'avantage de visiter la capitale du Portugal. C'est dans la nature d'aimer à vivre à l'ombre de son clocher natal, et d'exalter sa patrie ; mais il ne faut pas pousser ce sentiment jusqu'à l'exagération. Il fait bon de voir Naples, mais il fait bon aussi de vivre longtemps avec son souvenir.

De fait, Naples a un climat et un site enchanteurs. Protégée d'un côté contre les vents du nord par les montagnes, elle l'est de l'autre contre les ardeurs du soleil, par la péninsule qui s'avance dans la mer ; le soleil n'y a rien de malfaisant. Dominant tout de sa superbe gran-

deur, le Vésuve lance dans les airs son panache de flammes, ces feux que la nuit colore.

Ce matin, sur les sept heures, nous sortîmes pour dire nos messes. Les rues, si tapageuses d'ordinaire, étaient désertes. Dans les villes on est lent à se lever, parce qu'on est lent à se mettre au lit. Il y a tant d'amusements qui attendent le citadin, la journée faite. Il faut croire que les offices s'en ressentent ; on attend que la ville se réveille, avant de les commencer. Nous ne trouvâmes pas d'église ouverte ; même à St-Blaise, où a lieu la cérémonie des quarante-heures, la porte était fermée à clef. Il en est de même une grande partie de l'après-midi. Cette fois, c'est pour respecter sans doute l'heure sacrée de la sieste. Il était bien huit heures lorsque nous pûmes célébrer. Avant la messe, j'entendis plusieurs personnes me dire, en guise de salut : *Orate*, priez ; et à mon retour, ce fut une explosion de *Prosit* qui m'acceuillit. Touchante coutume des chrétiens de demander au prêtre qui va dire la messe de prier pour eux, et, la messe dite, de souhaiter qu'elle porte bonheur. L'autel ne reluit pas de propreté ; les cartons sont écrits à la main. Du côté de l'épître est une chaise ; c'est pour le servant. C'est d'autant plus à propos que souvent, ici comme à Rome, ce sont des personnes âgées qui servent à l'autel et entendent plusieurs messes de suite.

Nous avons entendu la grand'messe à la cathédrale. Elle est dédiée à saint Janvier, son glorieux enfant devenu son puissant patron. Il fut évêque de Bénévent et mourut martyr à Pouzzoles, où il s'était porté au secours de ses diocésains persécutés. Souvent Naples lui dut son salut contre la peste et les éruptions du Vésuve. On connaît le miracle de la liquéfaction du sang. Les plus anciens auteurs en font mention ; et, encore aujourd'hui, le prodige se produit deux fois l'année devant des foules venues de partout pour en être témoin. Le peuple d'abord demande que le miracle se produise dans des prières silencieuses, puis, s'il retarde, il élève la voix et finit par insister bruyamment. Et lorsqu'il a lieu, il éclate en cris de joie et de reconnaissance. Le sang coagulé se liquéfie, puis bouillonne pendant qu'on le fait révérer à la

foule enthousiaste. Lorsque le prodige a cessé et que les deux fioles ne contiennent plus que des caillots de sang desséché, elles sont placées dans le tabernacle du grand autel sous la garde de plusieurs portes fermées à clef.

La messe commence à dix heures, après la récitation de l'office par les chanoines. Les chantres laïques, au nombre de huit, ont un costume brillant qui leur donne l'apparence de chanoines ; ils se tiennent d'ailleurs, comme eux, dans les stalles. Pour le chant de l'introït, du graduel, de l'offertoire et de la communion ils vont s'installer devant d'énormes livres de chant placés sur des pupitres. L'orgue accompagne le chant de l'évangile.

Nous étions au bas chœur ; jusque-là pénétrèrent des mendiants pour nous demander l'aumône.

Naples renferme un grand nombre d'églises. Seulement autour de notre hôtel de Génève, on peut en compter une demi-douzaine. On en voit partout, et, de prime abord, on pourrait croire qu'elles sont aussi nombreuses qu'à Rome. Elles contiennent une sainte profusion de niches avec statues de toutes sortes, surtout des madones. De même, dans les rues, à tout instant on aperçoit une petite lumière qui brille devant un crucifix ou une madone, au coin d'une rue, au dessus de la porte d'une maison, dans l'intérieur d'un magasin, d'une boutique. Nous avons vu un autel en plein air sur lequel brûlaient un grand nombre de cierges avec un crucifix au milieu.

*
* *

Mardi, 6 *février* — On ne va pas à Naples sans se donner le luxe d'une excursion sur la baie incomparable. C'est hier qu'elle eut lieu. A *Santa-Lucia* nous prenons une légère embarcation qui nous conduit au paquebot. En attendant l'heure du départ nous sommes divertis par les exploits natatoires d'acrobates, nouveau genre, qui déploient leur souplesse et exécutent leurs prouesses dans les ondes au lieu de le faire dans les airs, en plongeant plutôt qu'en se suspendant. Ils sont là dans leur élément sur la surface des eaux comme l'homme agile sur la corde horizontale, se laissant tomber de manière que

le corps prenne la posture verticale, la tête en bas, et comme soutenu par la pointe des pieds qu'on aperçoit seulement ; puis, par une évolution habile ils se remettent en position. Nous prîmes plaisir à leur jeter des pièces de monnaie ; aussitôt que l'une d'elles tombe à l'eau, un nageur exécute un mouvement de pirouette et bientôt revient à fleur d'eau tenant serré entre ses lèvres la monnaie qu'il a bien gagnée ; et tous de crier entre leurs dents d'une manière étrange, car ils ne veulent pas laisser tomber leur fromage comme le renard de la fable : *Money, money.* Quelqu'un de nous s'amusa à jeter malicieusement une pièce à peine perceptible ; elle fut repêchée immédiatement, mais l'acquéreur, par des signes de tête et des sons inarticulés, montra bien que ce n'était pas franc jeu.

Cependant le navire commence à s'ébranler. Ce fut le signal du départ vers la terre ferme pour des religieuses qui étaient venues demander la charité aux voyageurs ; elles descendirent dans les petites embarcations qui les avaient amenées. Elles sont bien généreuses de ne laisser perdre aucune occasion de ramasser quelque chose pour leurs pauvres ; et, c'est commencer un voyage sous d'heureux auspices, que de le mettre sous la garde d'une aumône.

Et voilà que nous prenons le large. Et pendant trois heures nous filons à toute vapeur sans sortir de la baie.

Nous touchons un instant à Sorrente, prendre quelques passagers ; une heure après nous étions devant la grotte d'Azur. Imaginez des rochers coupés à pic, la mer qui vient les battre de sa lame mouvementée, et, paraissant à peine, une ouverture qui disparaît lorsque la vague vient s'y engouffrer. C'est par là qu'il faut s'introduire dans la pièce intérieure. Le navire s'arrête et des chaloupes s'en approchent. Le capitaine n'encourage pas les touristes à risquer l'aventure, car la mer se fait grosse, et il sera difficile de pénétrer dans la grotte et d'en sortir ; et il ne pourra attendre indéfiniment le retour ! Malgré ces appréhensions, plusieurs personnes, voire même des dames, se décident à la grande satisfaction des bâteliers qui commençaient à craindre de ne rien gagner.

On vit alors l'embarcation s'éloigner, s'approcher du mur en pierre, se mettre en position et attendre une vague favorable tandis que les passagers couchés à fond de cale reçoivent le revolant de la lame, et, à la fin, disparaître dans l'île.

La profondeur de ce lac intérieur est de cinquante pieds ; son étendue, de deux cents pieds sur cent, et la voûte est à quarante pieds. Tout y paraît bleu comme l'eau, et les baigneurs prennent cette teinte, et un oiseau qui prendrait ses ébats sur ces ondes azurées, serait l'oiseau bleu de nos rêves d'enfant.

Sur notre navire a pris passage en même temps que nous un groupe de trois musiciens dont l'un pince la guitare, le second, manie l'archet, et le troisième souffle dans un instrument à vent. Nos artistes exécutent leurs morceaux avec une désinvolture surprenante qui montre bien qu'ils sont nés musiciens, qu'ils jouent comme ils marchent, machinalement ; c'est leur vie, leur bonheur, leur gagne-pain. Le chef d'orchestre surtout s'abandonne à une mimique surprenante tout en faisant entendre les accords les plus variés. On pourrait croire qu'ils ont pour mission d'accompagner les voyageurs et de les divertir. Il est vrai qu'ils ne vivent pas de l'air du temps, mais ils demandent si peu et d'une manière si gentille ! Et s'ils ne reçoivent rien, ils reprennent leurs instruments quand même, et ils continuent leur concert ambulant. Ils n'ont d'ailleurs que l'ambition de soutenir leur vie afin de continuer à charmer de leurs accords ceux que le goût des voyages éloigne de leurs familles et de leur patrie.

Nous prenons le dîner à Caprée à l'hôtel de la Grotte-Bleue, ou plutôt sur un long perron, le soleil sur nos têtes, sous les pieds la mer qui vous envoie sa brise rafraîchissante, et, auprès de nous, toujours nos trois musiciens. En arrivant, ils se sont découverts respectueusement pour nous saluer, et, comme pour nous demander la permission de se faire entendre. Ils nous tendent la main ; un pourboire d'un franc semble combler tous leurs vœux, et ils recevront avec reconnaissance l'aumône de cinq centimes.

A la fin du repas, des femmes et des jeunes filles s'approchèrent à leur tour. Elles offraient en vente des coraux, des ouvrages en bois sculptés, en marqueterie, des soies diverses. « Achetez, achetez, disent-elles, pour Madame ». Voyant que nous restons froids, se ravisant: « Pour pères, mères, frères et sœurs »... Malheureusement nous ne pouvions pas nous charger d'une cargaison quelconque en partant pour un long voyage.

Au troisième plan se tenaient les cochers. Nous en choisissons un pour une promenade dans la campagne, en attendant le départ du bateau.

L'île de Caprée est à l'avant-garde de Naples ; elle est rocheuse ; ses falaises abruptes s'avancent dans la mer ; elle n'est abordable qu'en deux endroits. Les touristes sont sa principale source de revenus. Il en vient plus de trente mille par année.

Les noms de Tibère, d'Auguste, de Fréderic Barberousse sont célèbres en ces lieux. Les trois empereurs, attirés par la salubrité du climat et la tranquilité qu'offre ce rocher solitaire, y passèrent des années. De là Tibère faisait trembler Rome qu'il noyait dans le sang de ses enfants.

Nous faisons halte à Sorrente, Sorrente la Gentille, au climat idéal, où l'on vient se guérir des maladies du corps et de l'esprit. Les heureux mortels qui ont l'avantage d'y passer la belle saison, sont des privilégiés. Le matin est destiné aux bains de mer ; le temps du farniente dure presque tout le jour ; tard dans l'après midi ont lieu les excursions ; après le coucher du soleil la plage devient le rendez-vous des touristes.

Le Tasse y vit le jour, et le poète à l'âme trop sensible pour être heureux y a sa statue.

L'heure du retour était arrivée pour le bateau, mais nous avions décidé de revenir à Naples par voie de terre.

Les villas que nous traversons sont des plus pittoresques. On a trouvé le moyen de pratiquer à travers les anfractuosités du terrain une route carrossable. Ici, on côtoie un cap où la mer vient briser ses flots avec fracas ; là il est taillé dans le roc et comme encaissé. Les montées paraissent à peine, tellement on a sû ménager des

rampes douces que nous suivons au trot des chevaux sur le parcours de deux milles. Voyez dans votre imagination les déclivites et les caps qui bordent le Saint Laurent à la Malbaie, couvertes de jolies résidences qui s'échelonnent avec grâce, se cachent dans le verdure, au fond des bosquets, tandis que des sentiers les traversent en tous sens. Dans les vallons où ne poussent ordinairement que des ronces et des épines, s'épanouissent les vives couleurs des orangers ; les ravins impropres à la culture sont couverts de vignes.

A Castellamare nous arrêtons visiter les sources célèbres. Sur un espace de quelques arpents ont été amenés par des conduits souterrains des eaux sulfureuses, gazeuses et minérales de six à huit sortes différentes ; on le constate facilement à les goûter, et chacune a ses propriétés médicales spécifiques.

A six heures nous prenions le chemin de fer qui nous ramène à Naples où nous arrivons à sept heures.

*
* *

Mardi, 9 *février* — Ce jour, le trente-septième anniversaire de ma naissance, je l'ai passé à visiter la ville ; et d'abord, nous avons été au Palais-Royal.

Au bas de l'escalier monumental est le buste de Victor-Emmanuel avec ses yeux brillants, sa farouche impériale ; en haut, le portrait du prince de Naples fait face à celui du roi Humbert, son père.

En Italie on voit partout la statue de Victor-Emmanuel. Le fondateur de l'unité italienne jouit dans son pays d'une popularité incontestée. Chaque ville un peu importante a son corso Victor-Emmanuel, sa galerie Victor-Emmanuel, son musée Victor-Emmanuel, et que sais-je ? Et celui qui oserait prononcer une parole quelque peu irrévérentieuse à la mémoire du protégé de la maçonnerie, s'exposerait grandement. Le notoire Garibaldi partage la popularité du maître dont il fut loin d'être le serviteur ; lui aussi a ses statues, ses rues et ses places publiques. Il en est de même du fin diplomate Cavour, mais avec des proportions moindres. — De fait, l'idée de l'Italie unie est populaire, et c'était une grande

œuvre que de l'accomplir dans l'ordre et la justice. Tant de petites principautés gravitaient autour d'un centre qui ne les groupait pas. Elles avaient besoin d'un point d'appui pour leur communiquer la force et la résistance. Les fondateurs de l'Unité italienne auraient mérité de leur patrie s'ils avaient su sauvegarder les droits acquis et d'un ordre plus élevé de la Papauté. Le roi d'Italie ne peut pas déplacer le chef de l'Église universelle, en vertu du droit du plus fort, ni se mettre en état d'antagonisme avec celui dont la juridiction s'étend sur les rois de la terre.

La solution de la question italienne est là. Elle serait vite réglée avec un prince à conviction religieuse, assez humble pour se soumettre à l'Église, assez fort pour secouer le joug de la franc-maçonnerie. Le Pape et le roi ont chacun leur place en Italie, mais le chef de l'Église doit d'abord occuper celle qui lui appartient de droit divin et ecclésiastique.

*
* *

Naples est la ville bruyante par excellence. De tous les bruits de la rue, il se forme une note puissante qu'on entend parfaitement, comme un bourdonnement sourd, de la ville haute. Les cochers crient à tue-tête pour appeler la clientèle ; ils s'interpellent entre eux, parlent à tout venant. Ils font claquer leur fouet à longue mise d'une manière retentissante sur leurs chevaux, sans leur faire de mal cependant, ni hâter leur course. Les harnais sont couverts de métal argenté et de plaques blanches et des sonnettes ne cessent de carillonner. C'est qu'on aime ce qui brille, ce qui fait du bruit. Les voitures roulent avec fracas sur les larges pierres qui pavent les chemins ; elles sont plates ; les fers des chevaux n'ont pas de prise et glissent en grinçant.

Les marchands ambulants parcourent les rues, jettent leurs cris à tous les échos, et augmentent encore la confusion générale.

Dans les rues, chacun peut se croire chez lui, et agit avec la plus grande liberté possible. Dans certains quartiers, des familles entières s'installent sur les places pu-

bliques, à Santa-Lucia par exemple, sans autre abri que la calotte des cieux ; ils y vivent tout à leur aise et sans plus de gêne que s'ils étaient protégés contre les regards indiscrets par les quatre pans d'une maison. On s'y livre, de même, à tous les métiers. Ainsi, je voyais des enfants fouiller dans les tas d'ordures et les fumiers des chemins qu'ils vont chercher avec des longs balais et ramassent le long des trottoirs. Ils n'espèrent pas trouver des perles précieuses, mais bien des bouts de cigares, des allumettes, des épingles, des morceaux de verre, et cela suffit à leur ambition. Il leur faut si peu pour vivre. Et on préfère si peu que ce soit, plutôt que de gagner davantage en s'imposant de grandes fatigues ou des calculs absorbants.

*
* *

A bord du Persia, 12 *février* — C'est mercredi, à huit heures du soir, que nous avons quitté Naples. C'est tout un événement que le départ d'un hôtel: c'est le moment psychologique pour les serviteurs de tous les grades. Depuis quelque temps déjà, en prévision de notre départ prochain, ils surveillent nos allées et venues, redoublent d'attention et de prévenances. Maintenant ils ne nous perdent plus de vue. Ils nous soulagent des paquets les plus insignifiants qui disparaissent dans leurs mains empressées ; et lorsque nous arrivons dans la pièce, sur laquelle s'ouvre la porte de sortie, nous les trouvons réunis comme par enchantement, pour nous offrir gracieusement leurs services et nous souhaiter un heureux voyage. Tout paraît spontané ; mais chacun sait que tout ce monde ne se trouve pas réuni fortuitement, et que toutes ces personnes s'attendent de recevoir un souvenir sonnant pour tout ce qu'ils ont fait gratuitement, ne serait-ce que pour l'attention qu'ils vous témoignent, en assistant à notre départ. Il y a là des figures qui nous sont inconnues ; ce sont des amis discrets sans doute qui veillaient sur votre personne sans que vous l'ayez soupçonné peut-être, et qui étaient toujours prêts à vous protéger au moindre danger. Et la poignée de main qu'ils vous donnent ne laissera pas échapper le pourboire que

vous y mettez ! Et ne craignez pas d'offrir quelques sous à ce personnage ; il condescendra à recevoir cette marque tangible de reconnaissance pour ne pas vous désobliger ! Si vous tenez à ne pas subir une seconde ronde, le mieux est de prendre la porte et de filer.

*
* *

Les paquebots se tiennent au large et nous nous y rendons en chaloupe ; la mer est couverte d'embarcations de toutes sortes, et nous devons les repousser de la main et de la rame pour nous frayer un passage. Le navire ne tarde pas à partir, et nous gagnons nos lits.

Tout alla bien d'abord, et le sommeil s'approchait de nous avec le cortège de ses songes joyeux. L'Orient et la Terre Sainte apparaissaient déjà dans le lointain, lorsque je sentis le vaisseau changer d'allure ; nous sortions de la baie, et nous commencions à affronter la tempête. Quelle nuit il a fait sur la mer, et quelle nuit nous avons passée dans notre cabine. Le mal de mer est quelque chose d'affreux.

Nous passons devant Charybe et Scylla, de sinistre mémoire. Le raz de marée formé par le détroit de Messine et par les caps qui s'avancent au large forment des courants dangereux. Mais les paquebots d'aujourd'hui avec leur fort tonnage et la force de leur hélice, ne sont pas détournés de leur course et évitent facilement les fameux écueils. A trois heures nous entrions dans le port de Messine où le calme se rétablit sur la mer et sur les figures.

*
* *

Avant d'aborder en Sicile, retournons à Naples pour une dernière excursion que nous avons faite à Pompéi le jour même de notre départ. Il faisait un temps affreux. La même tempête qui nous a poursuivis sur la mer, faisait rage sur terre : La pluie, poussée par la violence du vent, battait les vitres de notre voiture à les briser en morceaux. Nous n'avions pas voulu reculer devant la fureur des éléments ; tout de même nous n'avons pas osé par un pareil temps faire l'ascension du Vésuve, rendue pourtant facile

par la construction du chemin de fer funéculaire de l'agence Cook. Mais le célèbre volcan, nous l'avons toujours sous les yeux avec ses lueurs blafardes et terrifiantes qui obscurcissent les rayons du soleil, percent les ténèbres de la nuit, et illuminent toute la contrée environnante de ses clartés rougeâtres. Il n'est pas nécessaire de s'y laisser choir, comme la légende en accuse Pline l'Ancien, pour savoir que c'est au sein de la terre qu'il allume ses feux et va chercher ces matières enflammées qu'il lance ensuite dans les airs à des milliers de pieds, pendant que le tonnerre roule dans ses antres profondes. Toujours les bouches du cratère crachent des laves ardentes qui se répandent en coulées incandescentes ; quelquefois les parois de l'immense bouilloire ne peuvent résister à la pression des matières en ébulition qui arrivent à flots pressés du fond de l'entonnoir souterrain. Elles éclatent et laissent échapper de leurs lèvres pendantes un fleuve de laves qui brûlent tout sur leur passage, et, en se refroidissant, ensevelissent les campagnes. D'autres fois le Vésuve lance dans les airs des pluies de cendres.

C'est une éruption du Vésuve qui ensevelit la ville de Pompéi en 79 de notre ère. De nouveaux débris s'accumulèrent sur cette momie gigantesque, et scellèrent le tombeau de cette malheureuse ville pendant des siècles. Deux mille personnes périrent dans cette catastrophe fatale ; la plupart, parce qu'ils s'étaient trop attardés sur les lieux du sinistre, cloués sur place par le saisissement, ou occupés à sauver quelque chose du désastre. Pompéi n'était plus qu'un souvenir historique dans la mémoire des hommes, lorsqu'un heureux hasard la fit découvrir sous sa couche funèbre. Ce fut dans notre siècle qu'on trouva à vingt pieds sous terre la ville antique ensevelie vivante. Depuis, des fouilles n'ont cessé de se poursuivre et une ville du temps du paganisme apparaît aux regards des hommes de nos jours. Les travaux occupent une centaine d'hommes, et on a calculé, qu'avec cette équipe, il faudra soixante ans encore avec une dépense de cinq millions de francs pour la mettre au jour complètement. Le droit d'entrée pour les visiteurs est d'un franc par tête; c'est un revenu annuel de plus de trente mille francs.

On marche dans les rues que suivaient les contemporains d'Auguste, et l'on voit encore les ornières, que formaient les chariots traînés par des esclaves. Les rues sont étroites ; il y a, de distance en distance, surtout aux points d'intersection, des traverses qui permettent aux piétons d'aller d'un côté à l'autre : ce sont des blocs de pierre ou de lave qui laissent une place aux chariots dont on voit encore les oullières.

Les maisons sont toutes construites sur le même modèle. Un passage conduit d'abord à une cour intérieure elle fournit la lumière aux pièces qui l'entourent ; au milieu est un grand bassin qui reçoit l'eau de pluie d'une galerie circulaire à plan incliné. C'est la partie réservée à la vie publique. Plus au fond est une seconde cour avec jardin qu'entourait une colonnade. La famille y avait ses appartements privés. La vie des anciens se passait plutôt dans les cours, en plein air.

Sur la place du forum il est intéressant d'examiner les thermes. Ils nous donnent bien l'idée des bains publics dans l'antiquité. On y distingue la rotonde aux bains froids, les salles pour les bains à eau chaude qui arrivait à travers des cloisons et des planchers doubles.

On remarque la maison du « poète », celle du « chasseur » dont les fresques bien conservées représentent des scènes de chasse.

Les musées sont du plus haut intérêt. On y voit les formes des hommes et des animaux, trouvées dans les fouilles, dans l'attitude qu'ils avaient lorsque la mort les surprit. On peut juger des scènes d'horreur qui marquèrent le dernier jour de Pompéi, lorsque le soleil s'obscurcit, que l'air devint enflammé, pendant que la lave, les cendres et la pluie couvraient la terre comme d'un immense drap mortuaire.

De retour à l'hôtel de Diomède, nous avons pris notre dîner, que nous avons arrosé du fameux vin *Lacryma Xristi* qui croit sur les pendants de la montagne volcaïque.

A Naples nous reçûmes notre courrier à la case de la poste restante. La liasse du *Courrier du Canada*, celle de l'*Électeur* ne nous apprennent rien d'extraordinaire.

Maintenant qu'on découvre dans notre province de Québec de nouveaux scandales, qu'on discute la légalité du coup d'état du gouverneur Angers, peu nous en chaut ? Nous n'entendons de sitôt parler des questions qui agitent notre pays. Lorsque nous recevrons des nouvelles fraîches, il s'agira d'abord des événements passés déjà depuis deux semaines. Peut-être le Gouvernement aura passé du rouge au bleu. Sera-ce un mal ? Pour nous, notre politique sera celle du voyageur et du pèlerin.

*
* *

Nous faisons escale à Messine sous la protection du trident de Neptune dont la statue s'élève sur les quais.

La Sicile est comme un appendice de la péninsule italique, qui semble plonger sous l'eau pour laisser un passage libre aux vaisseaux du Levant et remonte à la surface de l'autre côté du détroit et se prolonge comme une jetée gigantesque entre l'Europe et l'Afrique. Elle est de même conformation géologique, et leurs deux histoires souvent se confondent.

La Sicile a joué un grand rôle dans l'histoire du monde ancien. Elle a servi de théâtre à de célèbres épopées. On la peuplait autrefois de géants ; l'Etna servait de demeure aux cyclopes ; c'est au fond du cratère que la fable plaçait les forges de Vulcain, le dieu des forgerons. Sur cette péninsule se jouèrent les destinées d'Athène, de Carthage et de Rome. Syracuse, l'une des plus belles villes de l'antiquité, a vu se briser sur ses murs toute la puissance d'Athènes. Placée comme en avant garde sur la Méditerranée, elle a été en butte aux invasions, et a subi bien des vicissitudes. Tour à tour elle a été la proie des Phéniciens, des Arabes, des Allemands, des Espagnols, des Normands et des Français. Souvent détachée de l'Italie, elle est toujours revenue à cette alliée naturelle, à cette sœur siamoise, comme l'enfant prodigue retourne à son père. Elle formait partie du royaume des Deux-Siciles, avec Naples pour capitale lorsque Garibaldi s'en empara en quelques jours et la fit passer sous le sceptre du roi du Piémont en train de former l'unité italienne.

Ses villes principales sont, avec Syracuse, Palerme l'Heureuse, l'ancienne capitale, la ville commerciale, Messine la Noble, qui voit baigner dans ses eaux les vaisseaux qui font le service du Levant, Catane qui se donne l'illusion d'être en sûreté au pied de l'Etna qui la fait vivre, Marsala, célèbre par son vin.

Des personnages célèbres et des savants ont illustré la Sicile, tels que Théocrite et le grand Archimède. Palerme, Catane et Syracuse ont pour patronnes sainte Rosalie, sainte Agathe et sainte Lucie, leurs concitoyennes.

Nous n'avons fait que mettre les pieds sur la terre de Sicile. Nous y avons connu le type du cicerone importun, mouche de la fable, qui tourne sans cesse autour de vous, vous bourdonne à l'oreille, et ne cesse de vous poursuivre de ses attentions obséquieuses. Tel, le soir, lorsque la lumière vient de s'éteindre, nous harcelle de son cri le maringouin agaçant; il passe en bourdonnant devant notre oreille, nous réveille au moment où nous allons nous endormir, nous échappe avant que notre main ne l'atteigne, pour recommencer toujours la même chanson. C'est en plein soleil que notre cicerone, modèle du genre, nous fait endurer le même supplice. Rien ne peut l'éloigner : ni prières, ni menaces, ni mauvais traitements. Il s'obstine à nous suivre, à nous donner des renseignements, malgré toutes nos protestations. Il nous entreprit à notre arrivée et ne nous lâcha pas jusqu'au retour. Nous dûmes l'endurer tout ce temps, et, à la fin, lui payer un pourboire, d'abord pour les services que nous avions dû subir et ensuite pour les paroles un peu dures que nous avions peut-être adressées à un homme qui accomplissait son devoir d'état.

Nous avons passé la soirée sur le pont du bateau. Quelle température idéale en plein février ! Le ciel est pur et la lune dans son plein répand une douce lumière tandis que les étoiles brillent au firmament. Le silence s'étend sur la mer. Devant nous Messine s'élève en amphithéâtre et brille dans les ténèbres. Tout à coup se détache du rivage comme un globe de feu qui s'avance sur l'eau, passe devant nous, va prendre terre. Du sein des lumières s'échappent les accords d'une fanfare qui

lance dans les airs ses notes gaies, en même temps que des fusées sont projetées dans l'espace et retombent en gerbes de feu.

Nous sommes en carnaval et c'est bien lui, le mannequin du carnaval qu'on promène en triomphe au milieu de la population en liesse. Sur la terre ferme on le suit dans les rues par la traînée des lumières, qui s'avance ; et on entend les cris de joie de la foule et les sons joyeux de la musique carillonnante.

C'est ainsi qu'on s'amuse en ces pays privilégiés où l'on est tout entier aux plaisirs du moment, où les soucis ne fatiguent pas l'esprit, ni la tristesse assombrit les cœurs, si ce n'est sur le passage du simoun qui dessèche les visages comme l'herbe des champs.

Nous causâmes longtemps sur le tillac. Il faisait bon de vivre, de se laisser vivre. Tout était si beau autour de nous. Le firmament lui-même nous invitait à le contempler et à lire dans son diadème d'étoiles étincelantes la grandeur et la bonté du Dieu Créateur. Mes compagnons rentrèrent ; je restai seul et j'assistai au départ du navire. D'abord on s'aperçut à peine qu'il avançait sur les eaux tranquilles ; mais, à mesure qu'on sortait du port, les vagues commencèrent à le remuer. Nous passâmes entre la Sicile et l'Italie qui s'éloignèrent et se perdirent dans le lointain, et le vaisseau continua sa marche solitaire.

*
* *

Alexandrie, lundi, 15 *février* — Partis de Messine le jeudi soir nous arrivions à Alexandrie le lundi. La traversée de la Méditerranée ne se fit pas sans un coup de vent. Le vaisseau balloté en tous sens, se penchait comme si, fatigué, il eut voulu se reposer sur le flanc, au point qu'un passager glissa sur le pont à angle droit et allait faire le plongeon lorsque le garde-corps l'arrêta heureusement. On s'accoutume cependant aux mouvements du navire et à tous ses soubresauts ; notre pied se fait à l'équilibre instable du paquebot, se frayant péniblement un passage à travers des montagnes mobiles qui le soulèvent sur leurs cîmes menaçantes. Le bruit des va-

gues qui arrivent en bondissant, le murmure laborieux et saccadé de l'hélice qui secoue le navire et le pousse de l'avant, les rafales du vent qui arrivent en sifflant et jettent en passant son cri sinistre dans les haubans : tout nous apporte la note lugubre des détresses de la mer. L'oreille pourtant se fait au vacarme confus des éléments déchaînés, on finit par se laisser bercer par la tempête qui gronde et on oublie qu'on passe au dessus des abîmes sans une voile à l'horizon qui puisse accourir à notre secours. Les marins se font de la mer une seconde patrie bornée par l'horizon qui recule à mesure qu'on avance, en même temps qu'il se ferme derrière nous. Avouons cependant que la mer est aux poissons et la terre aux enfants des hommes, et que nous nous sentons bien chez nous et en sûreté seulement lorsque nos pieds reposent sur la terre ferme.

Nous avons entrevu les îles de Malte et de Crète ; nous approchons des côtes d'Afrique, et, au bout de l'horizon nous apparaît comme une étoile : c'est la lumière intermittente du phare d'Alexandrie.

Mais la mer est houleuse et le capitaine tient le large. Peut-être faudra-t-il attendre au lendemain pour franchir l'étroit défilé qui conduit au port. Heureusement le signal est donné de hisser le pavillon, et bientôt après, apparaît sur les vagues une voile qui approche : c'est la chaloupe du pilote. Celui-ci n'ose risquer l'abordage ; il vire de bord, et nous à sa suite nous passons à travers les bouées indiquant les sinuosités du chenal que bordent des battures de rochers mises là pour arrêter la vague envahissante.

Le Persia est encore en mouvement, qu'il est envahi par la foule des cochers, des commis d'hôtels empressés d'offrir leurs services ; dans leur zèle ils enlèvent les malles des mains des passagers pas assez sur la défensive, et les forcent de les suivre. C'est un tiraillement, un sauve-qui-peut général.

Une légère embarcation nous conduit à terre. Nous dûmes passer par la douane ; mais les formalités ne pèsent guère à ceux qui se prévalent de leurs titres de citoyens anglais.

CHAPITRE SIXIÈME

L'ÉGYPTE

Notice historique. — Mœurs orientales. — Les bazars. — D'Alexandrie au Caire. — Excursion aux Pyramides. — Communautés religieuses.

MARDI, 16 *février* — Nous sommes vraiment *aux vieux pays.* Si l'Europe a des traditions anciennes par rapport à la jeune Amérique, elle est moderne si nous la comparons aux pays qu'arrosent le Nil, le Tigre et l'Euphrate. C'est là que s'est concentrée la vie de l'humanité pendant des siècles ; on y retrouve des traditions et des monuments qui remontent aux premiers âges du monde. Tous les peuples célèbres de l'antiquité s'y sont rencontrés dans les douces relations de la paix ou dans les sanglants combats de la guerre ; et le souvenir des événements qui intéressent davantage les enfants d'Adam planent sur ces lieux mystérieux.

La terre que nous foulons présentement, est une terre privilégiée ; le père des croyants l'habita ; Joseph, fils du patriarche Jacob, la gouverna ; pendant trois cents ans elle fut la patrie providentielle du peuple de Dieu, elle a été le témoin étonné des miracles de Moïse ; elle a eu l'honneur suprême d'offrir l'hospitalité à la sainte Famille fuyant la persécution du cruel Hérode. Dès les temps apostoliques il se forma à Alexandrie une église qui devint la première après Rome ; fondée par saint Marc, disciple de l'apôtre Pierre, elle devint le siège de l'orthodoxie combattive sous les Athanase et les Cyrille.

Malheureusement, elle passa sous le joug du Croissant ;

BIBLIOTHECA Ortogensis

au contact de la morale énervante du Coran, le peuple d'Égypte, renommé par sa sagesse, subit la fatale influence. Aujourd'hui, après des siècles d'abrutissement, il tend à se relever de ses ruines morales en se tournant de nouveau vers le christianisme.

Alexandrie doit son nom au grand conquérant macédonien qui la fonda pour être le centre de son empire. Napoléon lui fit l'honneur d'une descente sur ses côtes, et d'une victoire mémorable sur ses habitants ; le nouveau géant militaire de son regard d'aigle embrassait déjà l'univers dans ses visées ambitieuses, mais il voulut d'abord prendre sa mesure à l'ombre projetée par les Pyramides, et s'entourer d'une auréole mystérieuse au pays du Levant, avant de prendre sa large place sur le continent européen. Du coup il attira sur cette contrée les regards du monde civilisé ; l'Angleterre accourut la première. Le lion britannique posa sa griffe sur sa proie et ne la retira plus. Aujourd'hui, la fière Albion, sous prétexte de protectorat, s'empare paisiblement, mais sûrement du sol, et ne s'arrêtera pas avant qu'une voie ferrée ne longe toute la côte orientale de l'Afrique et ne fasse rentrer ce vaste territoire dans ses possessions mondiales. Les Français sont venus ; ils ont accompli une œuvre internationale en perçant l'isthme de Suez ; mais c'est surtout pour permettre aux Anglais de faire le commerce des Indes. Il est rare que la diplomatie anglaise ne fasse pas son profit des marrons que d'autres tirent du feu.

***

Nous logeons à l'hôtel Bonnard, sur les bords de la Méditerranée. Ce matin, j'étais joyeusement éveillé par le bruit de la mer venant mourir en se déroulant sur les sables du rivage, ou déferlant sur les brisants qui le bordent ; c'est une musique que je connais ; je me crus sur les bords du Saint-Laurent.

Nous avons été faire une promenade à travers la ville. L'étranger est frappé par la variété des costumes et des figures. On en rencontre de toutes les nuances et de tous les types, surtout dans les quartiers réservés aux Juifs. Les bazars frappent surtout les nouveaux arri-

vés. Ce sont des expositions de marchandises de toutes sortes qui s'étalent le long des chemins et gagnent jusqu'aux rues d'ailleurs étroites et tortueuses. De ce bric à brac émergent les barbes blanches des vendeurs qui semblent en faire partie. Le Juif est étendu négligemment et tire nonchalament des touches de sa narguilée—pipe à long tube plongeant dans un flacon d'eau parfumée que doit traverser la fumée capiteuse avant d'arriver au fumeur. Tout est confondu dans un désordre et une malpropreté typiques.

Il y a là tout un monde pour qui le travail ne pèse guère. Mais lorsqu'un acheteur fait sortir de sa somnolence le marchand, son œil cupide se réveille plein de convoitise et la vie revient sur son visage mat et efféminé.

Les indigènes proprement dits portent presque tous un costume plutôt ample et féminin. Une tunique partant du cou et s'étendant jusqu'aux genoux en forme de jupe est le vêtement de rigueur. On s'enveloppe quelquefois dans une couverte qui s'enroule autour de la taille. Par dessus on ajoute les parures, suivant le goût et les moyens de chacun. Maintenant mettez dans ces accoutrements des visages de toutes les couleurs depuis le teint châtain jusqu'au noir capable de faire pâlir une plaque de poêle du plus pur ébène. Il y a cependant un article de toilette commun à tous, que portent les petits comme les grands, le pauvre comme le riche, dont se coiffe le fellah et se pare le Khédive, c'est le fez, calotte sphérique de laine rouge ou blanche, sans bord, plus étroit du haut, avec un ruban rouge qui sort du centre et descend quelque peu. Un autre article de rigueur pour les femmes, d'un effet étrange et pénible, c'est le voile facial qui est attaché aux oreilles, retenue sur le nez par une espèce de tube en bobine, et tombe jusque sur la poitrine. C'est une marque de la déchéance de la femme chez ces peuples qui ne connaissent pas le christianisme. La femme n'a pas le droit de paraître en public, la figure découverte ; et encore doit-elle se tenir hors des boutiques et des magasins. Dans la maison elle ne doit pas se mêler à la race supérieure ; elle n'a pas droit d'aller prier dans les mosquées. Elle est soumise à l'homme qui la

méprise et la met au rebut suivant son caprice. C'est à douze ans que les petites filles, jusque là couvertes d'une espèce de tunique plus ou moins sale, commencent à se voiler, si elles veulent être respectées. Et, toute leur vie, elles sont condamnées à vivre dans l'oisiveté, l'ignorance et la sujétion.

Seuls, les chrétiens savent donner à la compagne de l'homme, son semblable, sinon son égale, le rang qui lui convient, et lui prodiguer les marques de respect et d'estime qu'elle mérite. C'est Notre-Seigneur qui a donné à la femme sa place dans le monde, et, en choisissant l'une d'elles pour être sa mère, il l'a élevée au dessus des anges et des hommes.

Alexandrie est une ville cosmopolite. Les mœurs orientales et européennes s'y donnent rendez-vous. Les étrangers y vivent dans des quartiers séparés. On y rencontre des maisons privées et des grands magasins comme nous sommes accoutumés d'en voir. Les Italiens y sont les plus nombreux. Viennent ensuite les Grecs, les Français et les Anglais. On entend parler le dialecte de tous ces peuples, mais l'arabe est la langue du pays.

Nous avons visité la ville et tous ses monuments, en particulier la Colonne célèbre de Pompée.

*
* *

A bord du Rhamanieh, 19 *février*. — Nous voguons sur la Méditerranée, en route pour la Terre Sainte. Nous avons des heures libres, j'en profite pour prendre des notes sur le voyage du Caire et les Pyramides.

C'est mardi que nous avons fait cette excursion. Nous revenions le lendemain, veille de notre départ.

Les chars des chemins de fer ressemblent à ceux d'Amérique : ils ne sont pas à compartiments. Le trajet d'Alexandrie au Caire dura quatre heures. Il ne ressemble pas à ceux que nous avons fait jusqu'ici. Nous traversons une vaste solitude, et de chaque côté des plaines immenses s'étendent à perte de vue. Pas le moindre côteau, pas la moindre vallée. C'est monotone et fatiguant pour la vue qui n'a rien pour la borner et la reposer. Cependant ce n'est pas le désert avec ses sables arides et

brûlants. N'oublions pas que nous sommes dans la contrée que fertilise le Nil. Les inondations du fleuve ne durent qu'une couple de mois et ne s'étendent guère, mais l'industrie des hommes supplée à la nature. Des canaux vont chercher l'eau du Nil pour la distribuer en tous sens et répandre la fécondité.

Vous voyez dans les champs des chameaux et des ânes, quelquefois des bœufs attelés à une roue munie de godets qui se remplissent aux grands canaux et se déversent dans des ruisselets, et ces animaux, d'un pas docile et lent, sans que personne les conduise, tout le jour exécutent ce mouvement de rotation et font tourner la roue de la fécondité. Ailleurs deux personnes plongent dans les ruisselets des espèces de cuvettes et par un mouvement de bascule et comme automatiquement, les versent dans des sillons tracés dans la plaine, afin que chaque pouce de terrain ait sa part de l'élément fertilisant. Et ainsi, grâce à l'humus du Nil et à la chaleur du soleil qui ne manque pas, des terres naturellement arides se couvrent de moissons abondantes.

Le progrès moderne semble avoir envahi ce désert, puisque nous le traversons emportés par la vapeur ; nous y voyons plutôt les deux civilisations. Le long de la voie ferrée que nous suivons est la voie de terre où les voyageurs s'avancent à l'antique mode. Le chemin est étroit et pas praticable pour des voitures. C'est donc une procession de personnes à pied : hommes, femmes, enfants, conduisant devant eux des animaux divers : chameaux, ânes et quelquefois chèvres. On remarque surtout les caravanes de bedouins ; leur religion ne leur permet même pas de se fixer quelque part ou d'habiter des maisons avec plafonds ; ils vivent sous des tentes comme les anciens patriarches. Il est étrange à des yeux pas accoutumés à pareil spectacle de voir ces familles affublées de costumes divers, traverser errantes et solitaires la vaste plaine.

Cependant on rencontre de temps en temps des villages à l'aspect triste et misérable ; c'est un amas de huttes en terre ou tannières entourées d'immondices de toutes sortes. Dans ces réduits obscurs et malsains,

avec cheminée en terre et porte basse, vivent pêle-mêle des êtres humains et des animaux domestiques ; autour, dans un petit enclos, sont les bêtes de somme.

On remarque la même insouciance à l'égard de la demeure des morts. Il paraît que quelques heures seulement après le décès d'une personne, son corps est enveloppé dans une couverture et enfoui dans une fosse, ayant soin seulement de poser quelques pierres qui retiennent le sable. On ajoute quelquefois un petit monu-

Le Caire. Mosquée de Mohammed-Ali, à la Citadelle.

ment surmonté d'une colonnette ; qu'on entoure d'un turban, si c'est un homme. Je n'ai remarqué aucun signe de religion.

Nous arrivons dans la grande ville du Caire, la somptueuse capitale, à midi et demi, et notre guide nous conduit au fashionable hôtel Oriental. Il y va largement, et ne marchande pas ; car il a dans son idée de nous accompagner en Terre Sainte à titre de drogman.

Le Caire est la ville des mosquées ; une forêt de mina-

rets peuplent les airs. Nous avons visité celle de la citadelle. Nous gardons notre chapeau su rla tête, mais nous ne pouvons de nos chaussures profanes fouler le tapis de Turquie quirecouvre leparquet dans toute son étendue et assourdit vos pas ; il nous faut accepter les babouches ou sandales que des prêteurs intéressés passent à nos pieds.

Il n'y a ni autel, ni bancs, ni chaises ; mais, en revanche, suspendues à la voûte une multitude de lampes où l'or et les pierres précieuses brillent à profusion. Pendant que nous visitons le temple mahométan un Arabe s'avance pour faire sa prière. Comme cérémonie préparatoire il a dû se purifier dans la fontaine de la cour d'entrée en se lavant les pieds. On se rend mieux compte de l'à-propos de cette ablution lorsqu'on songe que les pieds ne sont nullement protégés contre la poussière et la boue des chemins. Il lui est permis alors de pénétrer dans l'enceinte sacrée. Il fait quelques pas, et s'arrête ; il enlève ses sandales, se dépouille de quelques vêtements et parures qu'il entasse auprès de lui, et commence alors la prière que tous font de la même manière, avec les mêmes génuflexions et prostrations, avec les mêmes gesticulations. Il se met d'abord à genoux, se prosterne, se relève, s'abaisse de nouveau pour toucher de son front le pavé du temple, se relève encore, étend les bras vers le ciel, se jette de nouveau la face contre terre. La cérémonie a duré un quart d'heure et pendant tout ce temps ses lèvres ont murmuré des prières à Allah, et dit les louanges de Mahomet, son prophète. Lorsque tout est fini le mahométan s'assied sans façon, et, s'il lui prend fantaisie, se repose en s'étendant ; et sur le point de partir, il ramasse ses vêtements et refait sa toilette.

On ne peut ne pas éprouver une certaine émotion en entrant dans un temple qui représente la foi d'une grande nation, une foi encore vive après tant de siècles d'existence. C'est que le chef arabe connaissait son peuple et qu'il lui a donné la religion qui lui convient. Il lui fallait une religion simple avec des démonstrations extérieures dont l'effet fut infaillible afin d'obéir à un fond de fatalisme qui distingue l'habitant du désert ; il ne devait pas le gêner dans ses mœurs et il devait lui accorder des

plaisirs sensuels dans l'autre vie : et c'est toute la religion de Mahomet. Ses disciples s'en trouvent bien, et ne veulent pas échanger leur religion avec aucune autre, parce qu'elle est la plus commode, et la plus adaptée à leurs mœurs. Même les femmes par suite de l'abatardissement de la race, et du fanatisme religieux, sont attachées à une religion qui les tient dans l'abjection et sous l'asservissement brutal de l'homme.

*
* *

Ce matin, sur les quatre heures, nous partions pour les Pyramides. Sur le haut du jour le soleil est brûlant, et d'ailleurs il nous faut revenir avant onze heures, pour ne pas trouver ouvert le pont construit sur le Nil.

A cette heure matinale, l'air est frais, presque froid. Deux voitures à deux chevaux portent toute la caravane. Deux cochers, noirs de figure mais blancs par le vêtement, tiennent les guides.

Quelle route superbe, je dirais unique, nous suivons jusqu'aux pyramides, sur une distance de deux lieues ! Très large, élevée au-dessus des prairies du Nil au moyen de terrasses en pierre, elle s'allonge devant nous indéfiniment. Avec ses deux rangées de grands arbres dont les branches tendent à se rejoindre par le haut, elle ressemble à un tube qui va en se rétrécissant à perte de vue et laisse apercevoir tout au bout, comme un point noir qui grossit à mesure que nous avançons: ce sont les Pyramides.

Nous tenons le milieu de la route, et allons à l'encontre de presque tous les voyageurs qui se rendent au marché. A droite et à gauche s'avancent dans une procession sans fin des ânes et des chameaux et leurs conducteurs ; ils suivent d'un pas automatique cette route qu'ils parcourent depuis tant d'années. Ils viennent de la plaine du Nil où on les a chargés de fourrage ; ils ont monté péniblement la côte du chemin, puis, arrivés au sommet, ils se sont redressés, ont pris leur place dans les rangs, et sont partis pour la ville. Les chameaux sont souvent reliés les uns aux autres par une simple corde, et ils paraissent se succéder sans interruption. Et c'est un spectacle étrange de voir se balancer dans l'espace, sortant

de leurs longs cous, toutes ces têtes. Elles s'avancent horizontalement au chemin et semblent examiner de tous les côtés. Encore au dessus s'élèvent les bosses monumentales avec leurs charges. Au dessous des chameaux trottinent au ras de terre les petits ânes, sans bosse et presque sans cou, mais aux longues oreilles qui semblent accorder avec les pieds agiles. Eux aussi ont sur le dos une charge sous laquelle ils disparaissent presque, mais qu'ils portent allègrement. Au contraire des chameaux leurs têtes s'abaissent vers la terre ; ils ne regardent que la route qu'ils parcourent en se hâtant. Leurs petits pieds battent dru, tandis que leurs compagnons de voyage plus haut montés avancent lentement leurs longues jambes que terminent de larges pieds en forme de pattes d'oie et qui sont particulièrement adaptés aux sables du désert. Il y a aussi, mais en bien moindre nombre, des espèces de buffles. A travers toutes ces bêtes de somme se meuvent quantité d'hommes, de femmes et d'enfants. Et tout ce monde et toute cette ménagerie se dirigent d'un corps vers le Caire pour le marché.

Dans la plaine du Nil on voit les hommes occupés à couper la moisson et charger les bêtes. C'est vraiment le terrain que couvre le Nil en le rendant d'une fécondité inépuisable. On n'y voit pas de clôtures, mais chacun connaît son champ ; il en fauche une partie tous les matins, et lorsqu'il a fini, le premier morceau fauché est prêt pour une nouvelle récolte.

Nous voilà sur la limite qui sépare la vallée fertile du Nil du désert aride. On ne voit plus que du sable et il s'étend jusqu'en Algérie.

Les Pyramides commencent à se détacher dans le lointain et à monter dans l'espace ; elles apparaissent si petites d'abord; on s'aperçoit bientôt que ce n'est pas une œuvre ordinaire. Et maintenant que nous sommes à leurs pieds, elles apparaissent d'une majesté qui nous étonne. Ce n'est, il est vrai, qu'un amas de blocs de pierres superposées, entassées les unes sur les autres, sans même de ciment pour les retenir. Mais c'est justement cette simplicité sublime qui en fait le prix et la grandeur. Dans une contrée où les carrières n'existent pas, on a

trouvé moyen de transporter des quartiers de rochers et d'aller les poser à des hauteurs où l'on ne sait si les instruments modernes perfectionnés pourraient aller les porter. A l'entrée du désert où rien ne change, où rien ne fait saillie, ces colosses de pierre s'élèvent sans art ni architecture à la manière des montagnes qui ne sont pas l'œuvre de l'homme. Et c'est pour proclamer le néant des grandeurs humaines, puisqu'elles recouvrent les cendres des rois Pharaons, que ce monument funèbre s'élève, toujours immobile comme l'immobilité qui pèse sur ces

Le Caire. Les Pyramides (vue d'ensemble)

lieux, toujours solennel dans l'éternel silence qui les entoure, toujours debout là où rien ne s'élève.

Ces montagnes artificielles à triangle isocèle de cinq cents pieds d'arête, protègent contre les ardeurs du soleil une dizaine d'arabes ou bedouins qui attendent pour se mettre au service des voyageurs, et leur offrir des objets insignifiants qu'ils prétendent avoir été trouvés au pied des pyramides. L'un d'eux est algérien ; sa figure, douce et franche, attire la sympathie. Nous le chargons

de monter à notre place les deux cents marches que forment les pierres en saillie. Il s'exécute volontiers et nous le contemplons escaladant au pas de course les marches de trois pieds de rampe et davantage. Du sommet il nous adresse dans l'espace un grand salut et commence la culbute de la descente, s'appuyant d'une main sur la pierre, et se servant de l'autre pour conserver l'équilibre. Il avait gagné son pari d'opérer l'aller et retour en moins de huit minutes.

La montée des Pyramides est dangereuse, et il n'est pas permis de la faire sans un guide.

Egypte. Gravissant la grande Pyramide de Khufu.

Nous quittons les Pyramides pour aller voir le Sphinx de Gizeh. Nous n'en dirons mot pour conserver à ce personnage mythologique son caractère mystérieux et enigmatique.

Au retour nous rencontrons de nouveau toutes les caravanes du matin, cette fois revenant du marché tandis que nous rentrions à la ville. Les charges ne sont plus les

mêmes. A la place du fourrage sont installées des hommes et quelquefois des familles entières, mangeant la canne à sucre qu'ils ont achetée à la ville. Il est curieux de voir toute cette population flottante. Les uns sont installés sur la bosse des chameaux, et se balancent dans les airs comme une vague aérienne, et semblent toujours approuver de la tête mais en sens contraire du mouvement de la bête qui les porte ; les autres montent des ânes et, par suite de la conformation de leur selle, sont renversés en arrière, tandis que leurs pieds se tourmentent pour accorder avec le trot des petites bêtes qui vont leur train rapide et saccadé.

Nous avons visité le musée précieux par les antiquités qu'il renferme. On admire les fameuses momies égyptiennes. L'une d'elle surtout est frappante. C'est une princesse morte depuis des milliers d'années ; les cheveux les dents, la chair sont bien conservés. La figure respire quelque chose de farouche et est pleine de hauteur égoïste.

Nous traversons le pont qui va s'ouvrir bientôt pour livrer passage aux vaisseaux qui voyagent sur le Nil. A dix heures nous étions de retour à l'hôtel.

Nous sortîmes dans la ville, mais nous n'avons pas osé, à la manière des riches indigènes, nous promener dans les rues à dos d'âne, excitant notre coursier de la voix et de la canne, tandis qu'un domestique nègre en jupon blanc et pieds nus, court par derrière pour le frapper avec un fouet, s'il ralentit sa course.

Nous revenons le même soir à Alexandrie. Sur le train je liai connaissance avec un Égyptien. Il est marié avec une femme arabe et doit se soumettre aux mœurs du pays. S'il reçoit la visite d'un musulman, sa femme ne se montre pas ; s'il s'agit d'un chrétien, elle fait les honneurs de la maison. Il dit qu'un musulman absorbé dans sa prière pourrait se laisser tuer sans se défendre. Dans les offices publics, l'iman commence la prière et tous continuent, faisant ensemble les mêmes gestes et prostrations. Je m'aperçus que, tout en parlant, il roulait entre ses doigts, des grains enchaînés comme un chapelet ? Je lui demandai l'explication ; il me répondit

que c'était une coutume du pays pour tuer le temps, qu'il avait une raison spéciale, puisqu'il voulait se déshabituer de la pipe.

Les Égyptiens me paraissent intelligents et doux et m'ont fait une impression favorable. Leur geste, en parlant, est sobre, et leur voix convaincue.

*
* *

A bord du Rhamanieh, samedi, 12 *mars* 1892. — Je suis sur le même navire de la Cie du Khédive, mais pas au lendemain d'hier. Les dernières notes étaient prises du 19 février, celles-ci sont du 12 mars. C'est qu'il s'est écoulé tout le temps de faire un pèlerinage en Terre Sainte — que je raconte dans le second volume de ce modeste ouvrage, — et que je reviens par le même bateau qui m'avait amené à Jaffa. Je retourne à Alexandrie d'où je suis parti il y a près d'un mois. De bonne heure, jeudi, nous étions sur le bateau, car le vent menaçait de s'élever et nous craignions qu'il ne partît sans attendre les passagers de Jaffa. En effet, sur le soir, lorsque nous partîmes, la mer devenait menaçante. Je voulus monter sur le pont du navire afin de lutter avec plus d'avantage contre le mal de mer. Je dus battre en retraite, mais qu'à demi, puisque je me refugiai dans une petite cabine que j'aperçus sur le pont, décidé d'y rester tant qu'on ne me forcerait pas de déguerpir. Je m'étendis sur un canapé, et passai la nuit heureusement.

Nous fîmes escale à Port-Saïd. Nous étions sur les limites de deux continents, à l'entrée du canal de Suez qui relie l'Europe à l'Asie par la mer Rouge. Nous vîmes un navire s'avancer vers les sables, et, semblable au chameau, s'enfoncer dans le désert. Quelle œuvre de génie que le percement de cet isthme à travers des sables mouvants qui cherchent toujours à se rejoindre ! Cette œuvre gigantesque que les Pharaons, à qui l'on doit les Pyramides, ne purent accomplir, devant lequel les siècles ont reculé, l'énergie et le génie d'un français, Ferdinand de Lesseps, en est venu à bout.

Nous avons à notre bord bien des Arabes. Ramassés dans leurs couvertures qu'ils traînent en voyage, ils sont

étendus nonchalament sur le pont, et s'entretiennent entre eux à voix basse. Ils ne sortent de leur somnolence qu'aux heures de la prière. Alors, sans honte comme sans ostentation, ils se lèvent pour accomplir leur devoir religieux.

Au réfectoire, nous prenons nos repas avec le second du navire, un marin à la voix saccadée, aux convictions tranchées. Il est catholique, probablement à gros grains. Il sait huit langues, et, devant nous, s'adresse à des convives anglais, arabes et russes dans leurs langues. Il s'est rendu dans ses courses à travers le monde jusqu'à Montréal. Il aime les Canadiens, non pas les Américains, encore moins les Anglais. En général, ces derniers, envahisseurs du sol africain, ne sont pas aimés par ici. « J'aime les Français, dit-il, ils sont de progrès et sont capables de converser. Les Anglais ne savent que demander quel temps il fait ». Il ne veut pas que les Anglais soient braves à la guerre. Il fut surpris de nous entendre, nous d'une colonie anglaise, souvent prendre leur défense.

*
* *

Alexandrie, lundi, 14 *mars.* — Vendredi soir nous étions en vue d'Alexandrie, mais la brise était forte et nous craignions de passer la nuit à nous faire ballotter sur la vague au bout de la chaîne, lorsque nous apercevons la chaloupe du pilote qui arrive, voiles grand'ouvertes. Tout-à-coup elle vire de bord, et nous nous mettons à sa suite à travers les récifs qui bordent l'entrée du port. Bientôt nous voyons les petites embarcations se détacher des quais pour venir à notre rencontre. Notre drogman de Terre Sainte reconnaît la chaloupe de son hôtel; elle est là derrière des autres mais il offre de parier dix piastres qu'elle arrivera la première. En effet voilà qu'elle commence à gagner du terrain, et, lorsqu'elle va dépasser celle qui était en tête jusque là, des passagers de cette dernière se jettent dans l'embarcation Bonnard dont la course n'est pas ralentie, car les nouveaux arrivés se mettent à se balancer en accordant avec les rameurs et à lui imprimer un nouvel élan.

La scène d'abordage a quelque chose de tragique. Sur

la terre on peut se défendre, s'esquiver par une rue, et il y a les hommes de police qui tiennent les cochers en respect, mais sur eau vous n'avez que le pont du navire sur lequel vous devez subir un siège en règle. Gare aux personnes nerveuses ou sans expérience ! On a vite fait de leur enlever un sac de voyage, un sacoche des mains sans qu'ils s'en aperçoivent ; on les entraîne là où ils ne veulent pas aller, J'ai vu, ce soir-là, des femmes pleurer, ne sachant où donner la tête dans pareil brouhaha ; d'autres mortellement inquiètes d'un porte-manteau qui leur a disparu.

***

Nous regrettions d'être forcés de revenir passer quelques jours où nous avions déjà séjourné. En voyage on aime le nouveau et l'inattendu. Nous n'avions pas raison. Dans une course rapide, alors qu'il nous faut sans cesse boucler nos malles pour s'avancer d'une étape, on ne peut nécessairement voir que la surface des choses, y jeter un coup d'œil rapide ; et les objets ne se gravent pas. Notre cerveau est un peu comme la plaque métallique de l'appareil photographique qui reçoit d'un rayon de soleil l'impression de tous les objets qui passent devant elle, mais il lui faut encore subir d'autres opérations plus lentes pour que l'empreinte s'y fixe.

Pendant notre premier séjour à Alexandrie, nous n'avons pu prendre qu'une idée d'ensemble. Cette fois-ci, il nous a été donné de mieux connaître le bien que font les communautés religieuses en ce pays.

Hier nous assistions à la grand'messe dans l'église des Pères Lazaristes. Nous nous serions cru au Canada, puisque nous avions retrouvé la France. Ce sont les mêmes cérémonies qu'au pays, la même prononciation du latin, la même exécution du plain-chant. De fait, les Lazaristes sont, pour la plupart, français, comme les Franciscains sont plutôt italiens. Et on les reconnaît facilement à leur manière de faire le bien. C'est le même zèle qui les anime tous, mais il se traduit un peu différemment. Le Français a plus d'entraînement dans son zèle, l'Italien plus de circonspection ; le premier ne demande

qu'à se dévouer et courrait volontiers au martyre, le second use de plus de ménagement et compte davantage avec la Providence qui fait tout arriver à point à qui sait attendre, il choisit ses moyens d'action avec plus de calme, et se livre rarement . Celui-ci tempère l'impétuosité de celui-là; l'un active le zèle de l'autre, mais tous deux s'entr'aident, se complètent pour gagner des âmes à Jésus-Christ. L'Église fait disparaître les différences de climat et de tempérament, ou plutôt s'en sert pour la plus grande gloire de Dieu.

Dans la nef nous apercevons les habits rouges des soldats anglais. La protestante Angleterre veut que ses marins et ses soldats pratiquent leur religion ; c'est ainsi que, les dimanches et jours de fête, les militaires catholiques viennent ici adorer le Dieu des armées.

Après la messe, un commissionnaire vient de la part du Supérieur de la Maison nous inviter à prendre le dîner avec la communauté. Nous acceptâmes volontiers. Entre Français et Canadiens l'intimité vient vite et nous fûmes bientôt des amis. Demain nous devons aller prendre le dîner à leur maison de campagne.

*
* *

Hier matin, j'étais seul sur la grande place publique Méhémet-Ali, un peu indécis sur la direction à prendre, lorsqu'un quidam se présente à moi et s'offre de me servir de guide. J'en profite pour me faire conduire chez les Révérends Pères Jésuites. On m'offrit de dire la messe, et la messe dite, de prendre un café, et le café pris, de visiter la maison. Je ne sus rien refuser. Que voulez-vous, en voyage... Les Jésuites sont à Alexandrie depuis les Événements ; c'est-à-dire, depuis le bombardement de la ville par les Anglais qui ne sont plus partis depuis, et détiennent la ville en conquérant sous le prétexte plausible de maintenir l'ordre. Les Lazaristes ne jugèrent pas à propos de relever les ruines de leur collège, et les Jésuites vinrent pour les remplacer. Ils possèdent aujourd'hui une maison organisée suivant toutes les améliorations modernes et les élèves se comptent par centaines. Je remarquai les dortoirs, comme ils sont spacieux,

reluisant de propreté, et parfaitement aérés. Les lits bien blancs ont tous des gazes légères pour protéger leurs occupants contre les moustiques ; chaque élève a son prie-Dieu combiné de manière que chaque partie a double destination. C'est ainsi que le banc pour se mettre à genoux est assez élevé pour servir de chaise ; le couvercle sur lequel s'appuient les coudes s'ouvre pour brosses et peigne.

Du haut de la terrasse la vue s'étend sur toute la ville qui nous apparaît comme une presqu'île entourée des eaux de la Méditerranée et du lac Maréotis. On comprend que l'humidité rend le climat malsain. Pour purifier l'atmosphère on fait des plantations d'arbres et on les voit s'aligner comme les rues dans toutes les directions.

La haute culture intellectuelle qu'on donne aux élèves, attire les enfants des premières familles qui reçoivent en même temps une éducation forte et chrétienne.

On peut bien mal parler des Jésuites, et c'est ce qui manque le moins à cet Ordre remarquable. Mais on ne peut nier qu'ils ne soient toujours aux postes d'honneur, du zèle et du dévouement. Ils tombent martyrs dans les pays de mission, et dans les grands centres ils sont encore les permiers à recevoir les coups des franc-maçons et des ennemis de l'Église.

En revenant je suis entré dans l'église paroissiale des Franciscains placée sous la protection de sainte Catherine, patronne d'Alexandrie. Il s'y trouvait un grand nombre de fidèles, et j'ai été édifié de leur piété. Un moment j'aperçus à côté de moi, dans la grande allée une jeune fille qui s'avançait en se traînant sur les genoux, et se rendit ainsi jusqu'au balustre. C'est la deuxième fois que j'assiste à pareil spectacle à Alexandrie.

Un prédicateur monta en chaire, ou plutôt sur une plateforme placée en avant de la tribune, sur laquelle il y avait un prie-Dieu et un grand crucifix. Il se livra aux grands mouvements de l'éloquence pendant une demi-heure, et s'assit pour se reposer. J'en profitai pour m'esquiver, laissant la place à ceux qui sont plus familiers avec la langue italienne.

*
* *

A notre arrivée sur la côte africaine, tout nous étonnait, et nos regards étaient toujours frappés par des spectacles nouveaux; aujourd'hui rien ne nous surprend plus; ni les hommes avec leur costumes féminins; ni les femmes avec leurs figures moitié cachées ; ni ces pauvres nègres qui courent et s'épuisent derrière les ânes qui portent leurs maîtres.

*
* *

Nous sommes complètement à notre rôle de voyageur. Depuis plus d'un mois nous n'avons reçu aucune nouvelle du Canada. Où en sont les élections politiques dans la province de Québec ? Les esprits ont dû s'exciter grandement. Le pays a-t-il donné raison au gouverneur Angers forçant le ministère Mercier à se presenter devant le peuple pour rendre compte de son administration, ou a-t-il gardé sa confiance au premier ministre qui fut son favori ?

*
* *

C'est le même jour que nous avons été à la maison de campagne des Lazaristes. Quelle franche hospitalité nous avons reçue! C'est avec des compatriotes vraiment que nous avons passé quelques heures trop courtes. Le Supérieur est âgé, et n'a cessé de prêcher des retraites, de sorte qu'il a une grande expérience des hommes et des choses. Nous l'avons mise largement à contribution.

Nous avons visité les jardins. Que les parterres sont donc beaux aux pays du soleil ! Quelle luxuriante végétation ! On se promène au milieu des fleurs ; elles semblent jaillir sous nos pas. Les bananes avec leurs régimes largement fournis et aux proportions démesurées, donnent des fruits délicieux cueillis sur pied ; l'enveloppe s'ouvre d'elle-même comme pour les mandarines de Jaffa et livre une chair succulente. Au dessus de nos têtes se balancent les palmiers fiers de leurs riches panaches, les cactus, les accacias aux larges branches. Chose sin-

gulière on découvre, grimpés sur des arbustes, des espèces de limaçons renfermant des êtres vivants tels qu'on en trouve sur les bords de la mer.

Nous avons voulu visiter le réservoir du Nil qui approvisionne d'eau toute la ville. L'eau est sale et contaminée ; mais elle est purifiée avant d'être distribuée dans les demeures où elle arrive bien limpide et nette. Tout de même il vaut mieux, en la buvant, ne pas penser au réservoir, ni à tout ce qu'on y voit.

Au retour nous nous arretâmes à l'hospice des Enfants-Trouvés, tenu par les Sœurs de la Charité qu'on reconnaît de loin à leurs cornettes larges et relevées. Elles sont les sœurs des Lazaristes puisqu'elles ont le même père fondateur, saint Vincent de Paul. Les deux communautés ont encore aujourd'hui le même Supérieur général et c'est le même esprit de charité qui les anime. Là où les frères Lazaristes vont dépenser leur zèle, les Sœurs de la Charité les suivent pour seconder leurs efforts et rivaliser de zèle parmi les pauvres et les petits qui furent toujours la famille privilégiée de leur saint fondateur. Elles sont pauvres elles-mêmes, entre les mains de la bonne Providence ; toute leur confiance est dans le Dieu qui prend soin des petits oiseaux qui n'ont pas de gîte et de l'herbe des champs que foule le passant, et elles ne ferment l'entrée de leur maison à aucun malheureux. Elles ne se contentent pas d'offrir l'hospitalité, elles vont aussi visiter les pauvres et les malades à domicile, et leur porter des aliments; car, de ce côté-ci de la Méditerranée il faut toujours donner sans s'attendre de recevoir.

Enfin le soir nous allons chez les bons Pères Lazaristes rencontrer les jeunes gens qui viennent au cercle pour s'instruire et s'amuser honnêtement.

CHAPITRE SEPTIÈME

D'ALEXANDRIE A ROME

Sur la Méditerranée. — Grèce : Notice Historique — Athènes et les Athéniens. — Corinthe : Golfe, raisin. — Iles Ioniennes ; Corfou. — De Brindisi à Naples. — Retour au Collège canadien.

ATHÈNES, *dimanche* 28 *mars* 1892. — Mercredi matin, nous entreprenions la traversée de la Méditerranée sur un vaisseau de la ligne khédiviale. Nous laissions derrière nous l'Orient et commencions le retour à Rome *via* Athènes, Brindisi et Naples.

Le temps est superbe. La mer n'a pas un ride, mais elle n'en semble que davantage reposer sur des abîmes. Sur l'eau on n'est jamais sans appréhension. On ne cesse de scruter l'horizon ; on écoute les bruits du large. Le navire commence à se soulever quelque peu, ne sont-ce pas les premières vagues d'une mer qui se fait terrible au loin et s'avance vers nous ? On regarde les nuages venir. Ne sont-ils pas les signes précurseurs de la tempête ? Les astres sont les grands journaux de la nature qui font connaître aux marins les événements du lendemain, et les guide dans sa vie maritime.

Le soir, tout ce monde qui peuple les flancs du navire se mettait au lit, frais et dispos, après un repas pris avec appétit. Mais l'onde ne dort pas ; elle profite des ténèbres pour soulever sa vaste poitrine, et imprimer un mouvement de tangage au vaisseau, et à nos cœurs trop prompts à en suivre les mouvements. Bientôt on entend des gémissements étouffés, des cris de détresse, et, le len-

demain, grand nombre avaient subi des émotions pénibles. Les frères Têtu sont au dessus de ces misères humaines; l'abbé Casgrain, moins aguerri contre le mal, avait fini par succomber; le curé Faguy et moi-même surtout, ne sommes pas encore marins dans l'âme ; il ne faut pas une forte secousse pour nous abattre. Tout ce jour, je préférai garder la position horizontale, et me nourrir au pain sec pris en petite quantité.

A dix heures, nous arrivions au Pirée, et nous partions pour Athènes.

Le cours de nos pérégrinations a conduit nos pas en Grèce, dans cette Grèce classique de la littérature, des beaux-arts et des sciences, et aussi des hauts faits militaires. Nous sommes voyageurs d'un jour sur la terre hellénique, mais les souvenirs d'un passé héroïque déjà lointain hantent nos esprits.

Ce petit coin de terre semble se détacher du continent européen pour aller au devant de l'Orient y chercher la civilisation primitive et l'apporter vivifiée au souffle plus puissant du génie occidental.

L'histoire de la Grèce antique est un exemple frappant des grandes choses dont est capable un peuple qu'anime le patriotisme, et des extrémités regrettables où conduisent les rivalités toujours mesquines quelque part. Pour lutter contre les armées innombrables des Perses, l'Hellade et le Péloponèse s'unissent dans un saint transport, et font reculer le flot envahisseur par des prodiges de valeur et de témérité couronnées de succès. Jamais flamme sacrée de la patrie ne brûla plus ardente au cœur d'une nation. Marathon, Thermopyles, Salamine, Mycale et Platée ; Miltiade, Aristide, Thémistocle, Cimon, Léonidas sont des victoires et des hommes qui feront toujours l'honneur de l'humanité.

Athènes et Sparte se sont unis dans un commun effort et ont fait leur patrie forte et glorieuse. Elles se séparent, se jalousent, entrent en rivalité; par le fait même, elles s'affaiblissent mutuellement, et préparent le terrain à la main-mise de la Perse. Thèbes s'unit à Sparte pour renverser Athènes, sa voisine, et, lorsqu'elle a obtenu la suprématie dans l'Attique, elle attaque Sparte devenue

à son tour sa rivale, et succombe dans la lutte malgré les exploits de Pélopidas et d'Epaminondas, du prodigieux Epaminondas. La liberté vient mourir sous les murs d'Athènes où elle trouve un dernier rempart dans l'éloquence de Démosthène. Philippe de Macédoine à la tête d'un peuple nouveau, vient à bout d'un pays affaibli par ses luttes intestines, en fait la conquête, l'annexe à l'empire qu'il fonde et que son fils Alexandre étendra jusqu'aux limites du monde connu.

Sparte, dont Lycurge avait fondé la puissance sur la force brutale, ne se releva pas de ses ruines ; Solon le Législateur fit reposer la gloire d'Athènes plutôt sur la grandeur morale ; elle a survécu. Athènes tombera, mais elle inspirera le respect même à ses ennemis ; vaincue, elle attirera sur ses ruines les peuples qui viendront étudier les chefs-d'œuvre de l'intelligence et du génie. Et, un jour, dans un noble élan d'enthousiasme, et d'un geste solennel, la diplomatie européenne la fera sortir de son enfouissement séculaire, et de nouveau brillera au soleil des nations le royaume de Grèce avec Athènes pour capitale.

Rome et Athènes sont peut-être les deux villes les plus célèbres du monde ; d'autres eurent leur renom dans l'antiquité, mais le temps a passé sur elles ; d'autres, plus importantes aujourd'hui, n'ont pas de passé. Mais Rome est la première ; elle est la capitale religieuse du monde catholique, tandis qu'Athènes s'est perdue dans les vains raisonnements d'un esprit subtil, et est devenu le siège de l'erreur.

Ce qui frappe surtout l'étranger au pays des Hellènes, c'est la lumière du soleil et son rayonnement sur toute la nature. C'est une clarté nette et pure qui réjouit les esprits et illumine les intelligences. La vie nous apparaît plus belle dans cette atmosphère transparente. Tout ce que nous voyons et entendons semble nous souhaiter la bienvenue. Et nous-mêmes, nous cherchons à nous mettre à l'unisson de cette nature qui nous sourit, de ces visages qui s'épanouissent.

Athènes nous apparaît telle que l'histoire nous l'a fait connaître avec son site enchanteur et sa population intel-

ligente et vive. Les ardeurs d'un soleil trop ardent n'y dépriment pas les caractères, ni les rigueurs d'un climat trop rigoureux n'alourdissent les esprits. L'âme se meut plus librement dans une atmosphère plus limpide ; les idées se présentent plus claires, et son rayonnement au front est plus resplendissant.

Comme le Français auquel le Grec ressemble sous plus d'un rapport, l'habitant d'Athènes peut paraître superficiel, c'est peut-être parce qu'il perçoit vite et s'exprime facilement ; mais lorsqu'il s'attache à une idée, la creuse,

Athènes. Le Checrovéiou. (Acropole)

il la pénètre et la fait jaillir dans une expression lumineuse. Au contraire de ces hommes qui paraissent profonds parce qu'ils sont difficiles à pénétrer, et s'évertuent à trouver la solution d'un problème qu'un esprit plus délié perçoit sans effort, et retournent en tous sens une question justement parce qu'ils ne peuvent la saisir dans son ensemble.

Le génie attique et le génie français ont produit des

chefs-d'œuvre dans tous les genres. Les siècles de Périclès et de Louis XIV sont les plus grands qui existent dans l'histoire du monde.

*
* *

Il fait plaisir de voir partout les lettres grecques, d'entendre dans toutes les bouches le dialecte hellénique. C'est la plus belle de toutes les langues, et aussi la plus harmonieuse quand elle est parlée par les gens du pays. Si seulement, en réponse à ses détracteurs qui demandent son abolition, on adoptait sa véritable prononciation, on pourrait se croire un peu en pays de connaissance lorsqu'on arrive en Grèce. Le grec moderne est le grec de Sophocle et de Platon qui a subi des transformations parce qu'il est une langue vivante ; elle est le meilleur entraînement pour développer les forces intellectuelles et est encore celle qui est le plus employée dans la composition des mots. Au contraire du latin qui est une langue morte, mais elle a été adoptée par l'Église catholique.

Nous n'avons pu prendre qu'une idée d'ensemble de la ville et de ses monuments. Nous avons visité l'Acropole avec le monde des chefs-d'œuvre qui le peuplent : le Parthénon, les Propylées, l'Odéon, le temple de Minerve, le Thésée celui de Thésée, etc. Nous n'entreprendrons pas de les décrire. En cette matière notre compétence est courte ; le goût artistique se forme surtout par la vue, et qu'avons-nous en Amérique pour le développer ? Et d'ailleurs, notre pèlerinage est fini ; et nous nous hâtons, vers Rome.

*
* *

Naples, mardi 22 *mars.* — Le lendemain de notre arrivée à Athènes, nous en repartions pour Patras. Nous étions heureux de prendre la voie de terre, pour ne plus être ballottés d'une vague à l'autre, et n'avancer qu'à demi. L'air est plus facile à traverser que les ondes, et nous courons vite sur les rails d'acier. En touchant le Péloponèse, nous pouvons contempler en construction le canal de Corinthe qui doit relier la mer Égée à la mer de

Corinthe ou de Lépante dont le nom rappelle l'une des victoires qui eurent le plus d'influence sur les destinées de l'Europe et du christianisme.

Corinthe n'est plus qu'un petit faubourg que nous saluons en passant parce qu'il nous rappelle saint Paul et les deux épîtres célèbres qu'il leur adressa ; à Athènes nous avons visité l'Aréopage où l'apôtre avait eu la sainte hardiesse d'annoncer Jésus de Nazareth.

Nous commençons alors à traverser des champs de vigne et pendant des heures nous en voyons qui s'étendent à perte de vue. C'est d'ici que vient le vin fameux sans noyau, le raisin de Corinthe.

Nous sommes à Patras à la nuit et nous prenons le bateau pour Brindisi. Le voyage à travers les îles ioniennes est enchanteur. Elles sont nombreuses et se multiplient à nos côtés comme pour nous faire une escorte d'honneur ; d'autres fois elles semblent se rapprocher de toute la vitesse de notre navire, presque se pénétrer et former un lac sans issue, tandis que nous avançons à toute vapeur. Et voilà qu'elles paraissent fuir devant nous et s'ouvrir pour nous livrer passage. Ces îles sont couvertes de riches côteaux, de villages coquets. Corfou surtout offre un coup d'œil ravissant ; je ne connais rien de plus beau qui sort des eaux. C'est une île princière. De ce temps-ci elle est la résidence de la malheureuse reine d'Autriche que des malheurs de famille accablent. Elle vient y chercher un peu de repos pour son corps et de tranquilité pour son esprit : preuve que les misères humaines sont le partage des grands de la terre comme des plus humbles mortels.

Brindisi et son tombeau de Virgile n'arrête pas nos pas. Nous prenons notre feuille de route pour Naples, et nous commençons à traverser l'Italie à travers les Abruzzes ; nous allons d'un tunnel à l'autre, de la lumière aux ténèbres ; nous entrevoyons Tarente et Salerne, places de villégiature chantées par les poêtes.

A Naples le premier homme que nous rencontrons est une ancienne connaissance qui vient à nous comme à des amis. C'est justement le cicerone qui nous a piloté lors de notre passage en février. Certes nous ne lui avions

pas donné de nos nouvelles depuis. Comment se trouvait-il là pour nous recevoir et offrir ses services ?

Le guide de métier va aux étrangers comme les reporters de profession aux nouvelles ; il ne leur en échappe pas.

Nous passons deux jours à Naples. Nous faisons une excursion à Pouzzoles où nous prenons le dîner pendant que des musiciens jouent, chantent, gesticulent, et par temps, font une ronde comme si elle faisait partie du morceau qu'ils exécutent.

Ce soir, mercredi, nous rentrons à Rome où nous trouvons une petite patrie dans l'enceinte du Collège canadien. Les confrères nous reçoivent avec une gaieté et un entrain du pays. Je vais reprendre mon rang parmi les élèves et je serai vraiment l'un des leurs lorsque le rasoir aura fait disparaître la barbe bien fournie du pèlerin d'Orient.

CHAPITRE HUITIÈME

DE ROME A WŒRISHOFEN

Saint François d'Assise et son œuvre. — Bataille de Castelfidardo. — La *Santa Casa*. — *Florence :* les Médicis. — Les saints de Bologne. — Venise. — La dôme de Milan et le rite ambrosien. — Villégiature au lac Lugano. — Le mont Saint-Gothard. — Le Lion de Lucerne.

ASSISE, *samedi*, 7 *mai* 1892. — La vapeur nous emporte loin de Rome qui disparaît à l'horizon, mais souvent, par la pensée, je reviendrai dans la Cité sainte m'agenouiller aux pieds du Père commun des fidèles, prier dans ses basiliques, parcourir les lieux illustrés par les premiers chrétiens : les Catacombes, le Colisée, la prison Mamertine. Le parfum de Rome embaumera les jours qu'il me reste à passer sur la terre.

Nous avons pris le dîner à Orte, petite ville sur les bords du Tibre, à une vingtaine de lieues de Rome. Aucun de nous ne songea que c'était un vendredi ; des côtelettes de mouton furent les victimes de notre distraction. Nous eûmes la fantaisie de commander des pommes de terre nouvelles ; quelques-unes de la grosseur d'une noisette nous coûtèrent un franc.

A Foligno nous laissons la voie principale qui conduit à Florence pour l'embranchement d'Assise.

Assise ! Ce nom rappelle le souvenir de l'un des plus grands saints de l'Église et des plus grands hommes de l'humanité. Des guerriers ont bouleversé le monde comme Alexandre, César, Napoléon, mais leur œuvre a été passagère ; les choses humaines remuées pendant leur

vie ont repris leur niveau ; le flot du temps s'est refermé sur elles, et puis rien n'a paru de leur passage. L'influence de saint François d'Assise est durable parce qu'elle repose sur la vérité et la religion qui ne passent pas.

A la fin du XIIe siècle, le monde s'agitait sous l'étreinte pénible de la violence ; la force primait le droit ; les rois voulaient remplacer la souveraineté du Pape par l'absolutisme de leur volonté ; le matérialisme et l'ignorance envahissaient jusqu'au sanctuaire. Dans ces temps de dépression morale où le mal semble vouloir l'emporter sur le bien, il faut l'action plus directe de la Providence ; aux hommes qui souffrent de la « sagesse du monde » il faut la « folie de la croix » dont un saint arbore l'étendard humblement mais sans faiblesse ni respect humain ; car les raisons ne peuvent rien contre la passion qui prévaut, les bontés conciliatrices ne changent rien dans les convictions intimes des méchants.

Le saint aux résolutions héroïques, qui fait profession des conseils évangéliques, qu'on méprise parce qu'on ne peut le comprendre, voilà celui qui ramène un siècle égaré, et l'oriente vers ses destinées éternelles. Tel fut le rôle de saint François. Fils d'un marchand d'Assise, il menait une vie seulement honnête lorsqu'il entendit l'appel divin qui l'invitait au dépouillement de tous les biens terrestres ; il n'eut pas peur de correspondre à la grâce ; il connut « le secret du roi » et épousa la pauvreté évangélique pour être la compagne inséparable de toute sa vie. Les mépris, les menaces ne lui furent pas épargnés ; ses parents même, irrités d'une manière d'agir qui allait contre tous les préjugés du monde, firent enfermer ce fils qui les déshonorait en s'abaissant jusqu'à la mendicité. François devint le rebut de ses semblables, et c'est alors que Dieu alla chercher ce qui n'était rien pour en faire l'instrument de ses miséricordes.

Un homme voulut s'attacher à cet insensé selon le monde ; d'autres le suivirent ; et le nombre des disciples ne cessa d'augmenter. François dut faire pour ces amants de la pauvreté volontaire une règle que le Pape approuva : un nouvel Ordre était fondé dans l'Église. François assista à l'épanouissement de son œuvre sans

en prendre orgueil, mais en rapportant toute la gloire à Dieu ; son nom devint célèbre dans tout l'univers. Mais lui n'eut qu'une ambition : vivre pauvre, dépouillé de tout comme le cadavre dans son linceul. Il fut l'homme-lige de la pauvreté évangélique. Lorsqu'il visitait les maisons de son Ordre, sa principale occupation était de voir si la pauvreté était pratiquée dans sa perfection : toute acquisition en propre l'affligeait ; il aurait voulu que la seule bonne Providence fut l'unique ressource de tous ses enfants. Son modèle était Jésus naissant dans une étable et mourant sur une croix. D'ailleurs la passion du divin Crucifié fut la passion de toute sa vie.

Dieu, pour le récompenser, voulut l'associer à ses souffrances. Pendant que notre saint était en extase sur le mont Alverne, un séraphin descendit vers lui et imprima dans sa chair les sacrés stigmates au côté, aux pieds et aux mains : plaies sanglantes qui firent des deux dernières années de sa vie un martyre de tous les instants. Ainsi fut réalisé chez François le désir si intense de verser son sang pour l'amour de Jésus-Christ. Afin de trouver le martyre, il s'était rendu jusqu'aux lieux témoins de la mort de son maître. Il mérita sans doute dans ce pèlerinage d'avoir la Terre Sainte en héritage pour ses fils spirituels. Encore aujourd'hui ils desservent ses sanctuaires et les défendent contre les empiètements et le fanatisme cupide des Musulmans.

François mourut, comme il avait vécu, dans le plus entier dénûment, ne possédant rien au monde qu'un corps amaigri et prêt depuis longtemps pour la tombe.

Puisse Dieu donner à nos temps, tourmentés par la soif des jouissances matérielles et l'orgueil de la science, un saint qui transforme la société et prépare pour le XXe siècle qui va s'ouvrir un retour à la foi de nos pères ! Mais de lui on devra pouvoir dire les paroles de saint Paul qui commencent la messe du Patriarche d'Assise : « Pour moi, à Dieu ne plaise que je me glorifie en autre chose qu'en la croix de Notre-Seigneur Jésus, par qui le monde est crucifié pour moi, comme je suis crucifié pour le monde ».

C'est dans la patrie même de saint François d'Assise

que nous sommes arrivés. Aujourd'hui nous avons visité les trois églises superposées où l'on conserve ce corps si mortifié que l'Église a jugé digne de l'honneur des autels, deux ans seulement après sa mort. On y voit la crèche qui reçut ses tendres membres à sa naissance, le baptistère où l'eau sainte coula sur son front, et la partie de la maison paternelle qui lui servit de prison, sans pouvoir enlever de son cœur les sentiments héroïques du dépouillement évangélique.

L'église de saint Antoine est célèbre, car c'est là que fut fondée la branche franciscaine pour les femmes. Sainte Claire en fut la fondatrice ; son corps repose dans ce sanctuaire, témoin de ses vertus et surtout de sa pauvreté parfaite.

Mais que nous avons éprouvé de tristesse à la vue de l'état déplorable où le Gouvernement détient les bonnes Sœurs Clarisses ! Elles sont victimes elles aussi, de la politique libérale des usurpateurs de Rome, et condamnées à mourir lentement. Mais au-dessus des pouvoirs humains il y a la Providence. Dieu aura pitié de ces âmes pures et généreuses qui se consument en holocauste d'agréable odeur dans le silence du cloître.

L'église la plus célèbre est située dans la plaine au pied du mont Subiaco qui porte la ville d'Assise sur ses flancs escarpés. Elle était consacrée aux saints anges ; l'évêque la donna à François qui en fit le berceau de son Ordre. Il l'aima toujours d'une affection particulière ; il était heureux d'y revenir après ses courses apostoliques; il y réunissait dans des agapes fraternelles ses fils accourus de toutes les parties du monde pour se retremper à la source même dans la ferveur première, se concerter dans le bien, et recevoir les avis de leur Père fondateur avant de partir à la conquête de nouvelles âmes.

Ce fut un beau jour pour François que celui qui vit réunis dans ce sanctuaire de Notre-Dame-des-Anges, neuf ans seulement après la fondation de l'Ordre, plus de cinq mille de ses fils spirituels avides de ses conseils évangéliques.

C'est cette petite chapelle qui a reçu le privilège unique et vraiment extraordinaire de l'indulgence de

la Portioncule, fixée au deux août de chaque année.

Nous avons visité le jardin à jamais célèbre des roses sans épines. Un jour que d'effroyables tentations troublaient l'imagination de François, avec un effort de volonté surhumaine il se jeta dans un buisson d'églantiers. Sa chair reçut des meurtrissures, mais elle fut délivrée des aiguillons qui la tourmentaient ; et les roses elles-mêmes, sanctifiées au contact de ce corps mortifié, perdirent leurs épines, signe sensible de la grâce qui ceignait notre saint du cordon de la pureté. Jamais plus il n'eut à souffrir des tribulations des sens. Pour montrer que la fleur de la pureté ne s'aclimate que dans les terrains fécondés par la pénitence, les roses miraculeuses ne peuvent croître sans épines que dans le jardin témoin de la mortification du Séraphin d'Assise.

C'est à Notre-Dame-des-Anges que François voulut mourir. Il s'y fit transporter pour rendre le dernier soupir, couché sur la terre nue, couvert de cendres, récitant le psaume *Miserere*. C'est ainsi qu'il rendit à Dieu son âme pure et son corps portant les stigmates de son Sauveur.

***

Lorette, dimanche, 8 mai. — D'Assise nous revenons à Foligno où nous prenons une nouvelle tengente, cette fois à l'Est, vers Ancône et Lorette que baigne l'Adriatique. La vue de l'eau réjouit toujours celui qui a été élevé sur ses bords ; l'œil aime à se reposer sur sa surface azurée, pendant que l'imagination se donne libre cours et se laisse bercer à loisir ; car le flot qui vient expirer sur ce rivage a battu bien des navires lointaines ; l'Adriatique se perd dans la Méditerranée qui mêle ses flots au grand Océan dont le flux va refouler les ondes du Saint-Laurent vers leur source ; et mon cœur se reporte à Québec, à la Malbaie, terres chéries où vivent les parents et les amis. Et lorsque j'entends le bruit de la vague qui vient mourir langoureusement sur la plage, ou se briser avec fracas sur les rochers, j'écoute cette musique dont mon oreille ne peut se lasser, et je me surprends à me croire nonchalamment assis sur les grèves de la Pointe-au-Pic ou du cap à l'Aigle.

Ancône, place forte d'une quarantaine de mille âmes, occupe une position stratégique, et, grâce à son promontoire, est l'un des plus beaux ports de mer de l'Italie. Elle est située au pied des Apennins qui s'abaissent jusqu'à la mer en une série de ramifications formant des vallées peu profondes. La plaine qui l'entoure est désormais célèbre par la bataille de Castelfidardo. C'est un souvenir lugubre qui plane en ces lieux témoins de la défaite de l'armée pontificale. Mais la terre que nous foulons est sainte, car elle a bu le sang des martyrs. C'est ici qu'est tombé le brave de Pimodan et tant d'autres victimes du dévouement à l'Église. Les troupes piémontaises bien supérieures par le nombre et aidées par la trahison, ont vaincu ici les Zouaves de Lamoricière, et la journée du 29 septembre 1860 a été le prélude de celle du 20 septembre 1870 qui a vu la prise de Rome. L'envahissement des Marches d'Ancône a préparé l'enfoncement de la porte Pie. Le territoire pontifical est désormais violé ; le plan formé dans les convents maçonniques se réalise. MazMini, l'âme damnée des loges, a conçu le projet ; Cavour, le rusé diplomate, l'exécute d'autant plus sûrement qu'il a gagné à sa cause le défenseur-né de la Papauté. Napoléon III a consenti à favoriser les ennemis de l'Église et de la France. Nouveau Pilate, il se lave les mains devant l'Europe, mais en disant à ses alliés secrets : « Faites, mais faites vite » ! Sa pusillanimité le fit forfaire à toutes les traditions de son pays. Honte à l'homme double ! Honte au chef de la grande nation catholique qui n'a pas su comprendre ses nobles et saintes destinées, et a mis la main sur son cœur pour étouffer la voix du remords ! Waterloo fut la tombe de l'oncle ; Sédan devait être celle du neveu moins rude dans ses allures, mais aussi moins franc ; car tous deux manquèrent à leur mission.

*
* *

Il faut avouer que la Sainte Vierge sait choisir les lieux qu'elle veut honorer de ses faveurs, témoins Lorette et Lourdes ; celle ci, au pied des Pyrénées dans une plaine que traverse en l'embellissant le Gave aux nombreux

méandres ; celle-là, au pied des Apennins, sur une colline qui domine l'Adriatique. Quels endroits charmants ! Nazareth, village natal de Marie, non loin du mont Thabor, au fond d'un plateau qui la fait ressembler à une corbeille de fleurs, était bien de nature à lui donner le goût des beaux paysages. Nazareth, Lorette, Lourdes, noms qui résonnent agréablement à l'oreille des dévots serviteurs de Marie !

Bethléem rappelle la naissance de Jésus ; Jérusalem, sa passion et sa mort ; Nazareth, la vie de famille, les douceurs du foyer. C'est Jésus petit, aimable, obéissant, grandissant en vertus et en âge ; c'est Marie, la mère admirable, qui se livre aux travaux domestiques sous les regards de son divin fils ; c'est Joseph, le saint patriarche, aux mœurs douces et modestes, l'homme juste gagnant le pain de la famille à la sueur de son front, oubliant se fatigues lorsqu'il entend le fils de Marie l'appeler son père. La demeure qui abrita l'enfance de Jésus, où vécut la sainte Famille, est bien vénérable ; il n'en est pas de plus respectables sur la terre à part le saint Sépulcre. Et c'est cette même maison, rendue plus sainte encore par le miracle de la translation, qu'on vénère à Lorette.

Dès les temps apostoliques la *Santa Casa* fut l'objet d'un culte spécial ; les apôtres même voulurent y célébrer les saints Mystères. Vinrent les invasions des barbares qui amoncelèrent les ruines ; mais la maison de Marie resta intacte ; et, au IVe siècle, lorsque l'impératrice Hélène fit déblayer le terrain, on la trouva telle qu'elle est aujourd'hui. Une basilique fut aussitôt construite pour la contenir et la protéger, et les pèlerins commencèrent à affluer en grand nombre. Mais survinrent les Arabes, et les Lieux Saints tombèrent entre leurs mains ; le cimeterre musulman règne encore du reste en ce malheureux pays. Mais Dieu veillait sur sa maison ; elle ne fut pas détruite dans la désolation générale, et la Providence se préparait à la transporter en lieu sûr.

C'était vers la fin du XIIIe siècle ; un matin, les habitants de Nazareth n'aperçurent plus la précieuse maison sur son emplacement ; seules les fondations restaient... Cet événement fut un mystère pour toute la population

jusqu'au moment où arrivèrent des étrangers venant d'au delà des mers : « Nous demeurons, dirent-ils, sur les bords de l'Adriatique, dans la Dalmatie. Il y a quelque temps nous trouvâmes une maison là où la veille il n'y avait rien. Elle n'avait pas de fondations et se tenait sans appui sur un terrain inégal ; elle est d'un genre tout à fait ancien, et construite avec des matériaux inconnus au pays. Depuis, des miracles ont eu lieu et des révélations ont fait connaître que c'est la maison de Nazareth. Nous-mêmes, nous sommes délégués pour venir ici étudier la question ».

Ils constatèrent, en effet, que les fondations avaient les dimensions de la maison qu'ils possédaient, que celle-ci était construite sur le modèle des habitations de Judée et avec des matériaux de même nature. Après les perquisitions les plus minutieuses il fut donc acquis que les habitants de la Dalmatie avaient le bonheur de posséder la sainte Maison. Le concours des pieux pèlerins qui venaient la vénérer alla en augmentant. Malheureusement des questions d'intérêt furent cause de querelles autour de la maison miraculeuse, et Dieu décida de la changer de place de nouveau. Les anges, une seconde fois, exécutant les ordres d'en haut, lui firent traverser la mer Adriatique, et la portèrent en Italie, sur le territoire pontifical, dans les Marches d'Ancône où elle est encore aujourd'hui.

La désolation fut grande au pays de la Dalmatie, et, bien des années après le miracle de la translation, ses habitants, en pèlerinage, dans les transports de leur regret et de leur foi, s'écriaient, les bras tendus vers le trésor qu'ils avaient perdu : « O Sainte Vierge, revenez vers nous avec votre sainte Maison ».

Ce matin j'ai eu le bonheur de célébrer dans la Santa Casa qu'abrite une magnifique basilique. Ce n'est pas chose facile de s'y rendre. Aidé de son servant, il faut s'ouvrir un chemin à travers tout ce monde qui se presse aux abords, et pénétrer jusqu'à l'autel au milieu d'une foule compacte qui coudoie presque le prêtre pendant la messe.

On n'observe pas le même religieux silence que dans

nos églises, ni la même tenue. On ne regarde pas de se livrer aux pratiques extérieures de sa dévotion, de formuler des prières à demi-voix, de baiser bruyamment les objets qu'on vénère. Ainsi pendant que, de l'autel, je distribuais la communion à droite et à gauche, je voyais les fidèles appliquer fortement les lèvres sur le plateau qu'on se passait de l'un à l'autre en guise de nappe de communion. Chez nous chacun paraît pénétré de respect en présence du Dieu trois fois Saint qui voit le fond des cœurs et nous jugera ; ici on y va plus familièrement avec le bon Dieu qui est notre frère, se donne à nous dans la communion ; ce n'est plus le palais du maître du ciel et de la terre, mais la maison du Père de famille ; on parle à Dieu et à ses saints, comme on s'entretient avec des parents. On est dans l'église comme chez un ami qui nous met à l'aise.

Inutile de dire le bonheur que j'ai éprouvé de célébrer la messe dans cette petite maison de vingt-six pieds sur douze qui entendit les paroles de l'ange et la réponse de la Vierge, et fut témoin de l'Incarnation du Verbe. Ces murs ont abrité l'enfance de Jésus ; la sainte famille les ont habités pendant trente ans ; c'était une église, un tabernacle qu'entouraient les anges du ciel. Aussi la sainte Maison a-t-elle été de tout temps l'objet de la vénération la plus profonde, et on a dû recouvrir son bois précieux avec du marbre, pour le protéger contre les générations qui se succèdent à Lorette, le couvrent de leurs baisers, l'usent de leurs genoux. Sur l'autel on lit ces mots : *Hic verbum caro factum est, et habitavit in nobis.* Les Papes ont toujours pris un soin jaloux de la conserver intacte. Ils ont frappé d'excommunication le téméraire qui oserait enlever une seule de ses pierres, et Dieu lui-même s'est plu à la protéger. Un évêque, atteint de maladie grave, obtint du Pape un bref lui permettant de se faire apporter une pierre détachée de la sainte Maison ; son mal ne fit qu'empirer, et il ne prit du mieux qu'après l'avoir fait remettre à sa place.

La plaine de Lorette est fertile et riante ; les arbres sont parsemés dans la campagne ; leur feuillage protège contre les rayons d'un soleil trop ardent les fleurs et les

fruits qui croissent à leur ombre. On ne voit pas les grossières clôtures qui choquent la vue ; seuls, les chemins, qui se prolongent à perte de vue et qu'on distingue au loin par la blancheur de la terre battue, sillonnent la campagne en tous sens ; ça et là des habitations s'élèvent au milieu de ce tapis de verdure et s'en détachent.

Le paysan de Lorette paraît avoir conservé des habitudes simples, patriarcales, et profondément chrétiennes. En ce jour du dimanche personne ne travaille ; chacun paraît joyeux et se rend à l'église sans faire parade de toilette ; la démarche est allègre et le sourire sur les lèvres est franc.

C'est la première fois qu'un dimanche à l'étranger me rappelle celui du Canada, mais ce n'est pas encore notre dimanche.

***

Venise, mardi 10 *mai.* — Les peuples, comme les individus, ont des traits caractéristiques. Telle personne est naturellement gaie ; les peines et les tribulations ne font que l'effleurer sans la pénétrer ; elle voit plutôt le bon côté de la vie ; son caractère est sanguin. Tel le Napolitain ; sa vie s'écoule dans le plaisir ; les projets qui nécessitent de grands efforts ne l'absorbent pas; il préfère une heureuse aisance à une fortune péniblement amassée. Tout autre est le tempérament bilieux ; à lui l'ambition, la soif des honneurs et de la domination ; pour arriver à son but, rien ne lui coûte ; le bonheur qu'on goûte au sein de la famille lui pèse ; il lui faut quelque chose de plus bruyant, de plus en vue. Napoléon aurait dédaigné d'être le premier en Corse, sa patrie ; ses visées portaient plus loin ; son regard d'aigle embrassait toute l'Europe. L'ancien peuple romain fut toujours tourmenté par le désir de conquérir l'univers.

Chez un troisième les nerfs dominent ; il a parfois des envolées sublimes, puis retombe dans le terre à terre des misères humaines. Tout l'impressionne et l'agite ; l'abattement succède à l'enthousiasme, le découragement aux élans généreux. Le peuple français a ce tempérament. Vif, d'une intelligence déliée, il perçoit vite une

idée et l'a exécutée de même ; l'impression du moment l'émeut et l'entraîne, et souvent ne donne pas aux lenteurs de la froide raison le temps de ralentir l'ardeur de sa nature chevaleresque ; dans la lutte l'attaque est prompte et terrible ; bien difficile d'y résister ; la première impétuosité tombée fait place souvent à l'hésitation et à la faiblesse.

Le tempérament anglais est bien différent ; il est fait d'amour du bien être et d'intérêt calculé. Rarement l'habitant d'Albion fait des écarts, mais aussi rarement il s'élève dans les régions du désintéressement pur et du dévouement. Il attend plutôt patiemment l'occasion propice qui le favorise et qu'il fait servir à sa prospérité matérielle. Il conduit les événements de manière que les principes ne viennent pas à l'encontre de ses intérêts. C'est que le caractère qui tient du lymphatique ne s'émeut guère, et voit en toute chose le côté pratique et la fin qu'il poursuit avec lenteur et sûreté.

Toute cette dissertation psychologique pour en arriver à dire que les Florentins diffèrent des Londoniens et des Berlinois. Ici, ce qui domine, c'est le goût des beaux-arts et des choses de l'esprit. Florence la Belle,— la ville des Fleurs, d'après l'étymologie du mot — a été appelée l'Athènes de l'Italie. On y rêve peinture, musique, littérature, arts d'agrément. Longtemps elle a été un centre intellectuel, et son histoire s'est confondue avec l'histoire artistique de l'Italie à laquelle elle donnait le ton. La mise seule de ses habitants laisse deviner leur subtilité d'esprit, comme la pose des nobles romains, lorsqu'ils font le tour du Pincio dans des voitures de gala, fait reconnaître les descendants des dominateurs du monde.

Florence est la patrie du Dante, de Sansovino. Là vécurent Jean Bocace, Pic de la Mirandole, Fra Angelico. On y vit travailler ensemble dans ses ateliers Léonard de Vinci, Michel-Ange, et Raphaël, les trois grands maîtres de l'art, en même temps qu'André del Sarto et Fra Bartolomeo. Florence fut témoin de la réforme de Giotto.

Ce matin nous avons visité le palais Pitti et ses dépendances ; c'est le plus grand palais construit par un bour-

geois. Il voulut lutter avec les Médicis qui l'emportèrent cependant. C'est princier, et, de fait, c'est là que loge le roi lorsqu'il vient à Florence. La partie principale est sur la rive de l'Anio, mais le palais se continue sur un pont public qu'on distingue à peine d'une rue avec ses deux rangées de maisons, et s'étend encore de l'autre côté de la rivière. Nous avions pris le tramway à l'hôtel pour nous rendre au palais Pitti. A la sortie du palais nous fûmes bien surpris d'être revenus au point de départ, près de notre hôtel Helvétie, place de la Seigneurie.

Nous avons visité les trésors des Médicis. Ils surpassent peut-être ceux de la plupart des rois. Il y a des objets d'église — ostensoirs, reliquaires et autres — tout en or massif et d'un travail fini. La famille des Médicis, aujourd'hui éteinte, sortit des rangs du peuple ; d'heureuses spéculations l'enrichirent, et elle devint l'une des premières du monde. Elle a régné à Florence, s'est assise sur les trônes de l'Europe, et a occupé le Siège Pontifical. Côme de Médicis fut surnommé le Père de la patrie; son petit-fils Laurent le Magnifique, fut le père de Léon X qui protégea les lettres et les arts, et donna son nom à son siècle, et aussi l'oncle du pape Clément VII qui excommunia Henri VIII, et enfin le grand-père de Cathérine de Médicis, reine de France. Les Médicis faisaient grand, s'entouraient d'hommes capables, et avaient l'ambition de dominer.

Florence a été la capitale de l'Italie de 1865 à 1870, c'est-à-dire, jusqu'à la prise de Rome. L'unité italienne est une idée géniale, digne d'occuper les esprits, mais à la condition de respecter l'œuvre des siècles et de la religion. On aurait pu la fonder sans aller contre les plans de la Providence et garder au Pape les états nécessaires à son indépendance. Florence, plus riche et plus centrale que Rome, était toute désignée pour être la capitale du nouveau royaume, mais les francs-maçons voulaient aller à Rome, et ne pas s'arrêter avant d'avoir fait du Vatican la prison du Pape, et du Quirinal la demeure du roi usurpateur, en un mot, détroner le Christ. Dieu veille sur son Église; il permet aux flots de soulever la barque de Pierre, non de l'engloutir. Tout arrive suivant les

vues de la Providence qui sait tirer le bien du mal, et tout faire concourir à l'exécution de ses desseins éternels.

***

De Florence nous allons franc nord jusqu'à Pistoie, alors que nous attaquons le passage des Apennins. Les tunnels sont nombreux. Je disais mon bréviaire, et je devais m'y prendre à plusieurs reprises pour terminer une heure canoniale.

Bologne est la ville aux larges arcades qui avancent leurs balcons sur les rues et les assombrissent. Elles lui donnent une physionomie unique et un peu étrange ; c'est d'un genre ancien et nous n'y sommes pas accoutumés. Les passants y font mine d'ombres qui vont et viennent sous ces sombres voûtes.

Nous avons dit la messe sur la tombe de saint Dominique dans la somptueuse église élevée en l'honneur du fondateur des Frères Prêcheurs. Nous avons vénéré le corps de sainte Catherine de Bologne, resté flexible après plusieurs centaines d'années. Sa vie avait été un continuel acte d'amour de Dieu et de charité envers le prochain. A sa mort on s'aperçut que son corps exhalait un doux parfum, et, lorsqu'on l'enterra la bonne odeur sortit de la terre qui la recouvrait ; on l'exhuma, et depuis lors ses membres n'ont pas pris la rigidité cadavérique sous le doigt de la mort et du temps ; ils ont conservé la souplesse qui est l'apanage de la vie. Dans la chaise où elle est assise, elle se soutient par elle-même, et elle reçoit, à travers le tabernacle vitré qui la protège, les hommages des chrétiens qui se succèdent à ses pieds. Sur le visage, les pieds et les mains que l'on voit à découvert, la chair paraît encore vive.

Le nom de Catherine paraît privilégié dans cette partie centrale de l'Italie. A part notre sainte de Bologne, abbesse des Clarisses, il y a sainte Catherine de Ricci, prieure des Dominicaines depuis l'âge de vingt-cinq ans jusqu'à sa mort qui arriva à soixante-sept ans, et que ses extases rendirent célèbre, sainte Catherine de Sienne qui joua un rôle politique si important auprès des Pontifes

romains lors de la lutte des Guelfes et des Gibelins dont ces villes furent si longtemps le sanglant théâtre.

Je pus aussi vénérer les reliques de la bienheureuse Imelda, ange de la terre qui mourut, comme la Sainte Vierge, d'un ravissement d'amour. Trop jeune pour être admise à sa première communion, elle brûlait du désir de recevoir son Dieu lorsqu'elle voyait les Sœurs s'approcher de la table sainte, et son visage était inondé de larmes ; son cœur se fondait en saintes aspirations. Or, un jour, voilà qu'une hostie, s'élevant du ciboire, vint se placer au-dessus de sa tête ; les Sœurs, témoins du miracle, courent avertir le chapelain qui la recut sur une patène et la déposa sur la langue de la petite Imelda. Le bonheur était trop grand ; elle ne put le supporter ; son âme se détacha de son corps pour s'unir encore plus intimement à son Dieu. Imelda était morte dans un dernier élan d'amour ; elle était au ciel.

La statue qui la représente dans toute sa beauté enfantine disparaît sous les fleurs ; c'est qu'aujourd'hui on célèbre justement sa fête.

Bologne possède une université et une bibliothèque célèbres. Au milieu du siècle dernier mourut dans cette ville un bibliothécaire qui savait dix-huit langues à l'âge de trente-six ans, et quarante deux à sa mort.

*
* *

Des flaques d'eau devenues célèbres, ce sont les lagunes du littoral nord de l'Adriatique. Il y avait là des terrains marécageux qui formaient des petits lacs parsemés d'ilots. On y bâtit la ville de Venise, espèce d'île, ville unique en son genre où les rues sont des canaux, les fiacres et les omnibus, des gondoles, et qui ne possède qu'une place publique — pied à terre au milieu de ce dédale de canaux petits et grands. Cette ville devint la république de Venise qui, sous la conduite de ses doges, s'empara du commerce du monde, et se rendit célèbre par les chefs-d'œuvre qu'elle produisit dans les arts et surtout dans la peinture.

A Venise on se trouve transporté dans un monde nouveau. Lorsque le train, après s'être avancé sur l'Adria-

tique, comme à l'aventure, sur des espèces de trétaux, nous dépose sur les quais, à cette station étrange, perdue dans les eaux, nous attendent des « voitures d'eau » au lieu de voitures de place, des rameurs au lieu de cochers, et nous descendons en gondole au lieu de monter en voiture.

Qui n'a entendu parler des gondoles de Venise ? C'est un bateau long et plat, à la proue recourbée et terminée par une pointe en forme de hallebarde ; ce fer s'élève plus haut que le toit de la cabine qui n'a pas à craindre ainsi de toucher à la voûte des ponts. Les gondoles sont peintes en noir et lorsqu'on recouvre la cabine de toiles noires pour protéger les passagers contre le soleil ou la pluie, elles font l'effet de cercueils qui s'avancent sur l'eau. Je demandai à un batelier pourquoi on ne se servait pas d'une peinture moins sinistre. Il répondit qu'il en avait toujours été ainsi ; en effet c'est en vertu d'une loi du XVIe siècle qui n'a jamais été modifiée.

Il est merveilleux de voir avec quelle habileté les gondoliers conduisent leur barque. C'est chose plus compliquée qu'elle peut paraître de prime abord. C'est à travers des rues nombreuses, étroites, qu'il faut voguer sans frapper les autres bateaux qui arrivent souvent à l'improviste à l'encoignure d'une rue, ni aller se heurter contre les quais. Le conducteur déploie une adresse merveilleuse. Il se tient debout et ne se sert que d'une rame. Celle-ci s'appuie dans des crans taillés dans un bâton fixé au bord de la barque ; le rameur sait lui imprimer tous les mouvements, de manière qu'il peut même godiller et conduire sa gondole droit devant lui ; s'il le faut, il s'aidera du pied ou de la main sur un mur pour éviter une maison, une galerie, ou des gondoles qui le pressent de trop près.

Sur le parcours on voit des demeures silencieuses qui bordent les canaux ; du haut des quais de pierre pas de cris d'enfants qui s'amusent, pas de rassemblements de personnes qui causent ; on apercevra rarement comme une ombre qui s'éloigne ; quelquefois une femme descend un escalier en ramassant la poussière qu'elle jette dan l'eau du canal ; une autre vient y laver sa vaisselle ; c'est

temps de dire qu'il est avantageux d'avoir l'eau à sa porte.

Les maisons et les palais de Venise sont bâtis sur pilotis et couvrent une étendue de plus de deux lieues de tour. Les cent cinquante canaux qui se croisent en tous sens comme les rues et ruelles dans les autres villes, forment cent dix-sept îles, réunies les unes aux autres par près de quatre cents ponts, la plupart en pierre ; c'est un labyrinthe pour l'étranger. Le grand canal traverse la ville en décrivant un S renversé ; il a plus d'une demi-lieue de long et sa largeur varie de cent à deux cents

Venise. Grand Canal.

pieds. Il est navigable pour les bateaux à vapeur. C'est la rue fashionable, c'est sur cette avenue maritime que sont les palais de la vieille noblesse.

Le soir, lorsque les lumières sont à l'avant de la gondole, il est beau et curieux de voir tous ces flambeaux mouvants qui vont et viennent, se rencontrent, et se perdent au loin ou au détour d'une rue, au milieu d'un silence que n'interrompt que le cri du gondolier qui avertit à chaque coin de rue pour éviter les rencontres trop brusques.

Nous avons visité ce qu'il y a de plus remarquable à Venise : le palais des Doges avec le pont des Soupirs, les musées, le campanille. J'ai célébré dans la célèbre église de Saint-Marc dont le genre surprend tout d'abord. Nulle part ailleurs on ne voit pareille profusion de dorures, bronzes et marbres de toutes sortes. Les mosaïques couvrent une superficie de douze mille pieds carrés. Le monument a la forme d'une croix grecque surmontée de cinq coupoles byzantines. A la porte de l'église un vieillard, une tasse à la main, poursuivait les gens pour leur demander l'aumône, et si quelqu'un lui échappait, il le relançait jusqu'à sa place, et semblait dire : « Monsieur, vous avez oublié de donner quelque chose » ! Pour annoncer les points de la messe, il n'y a pas de petite clochette, mais une moyenne appendue au mur, et qu'on sonne au moyen d'une corde.

L'église de Saint-Marc donne sur la célèbre place de ce nom qui va de la *Piazzetta* jusqu'aux lagunes, en passant entre le palais des Doges et la bibliothèque de Sansovino, le plus beau monument profane peut-être de l'Italie. C'est là, sur les quais, qu'on aperçoit sur une colonne le fameux Lion de Saint-Marc. Non loin est le monument de Victor-Emmanuel où Venise est représentée aux pieds du roi d'Italie comme une captive qu'on met en liberté. La place Saint-Marc est le paradis des pigeons. Il y en a par milliers ; ils remplissent les airs. Accoutumés aux douceurs des étrangers ils sont pour eux d'une familiarité intéressante ; ils se posent dans nos mains, sur nos épaules, s'installent sur notre tête, et sont lents à partir lorsqu'on veut s'en débarrasser ; les jeunes filles surtout se plaisent à les tenir sur un doigt, sur un bras. On achète des carnets remplis de nourriture que l'on nous offre, et qui sert à les récompenser de leurs prévenances.

Nous avons visité les établissements de verreries. Qui n'a entendu parler des glaces de Venise ? On y contemple les ouvrages les plus précieux et les plus fantastiques. La vive clarté de la lumière électrique se jouant à travers tous ces cristeaux et glaces de toutes les formes et de

toutes les grandeurs donne à ces établissements un aspect féérique.

La place Saint-Marc et la Piazzetta est le rendez-vous de tout Venise; c'est le seul endroit où le Vénitien se montre en public, le seul d'ailleurs où peuvent se faire des rassemblements. Le soir tout un monde s'y donne rendez-vous et s'y promène pour jouir de la fraîcheur de la soirée. C'est un va-et-vient général dans la vaste enceinte. On s'arrête aux magasins où sont exposés, sous les arcades qui entourent la place, des verroteries de toutes sortes ; c'est le temps de faire provision de cadeaux pour les parents et amis ; il y a surtout des miniatures de gondoles en verre, or ou argent pour tous les goûts et pour toutes les bourses. Cependant que la fanfare fait entendre ses accords ; c'est beau, c'est enlevant ; genre napolitain.

***

Milan, dimanche, 15 *mai*. — Je laisse le long de la route la prononciation « romaine » du latin, afin de me préparer à rentrer en France et au Canada. C'est chose plus difficile qu'elle peut d'abord paraître ; c'est un nouvel apprentissage, et il faut du temps et de l'exercice. Ajouterai-je qu'il en coûte de revenir à la prononciation « française » du latin ; ce n'est pas précisément un progrès ; c'est aux rives du Tibre et non sur les bords de la Seine qu'il faut aller chercher l'uniformité dans la prononciation du latin. Parler latin en français à un Romain, vaut autant lui parler grec. Nous prononçons le latin d'une manière craintive ; nous n'osons desserrer les lèvres. *Oremus* fait triste figure auprès de *oremous ;* on ne reconnaît pas le journal *La Votché* dans le maigre La Voce. En français disons Jésus, mais en latin ne craignons pas de prononcer *Ièzous*, et nous y trouverons bientôt plus d'onction.

***

La cathédrale de Milan, église gothique en forme de croix, est l'une des plus célèbres de la chrétienté. Les Milanais l'appellent la huitième merveille du monde.

Elle a cinq nefs et un transept à trois nefs. Les vitraux sont les plus grands qui existent. Il y a tout un monde de tours et de statues ; seulement à l'intérieur on compte deux mille statues dont l'une, au moins, n'est pas liturgique, celle de Napoléon. L'édifice entier, même le toit, est en marbre. Le pavé est recouvert d'une mosaïque en marbre de diverses couleurs. Cette masse énorme couvre une superficie de quatre mille pieds carrés. Commencée en 1368, elle fut consacrée en 1517 par saint Charles Borromée; la coupole fut achevée en 1759, et Napoléon termina la façade. C'est l'œuvre des siècles.

Le corps du grand archevêque de Milan, saint Charles Borromée, repose dans une crypte sous le chœur. Nous avons eu le bonheur de célébrer la messe à son autel.

Nous avons assisté à la messe solennelle dans l'église de Saint-Ambroise, celle-là même où l'intrépide prélat interdit l'entrée du lieu saint à l'empereur Théodose qui se prévalut en vain de l'exemple du roi David repentant : « Eh bien ! lui répondit l'évêque vous l'avez suivi dans son crime, imitez-le dans sa pénitence ». C'est ici que les rois Lombards et les empereurs d'Allemagne reçoivent la couronne de fer.

C'est la fête des saints Gervais et Protais ; les corps des saints martyrs sont exposés, ainsi que celui de saint Ambroise, dans des riches tombeaux vitrés.

On observe encore dans cette église le rite Ambrosien. Ainsi, l'épître et l'évangile se chantent du haut de la chaire où se rendent le diacre et le sous-diacre, tandis que les servants avec leurs cierges se tiennent sur les degrés de l'escalier. Nous avons été édifié par la solennité des cérémonies, la bonne tenue des enfants de chœur, et la piété des fidèles. Nous nous apercevons que nous quittons les pays méridionaux par le plus grand recueillement dans les églises. De même le sermon a été donné plus simplement, et le prédicateur ne parcourait pas une large tribune en se livrant aux transports de son éloquence. Nous pensions à saint Ambroise qui prêchait dans cette même chaire et convertissait le rhéteur Augustin. C'est aussi dans cette enceinte que se pressait le peuple autour de son évêque pendant le siège de la ville. Ambroise l'ins-

truisait et inaugurait le chant des psaumes par les fidèles.

Milan la Grande est l'ancienne capitale de la Lombardie ; elle s'étend sur les rives d'une petite rivière, l'Olona, qui la met en communication au moyen de canaux, avec les rivières et les principaux lacs de l'Italie septentrionale. Nous sommes au centre des vastes et fertiles plaines de la Lombardie.

Milan est le premier marché monétaire et la ville commerciale de l'Italie ; c'est celle qui exporte la plus grande quantité de produits agricoles : beurre, fromage, œufs et volailles. On y fabrique surtout des soieries, des tissus de lainage, de coton, des gants, etc.

Nous étions quatre à voyager de compagnie ; il va falloir maintenant nous séparer. MM. les abbés Plaisance et Angers partent pour Paris *via* Turin et Lyon; M. l'abbé Cinq-Mars et moi retournons par la Suisse, la Bavière et la Belgique. Ce pauvre M. Angers est atteint de consomption ; il fait pitié de le voir tousser si péniblement. Comme pour se faire illusion sur son état, il s'épuise à traîner dans un lourd portemanteau des morceaux de marbre et de pierres ramassés au palais des Césars et aux forums de Rome.

A la suggestion de mon compagnon de voyage je fais l'acquisition d'une canne ; par patriotisme je choisis un jonc qui ressemble parfaitement à un bâton de « tire ». Elle est faible toutefois pour escalader les montagnes de la Suisse où nous allons maintenant.

*
* *

Lugano, 17 *mai*. — A Chiasso nous laissons l'Italie derrière nous, et nous entrons dans la région des lacs et des montagnes, des bocages et des neiges éternelles ; nous sommes dans le pays cosmopolite par excellence, dans la patrie des voyageurs. Nous remarquons avec plaisir dans les wagons suisses un couloir qui permet de circuler d'un compartiment à l'autre ; nous ne sommes plus renfermés à la vie à la mort, dans un espace de quelques pieds. Les paysages commencent à nous frapper par leur beauté et leur variété ; des villages sont dispersés

autour du lac de Côme et lui font une ceinture de verdure et de fleurs.

Au loin les montagnes bornent l'horizon et se confondent avec les nuages ; nous comprenons qu'en comparaison des Alpes nos Laurentides sont des pygmées. Nous ne tardons pas à arriver à Massagno où nous descendons, tandis que le train continue dans la direction du mont Saint-Gothard.

Hier matin nous étions sur les bords du lac Lugano lorsque nous entendons le cri strident de la vapeur. Un bateau partait justement pour revenir sur le midi ; en voyage on saisit l'occasion aux cheveux. Nous voilà bientôt à contourner le lac qui prend plaisir à creuser des anses dans le cadre solide de la montagne. A l'entrée d'une baie, le bateau allait frapper contre un pont, lorsque le tuyau s'abaisse et nous permet de passer librement. Des maisons proprettes, des villas luxueuses, des cottages élégants, de coquets villages sont disséminés çà et là . A Portenzo les malles durent s'étaler un instant sous les regards scrutateurs des douaniers de Sa Majesté le roi Humbert.

Aujourd'hui nous avons fait l'ascension du mont Generoso. A Capo Lago (tête du lac) en Italie, nous prenons le chemin de fer à crémaillère de construction récente. Confortablement assis sur des sièges bourrés, nous commençons à gravir la montée ; c'est mieux que de grimper par des chemins escarpés en s'aidant des branches et des racines. Nous allons dans la direction des nuages ; à l'exemple des Titans de la Fable, nous nous mettons en frais d'escalader le ciel. Un frisson involontaire nous saisit dans cette position verticale ; si nous allions retomber de tout le poids de la voiture à la manière d'un boulet qui retourne à son centre de gravité ! En réalité il n'y a pas plus de danger que sur le terrain plain ; au milieu du chemin il y a des espèces de dents qui retiennent le wagon fixé sur les rails ; la locomotive, qui pousse par derrière, pourrait manquer sans que le train bronchât sur la voie. Tout de même, lorsque nous traversons des tunnels, ce n'est pas sans une certaine souleur qu'au milieu des ténèbres on voit l'engin qui monte

avec effort en lançant des flammes et des sons étouffés.

A la hauteur où nous sommes nous avons dépassé les neiges qui ne fondent pas, nous voyons les nuages se former au-dessous de nous, et le froid nous saisit à cette altitude de cinq mille pieds.

A l'hôtel de la Cime nous prenons le dîner servi sans doute par des marmitons de la lune. En face de nous deux convives parlent français : raison pour lier conversation avec eux. Ce sont des Polonais en tournée de noces. Ils sont de noble ignée, et leur carte porte une

Lugano (Suisse)

couronne. Le mari s'appelle Bronislas Corvin Szlubroswki, et l'épouse, Sophie Chapowska. La nation polonaise est admirable dans son attachement à la foi de ses pères ; elle est la sœur-martyre de l'héroïque Irlande. La persécution sert à cimenter les convictions religieuses.

Après le repas les nuages s'étaient dispersés et permettaient de contempler les plaines fertiles de la Lombardie que Napoléon montrait à ses soldats pour exalter leur courage ; tandis que dans la direction opposée se dessinent à l'horizon les pics altiers du mont Saint-Gothard

qui semblent vouloir se dépasser dans leur course vers le firmament. On retrouve partout la ligne qui sépare les deux pays de Suisse et d'Italie.

*
* *

Nous menons à Massagno la vie de famille. Nous recevons une hospitalité canadienne ; c'est que nous sommes dans la maison de pension des élèves du Collège canadien en vacances au lac Lugano. Le vieux père Casati et sa digne compagne aiment les Canadiens ; et eux, en retour, les ont en grande estime. Checka, la dévouée servante, a refusé plusieurs fois la place de ménagère dans des presbytères canadiens. A l'heure des repas notre famille s'augmente de deux étudiants du lycée de Lugano, Gérolamo Piceni, de Gènes, et Ludovico Peregrini, de Côme. Il y a aussi un vieux prêtre alsacien que le climat de la Suisse achève de ramener à la santé. Nous avons quelquefois à dîner le desservant de Massagno qui est en même temps chanoine de Lugano et professeur au lycée ; c'est un militant ; il s'occupe même de politique, rédige un journal dans les intérêts catholiques et a fondé une Caisse d'épargne pour faire concurrence à celle des francs-maçons.

*
* *

M. Cinq-Mars tenait à faire un peu de navigation pour étudier le maniement des voiles italiennes. Nous louons une légère embarcation, et prenons à notre bord nos connaissances du mont Generoso, et vogue la galère. Ils ne sont pas marins ; ils habitent un pays où les nappes d'eau sont rares ; ce n'est pas qu'ils ont peur lorsque la chaloupe s'incline sous l'effort du vent ; au contraire, ils sont inconscients du danger. Nous chantons des chants populaires, et unissons nos voix dans les mêmes cantiques. Au retour, nous devons accepter l'invitation de prendre le repas à l'hôtel du Parc, où ils logent. Nous sommes les premières personnes avec lesquelles ils font connaissance depuis qu'ils voyagent. Nous nous quittons en nous donnant rendez-vous au ciel, rendez-vous de tous les pèlerins de la terre.

***

Lucerne, 20 *mai*. — Hier était le jour des adieux. Il y a quelque chose de triste et d'impressionnant dans toutes ces séparations qu'il nous faut sans cesse recommencer en voyage. Le dernier entretien avec les personnes que la Providence a mises sur notre chemin et qui ont été pour nous une providence par leur sympathie et leurs marques d'amitié n'a pas lieu sans un serrement de cœur. Les liens de l'âme se forment vite, et il est toujours douloureux de les briser. La bonne mère Casati fait un long discours où elle nous parle *della salute ;* le père a des larmes dans la voix, et nous ne sommes pas sans émotion. La vaillante Checka prend, malgré nous, toutes nos malles dont elle remplit un panier qu'elle met sur ses épaules à la manière du pays, et part allègrement pour la gare avec son fardeau de plus de cent livres pesant.

Nous quittons Lugano avec une pensée de regret et le désir d'y revenir. La vapeur nous emporte vers le mont Saint-Gothard qui se dresse menaçant devant nous ; nous montons toujours ; les neiges et le climat nous rappellent nos hivers ; la montagne est devant nous, et nous ne cessons d'avancer sur elle ; une fois nous pénétrons dans un tunnel et après de longs détours nous en sortons justement au-dessus de l'endroit où nous étions entrés sous terre ; il s'agissait d'escalader un cap et de continuer au-dessus dans la même direction. Au milieu de ces rochers dénudés, il y a de petits villages, tellement les hommes s'établissent pour vivre là où les animaux trouvent à peine leur nourriture.

Nous arrivons sur la cime du mont Saint-Gothard au moment où nous débouchons d'un tunnel que nous avions pris une demi-heure à traverser à toute vitesse. A cette station haut-juchée nous trouvons des vendeurs qui offrent des objets de curiosité en bois, des cornes et panaches ouvragés des animaux qui habitent ces climats rigoureux.

On s'aperçoit qu'on descend l'autre versant des Alpes par les eaux qui ont pris un autre cours ; ce ne sont d'abord que de minces filets, — nous sommes à leur source, — mais ils grossissent en descendant vers la plaine où ils

formeront les rivières et les lacs. On n'entend plus le même langage ; au doux parler italien a succédé le son guttural de l'idiome allemand.

Au lac des Quatre-Cantons notre billet nous permet de prendre la voie de l'eau. Ils sont élégants et nombreux les bateaux qui parcourent le lac, et légers comme des hirondelles, courant d'une rive à l'autre pour toucher à tous les quais qui le bordent et marquent les places de villégiature. Le lac n'est pas large, mais s'étend comme

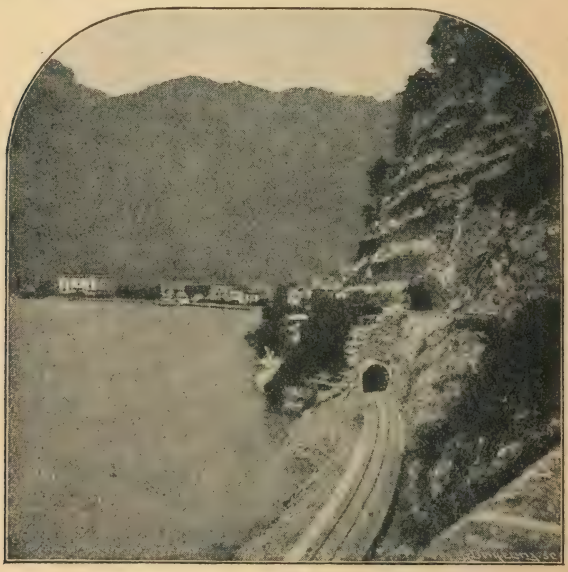
Suisse. Chemin de fer du Gutsch.

une patte d'oie dans toutes les directions. Il sert de frontière aux quatre cantons d'Uri, d'Unterwalden, de Schwitz et de Lucerne qui ont chacun leur gouvernement et obéi sent au pouvoir central de Berne.

Lucerne, la ville-lumière, suivant l'étymologie du mot, est une ville-campagne bâtie sur la Reuss, à sa sortie du lac. Les catholiques y sont la grande majorité ; ils possèdent neuf églises sur onze ; les deux autres appartiennent, l'une, aux protestants, l'autre, aux Vieux Catholi-

ques, partisans de l'orgueilleux Dœlinger qui ne voulut pas se soumettre au dogme de l'infaillibilité. Les églises diffèrent un peu des nôtres ; ainsi elles ont leur clocher au-dessus du chœur ; et il est surmonté d'une pointe grossie par le milieu, ce qui fait l'effet d'une grosse toupie placée sur la tour du clocher. A mesure que nous gagnons vers le Nord nous trouvons plus de respect dans les églises, moins de sans-gêne et plus d'ordre. Dans la rue on salue le prêtre avec déférence, et on le reconnaît sous son costume d'emprunt.

Le lion de Lucerne est célèbre. Il rappelle la fidélité de la garde suisse morte au service des rois de France, et son martyre lors de la prise des Tuileries, le 10 août 1792. Il est taillé en relief dans le roc vif ; le flanc de l'animal est percé d'une lance brisée ; l'une de ses jambes



Saint-Gothard. Tunnel faisant des détours dans le roc pour permettre une montée verticale.

pend le long du rocher, tandis que la tête tombe d'épuisement. Au-dessous est un étang qu'entourent des magasinettes ; on y vend des ouvrages en bois sculpté représentant surtout le lion-symbole.

CHAPITRE NEUVIÈME

DE WŒRISHOFEN A PARIS

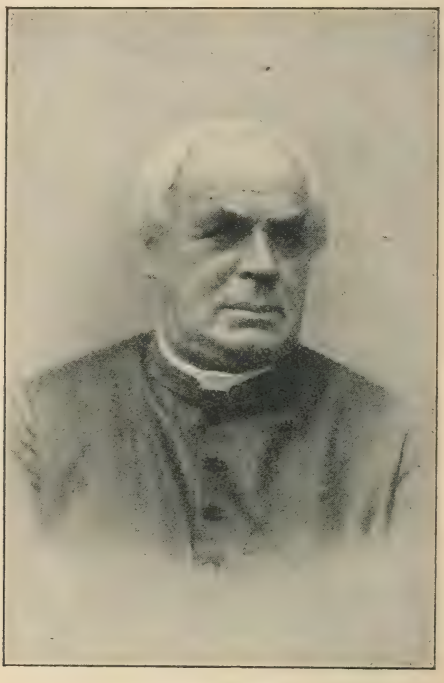
Cure d'eau à Wœrishofen. — Parents avec paroissiens de Portneuf et d'Alma. — Une semaine chez Mgr Fèvre. — Horloge de Strasbourg. — Cathédrale de Cologne. — Panorama national. — Hauts-fournaux et cristalleries du Val Saint-Lambert sur la Meuse. — Université de Louvain. — Palais de Justice de Bruxelles. — Champ de Waterloo.

WŒRISHOFEN, *dimanche*, 22 *mai*. — Est-ce bien moi qui suis rendu à Wœrishofen, au fond de la Bavière, sous les soins du curé Kneipp ? Suis-je donc malade ? Peut-être ne fais-je qu'accompagner un invalide qui a besoin de bains, emmaillottements, douches de toutes sortes, suivant le régime Kneipp ? C'est bien ce qu'il y a de plus probable. Et voilà comment me voilà à la fontaine de jouvence du XIXe siècle.

Hier matin j'étais à Zurich, château-fort du zwinglisme. Le troisième père de la Réforme y a sa statue qui le représente triste et dur comme un sectaire, tenant d'une main un livre et de l'autre, un glaive. Il règne encore en maître dans la ville qui l'accueillit la première, et nous ne pûmes y trouver une seule église catholique pour dire la messe. Nous en profitâmes pour commencer de bonne heure une journée qui devait être accidentée. A huit heures nous étions déjà à Winterthur, et, sur les onze heures, au lac Constance. Vive l'eau ! Nous y respirons à pleins poumons l'air pur et frais. Le plus riche wagon-lit ne vaut pas le pont d'un bateau ; à la chaleur d'une fournaise fin de siècle, je préfère la brise qui souffle à l'avant du tillac. La Suisse, l'Autriche, la Bavière, le grand-duché de Bade et le Wurtemberg touchent

au lac de Constance ; aussi ses rives sont-elles animées, et quantité de vaisseaux font le service entre ces pays.

A Lindau, frontière bavaroise sur les bords du lac, nous nous informons de Wœrishofen, mais personne ne peut nous donner de renseignements. A la fin le maître d'hôtel, avec un rare désintéressement, nous apprend qu'un train part justement dans cette direction. Vite nous reprenons



Le curé Kneipp.

nos malles. Je veux presser le pas, mais mon compagnon n'est pas nerveux, et sa démarche est imperturbable. « Nous n'avons plus que cinq minutes, lui dis-je. — Mais oui, répond-il; c'est-à-dire que nous avons encore cinq minutes ». Il va aux billets tandis que je choisis un compartiment que je garde en me tenant sur le marchepied, prêt à sauter à terre si je suis pour partir seul. Heureusement que le confrère arrive à temps en me narguant quelque peu : « Vous voyez je ne manque jamais le train ».

Bukloé ! Tel est le nom de la station où nous devons d'abord descendre. Est-ce proche ! est-ce loin ? Nous n'en savons rien. Avec une langue on va à Rome, mais sans la langue on peut aller au delà, ou rester en deçà, ce qui n'est pas mieux. Et songez que nous sommes en plein territoire allemand, renfermés dans un compartiment où nous n'avons pour nous guider sur la route, que notre bon ange et, de temps en temps, la voix du conducteur qui, de loin, fait sortir de son gosier des sons à faire frémir. Toutefois là est notre salut, et nous sommes tout oreilles, prêts à être toutes jambes pour sauter de voiture au premier mot qui ressemblera quelque peu au mot Bukloé.

Nous attendîmes longtemps. Enfin ce doit être notre mot d'ordre ce que nous avons entendu ; nous quittons le train qui continue vers Munich où il ne tardera pas à arriver.

Nous marchions sur le quai en attendant le train local de Türkheim, lorsque nous entendons parler français. A l'étranger la langue fait des compatriotes et la connaissance est vite faite. La comtesse de Montlosier de Reynaud, de Clermont, va justement à Wœrishofen avec sa fille et une religieuse de compagnie. Depuis des mois elle s'occupe de louer des chambres dans un hôtel ; elle craint que nous ne trouvions pas où loger, tellement grande est l'affluence des étrangers. Nous répondons que les prêtres trouvent toujours une place quelque part, que, d'ailleurs, nous voyageons à la Providence ; et nous changeons le sujet de la conversation.

A Türkheim un omnibus attend les voyageurs pour Wœrishofen, distant de deux lieues. Nous arrivons à six heures. A l'hôtel, pas une chambre à louer naturellement ; nous y laissons notre malle et nous nous mettons en quête d'un gîte pour la nuit, car le jour baissait.

Nous allons frapper au *Kurhaus* (coure haousse), maison de pension pour les prêtres. Même désappointement. On nous conseille de nous adresser au couvent des Dominicaines. Là encore toutes les places sont prises. L'inquiétude commence à nous gagner. Ce n'est pas intéressant, à la tombée de la nuit, de n'avoir aucun logis,

surtout à l'étranger, après une longue journée passée à s'enfoncer en pays inconnu. Nous commençons à croire que nous aurions dû, en traçant notre itinéraire, préparer un peu les éventualités de l'avenir.

L'église est près de nous, nous y allons faire une fervente prière ; sortant de là, nous voyons une maison qui paraît être le presbytère ; il fallait bien payer d'audace ; nous y entrons résolument. Une dame se montre au haut de l'escalier; nous voulons lui parler ; elle ne veut rien comprendre ; il faut avouer qu'entre les langues allemande et française il n'y a aucun point de rapprochement : nous essayons un échange de gestes déclamatoires qui ne réussissent pas mieux — les Allemands ne sont pas prompts à saisir les signes. Pas d'entente possible. La femme disparaît ; nous restons. Après un quart d'heure elle revient ; même mimique sans plus de succès ; et les acteurs se séparent de nouveau. Nous tenons ferme, nous encourageant « en français ». Une troisième fois la même personne se présente, et nous invite à monter, ce que nous faisons bravement, et bravement nous frappons à la porte qu'on nous montre du doigt. Sans doute elle était allée chercher du renfort pour recevoir ces étranges visiteurs. De fait, placée comme en sentinelle devant le curé Kneipp, assis à son bureau, est une jeune personne. Elle nous reçoit dans un français impeccable, et nous sert d'interprête. Nous déclinons nos titres de citoyens anglais du Canada, Amérique du Nord, et de voyageurs sans abri. On paraît s'intéresser aux nouveaux arrivés ; tout de même on nous avertit charitablement que le mieux pour nous est de retourner à Türkheim d'où nous venons, et où l'on donne des douches comme à Wœrishofen. « Notre bon curé, ajoute l'interprête, veut vous accorder une grande faveur. Pour avoir un traitement, on doit obtenir un certificat d'un médecin, depuis que la docte faculté a causé des misères à M. le curé pour les soins qu'il donne aux malades, puis se présenter devant M. le curé qui prescrit un traitement ; c'est une affaire de plusieurs jours quelquefois. Eh bien ! ce traitement, il va vous le donner immédiatement. Vous n'avez qu'à lui faire connaître la maladie dont vous souffrez ».

C'était moins simple qu'on se l'imagine. Pour M. Cinq Mars, il était facile de s'exécuter, lui qui se meurt depuis qu'il est au monde, qu'on a reçu prêtre pour lui procurer le bonheur de dire la sainte messe quelquefois, et qui recouvrera la santé sans doute que pour mourir, de choisir parmi toutes ses maladies ; mais ce n'était pas aussi élémentaire pour un homme qui voyage en amateur, et se porte bien, Dieu merci !

Tout de même, qui ne souffre pas de maux de tête, n'éprouve pas quelque malaise, n'est pas sujet à quelque misère ? Et pendant que mon compagnon détaillle ses infirmités à l'interprête qui les transmet au curé, je me trouve une maladie quelconque parmi toutes celles qui affligent la pauvre humanité, et mon tour arrivé, je commence mon boniment. Je réussis assez bien puisque je méritai d'avoir une prescription ; la voici, elle servira peut-être à trouver le mal dont je souffrais, en remontant du remède à la maladie :

1er jour : Affusion de genoux. — Marche dans l'eau.

2e jour : Affusion inférieure... supérieure.

3e jour : Affusion dorsale — Demi-bain (deux secondes).

Je crains fort d'avoir une maladie générale, et que tout le système soit ébranlé. Dans tous les cas je verrai d'ici à quelques jours si je puis être mieux que je me porte maintenant.

Notre affaire n'est pas plus avancée pour cela. Une prescription autographe ne donne pas la plus petite chambre. Et nous ne voulons pas retourner à Türkheim. Notre interprète vint encore à notre secours. Un homme, qui paraît à son service, arrive bientôt, et part avec la consigne de réussir. C'était d'autant plus urgent qu'il commençait à faire nuit. Nous restons seuls de nouveau. Nous n'étions pas au bout de nos traverses.

Le messager revient enfin. Malgré tout le mal, qu'il s'est donné, il n'a rien découvert. On nous conseille d'aller frapper chez des cultivateurs qui demeurent à une couple de milles d'ici. Il fallait bien se décider à quelque chose. Nous pouvons trouver un cabriolet et nous sortons du village. Chemin faisant nous rencontrons notre

interprête qui faisait une marche à la Kneipp dans la campagne. Elle nous apprend que personne ne parle français là où nous allons : « Si vous me permettez, je vais vous accompagner avec le prince Dadian, mon oncle, que je vous présente ». Et nous voilà partis tous ensemble, non en voiture, car c'est contraire à tous les principes du régime, mais à pied, tandis que le cocher, qui se carre sur son siège, nous suit au pas de son cheval.

Les quatre maisons où nous nous adressons, malheureusement n'ont, elles aussi, pas un lit à disposer. C'est vraiment menaçant. Allons-nous coucher à la belle étoile... bavaroise ? Notre guide une dernière fois nous amène dans une famille. Nous croyons voir briller une pièce d'argent qui change de mains. On nous fait signe d'avancer, et l'on nous installe dans la chambre du maître de céans.

Il était tard. Depuis longtemps le jour avait fui. Nous remercions la nièce et l'oncle qui condescendent à prendre notre voiture pour s'en retourner, et nous voilà dans cette maison isolée, amenagée à l'allemande, où tout nous paraît étrange. Lorsque nous sommes seuls, mon compagnon et moi, nous jetons l'un sur l'autre un regard qui semble vouloir dire : c'est vraiment comme dans les contes. En effet, il n'y manquait rien, pas même une princesse, car, cette espèce de fée qui nous a sauvés deux fois de la misère, en est une, et une persanne.

Il ne nous restait plus qu'à nous coucher après une courte prière. Une dernière surprise nous attendait. Sur le lit, pas de couvertures, mais deux matelas. Nous nous mettons sur l'un, mettons l'autre sur nos membres fatigués pour nous reposer de toutes les émotions et aventures de la journée.

Nous méritions bien de jouir d'un sommeil réparateur. La récompense ne se fit point attendre.

*
* *

Ascension, 26 *mai*. — Lundi matin nous étions encore à faire notre toilette dans notre maison de campagne, lorsque nous entendîmes un bruit confus de voix qui se rapprochaient ; en même temps nous apercevons un grou-

pement d'hommes s'avançant de notre côté. Ils récitaient le chapelet en trois bandes séparées. Les enfants étaient les premiers ; leurs voix dominaient celles des hommes qui suivaient ; à l'arrière-garde marchaient les vieillards dont la voix lente et sépulcrale faisait contraste : image de la vie où tous les hommes s'avancent ensemble sans se confondre vers un but commun qui est la mort. En réalité c'était la procession des Rogations qui se rendait à une petite chapelle que nous avions remarquée près d'ici. A un arpent de distance venaient les femmes dans le même ordre.

Le dimanche précédent nous avions déjà été témoins de la piété des Bavarois. Pendant tout le temps de la grand'messe l'assistance s'est soutenue dans le recueillement le plus parfait. La plupart des assistants ont passé presque tout le temps à genoux, les yeux fixés sur leur livre de prière ou le chapelet à la main.

Le célébrant donna l'eau bénite comme autrefois au Canada, en faisant le tour de l'église. De plus il sortit de l'église pour parcourir le champ des morts qui l'entoure. Les bureaux d'hygiène n'ont pas encore décidé par ici que les cimetières sont un danger pour la santé publique : Tant mieux ! les morts ont plus de prières, et les vivants ne s'en portent pas plus mal.

Nous disons nos messes dans l'église des Dominicaines qui est réservée aux étrangers. Il y a quinze autels et les messes commencent à quatre heures et demie. Chacun inscrit son nom sur une ardoise, et prend son tour suivant l'ordre d'arrivée. Pendant la messe le servant sonne plus souvent qu'au Canada, au contraire de ce qui se pratique en Italie. Ainsi on avertit les fidèles avec la clochette lorsque le prêtre découvre le calice à l'offertoire, et lorsqu'il doit donner la communion aux fidèles, chaque fois qu'il dit : *Domine, non sum dignus.*

Nous prenons nos repas au *Kurhaus.* Nous sommes à la table des Allemands. Pour nous entretenir avec nos voisins, il nous faut nous servir de la langue latine apprêtée à la prononciation romaine. Croyez que les paroles oiseuses sont rares.

Ce sont les Pères de la Miséricorde qui ont le soin de la

maison, et ont charge de nous faire apprécier toutes les douceurs du régime Kneipp. Car tous les mets sont apprêtés à la Kneipp. Il y a le pain Kneipp, la soupe Kneipp, le gruau Kneipp, le café Kneipp. Le sens du goût, obligé de se faire, sans préparation à cette nouvelle cuisine, s'y prête d'abord difficilement, mais s'accoutume vite. C'est ainsi que Messiers les Allemands qui d'abord, absorbent largement les verres de grosse bière, petit à petit s'accoutument au breuvage Kneipp. C'est une boisson qui rappelle le goût du miel ; l'on croirait d'abord qu'elle ne pourra pas nous désaltérer, mais c'est tout le contraire qui arrive.

Les prêtres français et des provinces conquises ne paraissent pas sympathiser avec leurs confrères d'au delà du Rhin. L'un de ces derniers me disait : « On ne peut parler un quart d'heure avec un Prussien sans qu'il nous demande pourquoi nous n'aimons pas à devenir allemand ». Je causais ce matin avec un missionnaire français. Il voulut sortir sa pipe pour en tirer une « touche », lorsqu'un prêtre allemand vint lui engendrer chicane en latin. Il était évident qu'il lui plaisait de faire la leçon à un français. S'il était dans son droit strict, il avait tort sur tous les autres points.

*
* *

3 *mai.* — La rencontre fortuite de la princesse Anna Nériman Manigonian Ena Molof, lors de notre arrivée à Wœrishofen, a été pour nous providentielle ; sans elle nous n'aurions pas eu ce soir-là une pierre pour reposer notre tête ; plus tard elle s'occupa de nous trouver une maison de pension dans le village même. Elle est une habituée de Wœrishofen où les pauvres et les malades ont appris à la connaître et à la respecter. Ses ancêtres ont régné en Perse, et son père est encore ambassadeur du Schah de Perse à la cour de Vienne ; la mère suit le régime Kneipp à Wœrishofen, et une partie de la famille l'accompagne. La connaissance que nous avons faite de la princesse Anna, comme on l'appelle ici, nous a introduits dans la famille.

Hier nous recevions une invitation pour un pique-ni-

que. Nous acceptons volontiers et nous nous rendons à l'hôtel, après avoir fait un petit bout de toilette. Mais le prince Dadian, en nous apercevant, de s'écrier : « Allons donc ! Est-ce le costume des Kneippistes ? Faut-il s'embarrasser de cols, ceintures, douillettes, souliers et chaussettes ? Allez ! Enlevez-moi tout cela ». Nous nous exécutâmes de bonne grâce et revenons habillés à la mode du pays. Nous partons ; une voiture à deux chevaux conduisait les dames âgées, les autres voyagèrent à pied, un parapluie à la main, non pour se protéger contre la pluie dont un disciple de Kneipp n'a cure, mais contre les rayons du soleil.

Nous prenons le dîner dans un bocage, et nous décidons de nous rendre jusqu'à une petite ville voisine. Inutile de dire que si nous rencontrons un ruisseau, il nous faut le remonter pour prendre un bain de pieds, se frictionner les genoux. Nous arrivons enfin à la ville où nous faisons notre entrée solennelle par la rue principale, à travers voitures et piétons ; quelques-uns ont bien l'air un peu surpris de notre accoutrement, mais nous passons outre.

Au souper on nous servit de la bière de Munich. Elle est célèbre de par tout le monde, et à bon droit. Elle n'a aucune âcreté.

Nous étions à quatre lieues de Wœrishofen. Le retour s'effectua en voiture. Le prince défraya tous les frais du pique-nique qui durent s'élever à une centaine de francs. Il aime à faire les choses largement. La princesse nous disait : « Nous, Orientaux, nous ne pouvons devenir riches. Nous donnons toujours ; nous n'avons rien à nous; les lois de l'hospitalité surtout sont sacrées et se conservent, comme au temps d'Abraham et des patriarches, et entraînent de grandes dépenses. Mon père, à Vienne, mène un train de vie qui absorbe ses revenus ».

Le lendemain ce fut une course aux timbres du Canada. Plusieurs lettres nous étaient arrivées la veille, et étaient restées exposées au Kurhaus ; elles avaient excité les convoitises de tous les collectionneurs. Nous pûmes ainsi faire quelques heureux à peu de frais.

*
* *

Wœrishofen, vendredi, 3 *juin* 1892. — Aujourd'hui nous avons vu dans la campagne un pasteur de troupeau authentique, avec sa houlette et son chien fidèle. Ce spectacle nous mit à la mémoire bien des textes du saint Évangile. « Je suis le Bon Pasteur... Je connais mes brebis et mes brebis me connaissent... le Pasteur marche devant les brebis, et les brebis le suivent... » Notre homme menait son troupeau dans des sentiers étroits entre deux pièces de grain, et les brebis avançaient sans y toucher ; si quelqu'une faisait mine de s'écarter, il lui jetait de la terre avec sa houlette — espèce de bâton terminé en pelle — et la ramenait au bercail, tandis que le chien se tourmentait, occupé de garder toutes les brebis ensemble. Lorsqu'elles arrivaient dans une prairie, elles se mettaient à brouter l'herbe et se dispersaient, tandis que le chien continuait à faire bonne garde. Au signal convenu, elles se réunissaient de nouveau. Le pasteur partait le premier, et les brebis se mettaient à sa suite, en recherche d'un nouveau pâturage.

« CORRESPONDANCE D'OUTRE-MER »

Tel est le titre d'une correspondance que j'envoie au « *Progrès du Saguenay* de Chicoutimi. Elle a sa place dans ces pages.

Wœrishofen ! Peut-être trouverez-vous ce mot un peu dur à l'oreille. Mais songez que nous sommes dans le grand Empire germanique et soyez heureux de n'avoir affaire qu'à un mot de quatre syllabes qui se prononce comme il s'écrit. Wœrishofen est un petit village de la Bavière, non loin de Munich, la capitale bavaroise. Inconnu il y a quelques années, il prend une célébrité qui tend à devenir universelle, célébrité qu'il doit tout entière à son modeste curé.

M. l'abbé Sébastien Kneipp est né en 1821 ; il est aujourd'hui l'un des hommes en vue de l'Europe, et son nom attire les malades de toutes les parties du monde. C'est à la science médicinale expérimentale qu'il doit la réputation dont il jouit. Il n'a jamais fait de la médeci-

ne une étude professionelle, et cependant, il compte plus de patients qu'aucun gradué d'université, et opère les cures les plus merveilleuses.

Enfant du peuple, il commença à exercer le métier de tisserand comme son père. Mais ses idées comme ses goûts le portaient ailleurs. Au prix de bien des sacrifices et de mille privations, il put entreprendre à un âge avancé des études classiques, les continuer et embrasser l'état ecclésiastique. Mais ses forces s'étaient épuisées dans un travail trop ardu ; il tomba dangereusement malade et deux médecins déclarèrent que ses jours étaient comptés. Dans cette extrémité, la Providence fit tomber sous sa main un ancien livre traitant d'hydrothérapie. Il y découvrit une dernière planche de salut ; il résolut de s'en servir. Pendant des mois il fit des affusions d'eau froide sans cependant obtenir d'amélioration sensible. En désespoir de cause, il recourut aux grands moyens. Pendant l'hiver de 1849, il allait briser la glace du Danube, et par un froid de quinze degrés, se plongeait dans le fleuve et revenait en hâte se réchauffer. Cette fois il terrassa le mal. Bientôt il est sur pied, reprend ses études théologiques et se met en état de recevoir la prêtrise. Depuis il n'a cessé de se traiter au moyen de cette eau salutaire qui l'avait arraché à la mort.

Homme d'observation, le curé Kneipp étudiait les propriétés médicinales de ces plantes, herbes de toutes sortes qui croissent sous nos pas, auprès de nos habitations, et se fit une véritable pharmacie. Il se servait de ses connaissances pratiques pour faire du bien autour de lui, particulièrement à ses paroissiens. Il ne songeait nullement à la renommée, et, ce n'est qu'au déclin de sa vie, lorsqu'il était déjà septuagénaire, qu'elle vint à lui et en fit son favori.

Wœrishofen, dont on connaissait à peine le nom, possède aujourd'hui une réputation qui s'étend dans tout le monde. Au moment où je vous écris, la belle saison vient de commencer, et près de deux mille personnes, venues de l'étranger, remplissent tellement les hôtels, et les maisons privées que tous les jours, grand nombre de nouveaux arrivés sont obligés de se répandre dans les villages envi-

ronnants. On peut dire que toutes les infirmités se donnent ici rendez-vous. On ne voit de tous côtés que de pauvres éclopés, qui se traînent misérablement sur des béquilles, ou qui sont privés de tout mouvement, des malheureux atteints d'espèces de chancres qui les couvrent de plaies, leur rongent la figure, au point que chez quelques-uns le nez est complètement disparu. Et combien viennent à Wœrishofen pour rétablir une santé délabrée, un tempérament ruiné. C'est le cas ordinaire pour les prêtres, dont plusieurs s'épuisent par un excès de fatigue dans le ministère et par des études trop soutenues.

Tous ces patients sont traités par l'eau, ce spécifique unique qui guérit des maux présents, futurs et passés, en formant une constitution nouvelle, capable de se débarrasser de ses infirmités et de se rendre invulnérable pour l'avenir.

Le curé Kneipp est d'opinion que dans notre siècle on prend beaucoup trop de soin de sa personne, qu'on la douillette à l'excès, et qu'ainsi des maladies inconnues de nos pères envahissent la pauvre humanité, et on ne sait plus se défendre contre le moindre mal. On s'évertue à inventer de nouveaux moyens pour se prémunir contre tout ce qui nous entoure. Peine inutile ! Il nous faut bien vivre dans le monde, exposés aux outrages des quatre éléments qui se disputent les airs. De fait, comment pourra se défendre cet enfant qu'on enfouit dans cet amas d'étoffes de toutes sortes, et qu'on élève comme en couche-chaude, lorsqu'il devra endurer quelque misère. Pareille créature ne peut que croître en s'étiolant, languir et périr. Le curé Kneipp veut faire de la constitution humaine, non pas une fleur éphémère, mais une plante robuste, capable de résister à l'effort de la tempête. Pour acquérir une telle vigueur, il faut à l'homme de l'air, de l'air pur, et, comme l'arbre de la forêt, il doit le respirer par tous les pores de son être. Donc, plus de ces flanelles épaisses qui conservent une chaleur malsaine, mais une toile grossière qui permet la libre circulation du sang, la rend plus régulière et plus active. De même qu'on prodigue ses soins à l'arbre tout entier, lorsque ses

feuilles malades dépérissent, afin que la vie qu'il reçoit de la terre et de l'air porte partout la vigueur, de même aussi le curé Kneipp guérit ses malades en s'adressant à tout l'organisme. Aux aveugles il rend la vue, non en soignant les yeux, mais en fortifiant tout le système, et donnant au sang la force d'agir sur les nerfs optiques; alors l'aveugle commence à entrevoir, et, à mesure que ses forces augmentent, il voit davantage.

Le curé Kneipp arrive à ces heureux résultats, surtout au moyen de l'eau. Il ne faudrait pourtant pas croire qu'il prescrit des bains nombreux, complets et prolongés. Tout au contraire il est ami de la mesure et de la modération en tout. Les bains qu'il ordonne ne durent que quelques minutes, et ne s'appliquent à l'ordinaire que partiellement. Il s'agit de régulariser la circulation du sang et de l'activer. Si le sang se porte trop abondamment à la tête, des douches appliquées aux genoux l'attirent à cet endroit, et en déchargent d'autant les parties supérieures. Ces douches ne manquent pas d'énergie. On dirige sur vous de toute la force d'une hausse comprimée, une eau glacée qui vous transperce jusqu'aux os. Vous craignez de ne pouvoir supporter pareille torture, mais l'opération est déjà terminée. Empressez-vous de remettre vos habits sans vous essuyer cependant, sortez au plus vite pour marcher, courir, produire la réaction. Vous vous apercevrez bientôt de l'effet de cet exercice à la bienfaisante chaleur qui parcourra tous vos membres.

Les meilleures applications de l'eau sont celles qu'on reçoit en état de transpiration, et plus la sueur vous inonde, plus aussi le bain ou la douche est efficace. C'est que par les pores entr'ouverts de la peau s'échappent toutes les impuretés du sang, tandis que l'eau pénètre plus facilement pour réconforter tout votre être. Mais surtout n'oubliez pas de faire immédiatement la réaction. Autrement le froid s'emparerait de vous, et vous seriez exposé à contracter des maladies mortelles.

Les bains et les douches ne sont pas les seuls moyens de guérison du curé Kneipp. Il en possède bien d'autres dans son répertoire ! C'est ainsi qu'il recommande à tous, comme pratique excellente, de marcher nu-pieds

sur la rosée matinale, dans l'herbe des prairies, ou sur des dalles mouillées.

En arrivant à Wœrishofen, on abandonne ces chaussures toujours trop lourdes qui engourdissent les pieds, ralentissent la marche, pour revêtir la légère sandale de cuir. On hésite d'abord, mais il faut bien se mettre à la mode du pays ; nous sommes dans le royaume des va nu-pieds. Ces conclusions pratiques ne manquent pas de donner lieu à des spectacles étranges. On voit de grandes dames, car il y en a ici, des comtesses et même des altesses, revêtues de robes éclatantes, aux franges riches et variées, se promener pieds nus ou avec des sandales. Des jeunes personnes élégantes, portant chapeaux à la mode, ailes aux épaules, semblent elles-mêmes étonnées de laisser voir leurs pieds aux passants. Dans ces eaux limpides du ruisseau qui traverse le village, se promènent hommes, femmes et enfants, tandis que d'autres patients, assis sur ses bords, se contentent d'y plonger les pieds.

Par tous ces exercices le curé Kneipp veut qu'on s'endurcisse à la misère, et qu'on ne soit plus exposé à subir toutes les influences délétères qui nous entourent. C'est le renversement des mille précautions minutieuses qui, trop souvent, sont à l'ordre du jour. Bien loin de craindre la fraîcheur du plancher dans une chambre surchauffée, il est bon de sortir nu-pieds sur la neige nouvellement tombée. Si vous entendez sur votre chemin le bruissement d'une source d'eau limpide, dirigez vos pas de ce côté, trempez-y vos pieds fatigués sous le poids de la chaleur, et, soyez en certain, vous vous sentirez reposé. Et, la nuit, pourquoi vous condamner à respirer péniblement l'air renfermé d'un appartement solitaire, faites une ouverture qui ne laisse arriver à vous aucun courant d'air, et dormez tranquille. Vous respirerez de toute la force de vos poumons un air vivifiant, et, au réveil, au lieu de vous sentir engourdi, incapable de tout effort, vous aurez acquis une nouvelle vigueur, et serez tout disposé à commencer gaiement votre journée. Pas n'est besoin de dire que le curé Kneipp est opposé aux criminels corsets, à ces gants et bas étroits et allongés qui retiennent les mains et les pieds comme dans un étau.

Par ce qui précède on peut se faire une idée de ce qu'est la vie à Wœrishofen. La société y est assez variée pour que l'on puisse s'y faire des relations agréables, et il est en même temps facile d'y jouir de la campagne avec tous ses charmes.

Le paysage est enchanteur dans cette partie de la Bavière. C'est une vaste plaine qui s'étend au loin tout autour de vous, et se termine sans brusque transition par de légères ondulations. La vue se repose sur cet horizon de verdure, tandis que du côté sud les Alpes Tyroliennes élèvent fièrement leurs cimes couvertes de neige. La monotonie de la plaine est agréablement interrompue par de nombreuses ondulations de terrain, par des bouquets de bois laissés ça et là au milieu des champs, de jolis villages qui émergent du sein des bosquets et que domine le clocher de l'église paroissiale.

Tout auprès de Wœrishofen, sur une hauteur, s'étend un joli bois formé surtout d'arbres résineux. Des sentiers le traversent en tous sens, et les oiseaux en ont fait leur demeure de prédilection. Il fait bon entendre leurs concerts et s'enfoncer dans ces retraites solitaires pour fuir les ardeurs du soleil, et respirer les parfums salutaires qui s'échappent des grands sapins et de toutes les plantes aromatiques qui nous entourent. Aussi, c'est le lieu du rendez-vous général. Les uns font le tour du bois avec rapidité, en se donnant force exercices ; d'autres marchent plus lentement et semblent savourer davantage les charmes de la vie champêtre ; un grand nombre aiment à s'asseoir sur des bancs rustiques ou à s'étendre sur le vert gazon. Dans la plaine on voit errer comme à l'aventure nombre de personnes qui préfèrent à l'ombre de la feuillée, les rayons du soleil, l'herbe des champs ou le cours limpide des eaux.

Malgré cette affluence extraordinaire d'étrangers qui arrivent de toutes parts à Wœrishofen, l'ordre le plus parfait ne cesse d'y régner ; jamais on n'entend parler de désordres. Les habitants du pays ont conservé une grande simplicité de mœurs, et des habitudes admirables de sobriété. Ils vivent sans prétention, et ignorent absolument le luxe, cette plaie de notre pays qui exerce ses

ravages même parmi les populations de nos campagnes. On ne saurait non plus trop louer la piété de ces braves gens. Les hommes, sans respect humain comme sans ostentation, disent leur chapelet, soit en marchant dans les champs, soit dans les processions publiques, avec les dehors d'une foi sincère. Dans les églises vous voyez s'avancer les mains jointes, les yeux modestement baissés, hommes, femmes et enfants.

Le matin, pendant la messe, comme le soir pendant l'exercice du mois de Marie, les pieux sanctuaires de la paroisse et du couvent sont remplis d'une foule recueillie. Tout le jour, d'ailleurs, il y a des adorateurs nombreux devant le Saint-Sacrement. On se sent porté à la piété dans ces églises allemandes toujours propres, ornées de statues et de tableaux qui parlent au cœur en même temps qu'aux yeux. Qui dira les pieuses oraisons de tous ces pauvres affligés qui viennent ici chercher la santé ? Les maladies, les infirmités, les épreuves de toutes sortes sont bien souvent les moyens dont Dieu se sert pour attirer à lui.

Mais l'âme de tout le bien qui se fait à Wœrishofen, c'est son vénérable curé. Il anime tout ce qui l'entoure, et tout semble se rapporter à lui. Au physique, le curé Kneipp a l'apparence un peu sévère, avec sa large figure, ses traits prononcés, ses épais sourcils en broussailles qui assombrissent son puissant regard ; mais de ses lèvres se dégage un léger sourire qui rayonne sur toute sa figure et lui communique une expression de bonté et de finesse extraordinaires. Ses manières sont très simples, presque rudes, et on aime à le voir passer avec sa vaste soutane sans ceinture, donnant un sourire à l'un, une bonne parole à l'autre, et suivi de son chien fidèle que chacun connaît et se plaît à caresser. Ce bon curé est particulièrement remarquable par son humilité. Il faut que cette vertu soit fortement ancrée dans son âme, car un cœur moins modeste serait exposé à s'enfler aux fumées de l'amour-propre. Dans toutes les vitrines, sur tous les objets mis en vente, il voit infailliblement son portrait. On dirait qu'en dehors de lui, rien n'a de prix. Lui seul ne paraît pas remarquer ce concert d'hommages, et, si ses

regards s'arrêtent sur un livre portant pour titre : *Un curé allemand extraordinaire*, il ne paraît pas soupçonner qu'il s'agit de sa personne.

Ce vieillard de soixante-douze ans est d'une vigueur extraordinaire et accomplit chaque jour un travail herculéen. Debout avant quatre heures, alors que tout repose autour de lui, il a déjà commencé une journée qui ne lui laissera aucun moment de loisir. De bonne heure on le voit visiter les chantiers de l'orphelinat qu'il fait construire et qui coûtera bien cent mille francs. Tous les jours, pendant plus de six heures, il se renferme dans la salle des consultations. Les malades passent tour à tour devant lui, et, pendant que les médecins donnent leur avis, le curé a jeté sur lui un regard scrutateur qui lui permet de diagnostiquer la maladie et de donner le traitement à suivre.

Mais là n'est pas l'occupation qui tient le plus à son cœur de prêtre. Avant tout il se doit à ses paroissiens, et les devoirs de son ministère ont toujours ses premiers soins. Si Wœrishofen est une bonne paroisse, s'il y règne l'ordre le plus parfait, si tout y respire la piété, c'est à son zèle éclairé, à ses ferventes prières, à sa surveillance active et à ses pieuses exhortations qu'elle le doit. Le curé Kneipp est un saint prêtre. A l'humilité qui le distingue il joint la pratique de la charité et de la plus entière abnégation. Son œuvre est avant tout une œuvre de bienfaisance. Ce sont toujours les pauvres qui sont l'objet principal de ses soins et sont les premiers servis ; dans les consultations, ils passent avant les nobles et les riches. Un grand nombre d'enfants pauvres et infirmes sont entretenus et traités à ses frais. C'est à répandre autour de lui de tels bienfaits qu'il emploie tout son avoir, surtout le revenu de ses livres qui se tirent à un plus grand nombre d'exemplaires que ceux de Drumont. Quant à acquérir quelque fortune pour lui, il n'y a jamais songé.

Aussi Dieu bénit-il visiblement ses entreprises, et Wœrishofen va toujours grandissant. Le régime Kneipp compte de jour en jour des adeptes plus nombreux et plus puissants : bientôt, sans doute, il aura fait disparaître une foule de vieilles routines dans lesquelles le monde

s'attarde depuis longtemps ; il l'aura débarrassé de bien des drogues malsaines, surtout de l'abus des narcotiques qui exercent sur l'organisme une si funeste influence ; il aura contribué à former des générations saines et vigoureuses au lieu des constitutions anémiques qui font aujourd'hui le désespoir des familles et presque de la société entière.

***

Lahr, 4 juin. — Nous avons passé trois semaines à Wœrishofen ; nous avions eu tout le temps de nous lier d'amitié à cette famille persanne qui nous donnait tant de marques de sympathie. La veille de notre départ, le prince Dadian, au cœur ardent, qui s'était attaché surtout à mon compagnon, ne voulait pas admettre que nous partions : « Dites que ce n'est pas décidé, afin de nous laisser l'illusion de nous revoir ». C'est pénible de s'avancer en voyage au prix de telles amitiés aussitôt rompues que formées.

La première étape qui nous rapproche de notre pays est Lahr. C'est vraiment le retour qui commence ; jusqu'à présent il s'est fait à rebours, en s'éloignant ; maintenant nous avons fait un pas vers le Canada.

Lahr est une petite ville manufacturière du grand-duché de Bade. M. Cinq-Mars allait voir les parents d'une paroissienne. M. H. Bilger, cousin de Mme Leveillée, de Portneuf, nous reçut avec une grande cordialité. Il nous invita à prendre le dîner chez lui, et quoique protestant, il fit servir des aliments maigres. Il nous fit l'éloge des prêtres catholiques : « Ils sont bien vus de tous, dit-il, et n'ont pas de misère. Le Gouvernement leur alloue une pension comme aux ministres protestants. A la mort de l'un d'eux, c'est l'état qui propose six noms parmi lesquels le peuple choisit le successeur ». Probablement que notre homme ne connaît pas tout, et que l'évêque n'est pas sans avoir son mot à dire.

M. Bilger nous entretint de la guerre franco-prussienne. — Les français n'étaient pas prêts. Trop confiants dans le souvenir des guerres napoléoniennes, ils pensaient n'avoir qu'à se montrer pour remporter des victoires, et

se donnaient des rendez-vous dans les villes ennemies. Il ne croit pas que Bazaine fut un traître, mais il fallait une victime. Du côté des Prussiens, tout était prêt et prévu. Nos canons avaient un tir d'une portée et d'une précision extraordinaires. S'ils n'atteignaient pas le but du premier coup, les données mathématiques des experts en observation ne permettaient pas de le manquer ensuite. Lahr est à quatre lieues de Strasbourg ; défense avait été faite de toucher à sa cathédrale ; un tireur visa le clocher et l'atteignit ; des amis s'étaient engagés à l'aider pour le paiement de l'amende imposée. Encore aujourd'hui le peuple allemand est prêt à entrer en guerre avec la France. Du jour au lendemain, au premier signal, on peut mettre un million d'hommes sous les armes.

M. Bilger devait interpréter sa famille qui ne parle pas français. A la fin il s'impatienta et dit brusquement à sa femme : « Tu sais bien qu'un Allemand n'a pas le temps de parler en mangeant ».

Nous avons visité la ville en sa compagnie. Nous avons remarqué le jardin public. Un nommé Jamm, après avoir fait fortune en Amérique, le construisit, et le donna par testament à la ville avec une somme suffisante pour l'entretenir. Il y a une bibliothèque où chacun vient lire journaux et livres sans avoir rien à payer. On doit y ériger une statue à Bismark dont notre homme parle avec enthousiasme, tandis qu'il est plus modéré dans ses louanges de l'empereur qui vient de mettre à la retraite son fameux chancelier d'une manière un peu cavalière.

***

Louze, dimanche 12 *juin.* — Nous n'avons fait que passer à Strasbourg à l'heure du midi ; nous étions à Nancy vers les quatre heures. Nous avons trouvé la capitale lorraine encore pleine d'arcs de triomphe et de drapeaux en l'honneur du Président de la République qui vient de passer en tournée officielle. A cette occasion on organise force démonstrations d'un côté, tandis que de l'autre on distribue quantité de médailles et de marques de distinc-

tion. Au nombre des citoyens qui s'unissent pour acclamer le premier citoyen du pays sont les évêques et les prêtres. Leurs discours sont toujours fort remarqués. Ce qu'on veut surtout, c'est qu'ils reconnaissent la République avec ses lois. La plupart tiennent un langage digne. Quelques-uns, cependant, font la cour aux hommes qui détiennent le pouvoir, qui ont leur mot à dire dans la distribution des cures et des évêchés, et s'occupent des réparations à faire aux églises et dépendances. Il ne déplaît pas d'être *persona grata* auprès des puissants du jour. L'ingérence de l'État dans l'Église, malgré quelques avantages qu'elle peut procurer, est un malheur.

L'évêque actuel de Nancy, Mgr Turinaz, est un brave ; encore en ces derniers temps il s'est fait remarquer par son courage à soutenir les droits de l'Église contre les prétentions gouvernementales.

A Bar-le-Duc nous laissons la grande voie de Paris, et descendons à Mognéville (près Révigny), où demeure la mère d'un paroissien d'Alma, Mme veuve Louis Pageot. Elle nous attendait à la station pour nous amener chez elle. Comme elle paraît heureuse d'entendre parler de ce cher fils Louis qu'elle n'a pas vu depuis si longtemps, de savoir comment il se conduit, de connaître la famille dans laquelle son mariage l'a fait entrer, d'apprendre quels sont ses moyens de subsistance, ses projets d'avenir ! Elles furent nombreuses, les questions auxquelles je dus répondre pour satisfaire sa tendresse maternelle. « Il me semble, disait-elle, qu'en vous regardant je vois mon cher enfant, puisque vous partez d'avec lui, que vous le verrez bientôt, et que vous êtes son directeur de conscience ».

La famille Pageot est l'une des principales de l'endroit : elle est pratiquante. Nous étions heureux de vivre dans l'intimité d'une famille française ; d'assister à des réunions de parents et amis invités pour nous rencontrer. Mais nous eûmes le chagrin de constater que la plupart ne paraissaient pas se soucier des pratiques religieuses, ne sont catholiques que de nom, ne vont pas à confesse et travaillent le dimanche.

Le curé de Mognéville est Mgr Couturier, protonotaire apostolique, ci-devant confesseur de don Pedro, au Brésil. Son portrait porte des décorations. Souvent il est difficile d'arriver jusqu'au curé en France. Il faut d'abord sonner au mur qui entoure la cour du presbytère, puis il y a le chien de garde, puis la ménagère qui n'est pas moins fidèle gardienne quelquefois. C'était le dimanche. Mgr le curé nous accueillit avec bonté, et nous pûmes dire la messe, mais la ménagère nous avait dit d'abord : « M. le curé se rase ; vous savez, le dimanche, il y a bien de l'ouvrage »...

*
* *

14 *juin.* — Nous quittons Mognéville pour Saint-Dizier, arrondissement de Wassy où nous prenons le train local de Montiérender. De là une espèce d'omnibus nous conduit à Louze, par une route large, sans ornière ni pente, entre deux rangées d'arbres. Quelle différence avec nos chemins si mal entretenus du Canada !

Il est vrai que nous n'avons pas des armées en retraite pour aplanir nos routes et les entretenir.

A Louze nous allons frapper au presbytère où nous trouvons un cœur d'or pour nous recevoir. L'hospitalité de Mgr J. Fèvre est faite de franchise et de loyauté. Cet illustre écrivain, aux convictions si ardentes, à l'âme si vibrante, au style si entraînant, dont la prose a un peu l'éclat de la poésie et toute la vivacité du discours, est l'homme le plus paisible du monde. Sa démarche est posée et plutôt lente. Il parle en pesant sur chacun de ses mots, d'un ton plutôt bas, paraissant accentuer toutes ses syllabes. Sa conversation roule sur des sujets sérieux : histoire, morale, considérations sur les hommes et les choses ; il ne cherche pas à l'accaparer ; au contraire, il paraît plutôt aimer à connaître l'opinion de ses interlocuteurs. Dans son presbytère, il vit au milieu des livres ; il y a quinze mille volumes distribués un peu partout ; même nos chambres à coucher en étaient remplies. Ses ouvrages seuls forment une bibliothèque. Dans un pays où l'on ne voit pas une brochure sur le Canada ; il y a de nombreux rayons couverts de volumes sur notre

pays. D'ailleurs il est à étudier nos annales, et prépare une histoire du Canada « qu'il a déjà dans sa tête », nous dit-il. Faut avouer que c'est une tâche difficile et délicate. Il s'agit d'un peuple placé dans une position exceptionnelle sur cette terre du Nouveau-Monde que Mgr Fèvre n'a jamais visitée.

Des écrivains trouvent moyen d'accommoder les vérités aux hommes, de les rendre inoffensives, de découvrir des circonstances atténuantes en faveur de ceux qui les trahissent. D'autres ont pour objectif la vérité, telle qu'elle est ; elle est la règle inflexible de leur jugement. Malheur à celui qui veut la dépouiller de son intégrité pour protéger l'homme d'un parti, ou le parti d'un homme ! Les considérations d'intérêt personnel disparaissent devant les exigences de leur nature droite. Ils tomberont peut-être sous le nombre ou la force, mais on trouvera dans leurs mains le drapeau de l'intégrité de la doctrine et du respect des personnes. Il n'aura fait peut-être que jeter la semence des bons principes, mais elle lèvera en son temps, et la postérité rendra justice à qui de droit. C'est l'un de ces hommes avec qui nous avons eu l'honneur de passer quelques jours. Il est de l'école des Parisis, des Pie, des Gerbet, des Gaume, des Freppel, et des Veuillot, contemporains illustres dont il fut l'ami. Il continue leur œuvre, et s'étudie à démasquer l'erreur du libéralisme, et à la traquer partout où il la rencontre. Quand on combat l'erreur de son temps, on s'expose à donner ou à recevoir des coups cruels, mais il faut bien s'y résigner, si on ne veut pas briser sa plume et se condamner au silence.

Mgr Justin Fèvre est né à Riaucourt, Haute-Marne, en 1829 ; ordonné prêtre en 1853, il fut nommé vicaire à Wassy, et l'année suivante, curé de Louze, doyenné de Montiérender, paroisse de sept cents âmes où il exerce le ministère depuis près de quarante ans.

Hier, conférence ecclésiastique chez un curé voisin, à trois lieues d'ici. Nous devions y aller à la mode du pays, à pied. Heureusement qu'une averse providentielle nous empêcha de partir ; le temps revint au beau, et nous pûmes trouver une voiture à un seul siège pour Mgr Fèvre

et ses deux hôtes. Lorsque nous arrivâmes, la conférence en était rendue au dîner que nous prîmes en compagnie d'une douzaine de confrères. Tous étaient joyeux, se plaisaient à badiner ; on aurait pu se croire dans un concours au Canada. Ils paraissaient heureux de la présence de Canadiens au milieu d'eux ; l'un surtout, plus jeune, était émerveillé d'avoir devant lui des curés authentiques de ce pays découvert par Jacques-Cartier il y a près de quatre cents ans. A tout prix il voulait nous amener chez lui, et nous poursuivait de ses obséquiosités. Les autres confrères nous firent aussi d'aimables invitations que nous fûmes obligés de décliner, car le voyageur est une espèce de Juif errant qui ne peut s'arrêter, et qui n'arrive que pour partir. Mais nous avons été heureux et honorés de nous trouver dans une réunion de prêtres français. Nous avons parlé de nos deux patries d'Europe et d'Amérique. On discuta plusieurs questions théologiques, pendant de la conférence. Tous paraissaient porter une grande déférence à Mgr Fèvre et l'estimer pour ses qualités sociales et ses grands travaux historiques.

*
* *

Pour connaître l'état des esprits en France, il faut pénétrer dans les districts ruraux, s'asseoir au foyer des familles. Notre promenade dans la Haute-Marne nous a fait voir toute vive la plaie de l'indifférence en religion qui blesse au cœur notre mère-patrie. Dans le brouhaha des villes on ne peut comme dans la tranquillité des campagnes, constater l'affaiblissement des pratiques religieuses. La France se paganise. S'il est encore de bon ton de confier les enfants aux prêtres pour la première communion et la confirmation, il est de mode de les émanciper ensuite. D'ailleurs l'intérêt vient à la rescousse des passions ; car le Gouvernement réserve ses faveurs aux libres-penseurs. Le paroissien de Mgr Fèvre qui nous a conduits à Montiérender pour y prendre le train, respecte son curé et la religion, mais il ne va pas à l'église parce qu'il craindrait d'être dénoncé par le Gouvernement. Par déférence il ne voulut rien accepter pour son voyage.

Dans les villes, c'est pénible de voir les fabriques et les

magasins ouverts le dimanche ; ce l'est encore davantage de constater que le paysan qui vit en contact plus direct avec la Providence, après avoir peiné toute la semaine, reste attaché à la glèbe le jour du Seigneur.

On va à l'école neutre ; on n'assiste pas aux instructions du prêtre; on lit un journal rédigé dans les idées du jour. Ce qu'on peut apprendre de moins mal c'est que la place du prêtre est dans la sacristie ; qu'il n'a pas de leçons à faire ni d'obligations à imposer à ceux qui n'en veulent pas ; qu'il ne doit jamais gêner la liberté individuelle mais être à la disposition du Gouvernement dont il est le fonctionnaire. A cette condition, on respectera son caractère, et sa position sociale dans le monde. Que de préjugés ! C'est de l'essence du libéralisme de sembler prendre la part de l'Église pour mieux la combattre, et de ses ministres pour détruire leur mission divine.

Le culte extérieur souffre nécessairement du petit nombre de catholiques pratiquants, et de sa dépendance du Gouvernement. Conçoit-on les tracasseries de toutes sortes et les difficultés qu'ont à subir les pauvres curés de la part des ministres francs-maçons, lorsqu'il s'agit de constructions et de réparations d'églises ou de presbytères. Dans le fait, les édifices religieux tombent de vétusté et que les églises sont pauvres ! A Montiérender le tonnerre est tombé sur le clocher qui a besoin de réparation ; le curé en a fait la demande au Président lors de son passage ; il espère obtenir quelque chose, mais parce que l'église est un monument historique ; elle remonte au temps des moines qui ont changé les marécages de ces contrées en champs fertiles. Quelquefois dans les presbytères, les croisées sont brisées, les portes n'ont pas de serrures et ferment avec des bouts de cordes. J'ai dit quelque part la messe sur un autel qui n'avait pas une grande nappe, mais deux espèces de serviettes sur l'autel ; ailleurs il n'y avait pas de canons d'autel.

La France se suicide ; l'irréligion a rendu ses foyers déserts. La Révolution a appelé tous les enfants au partage des biens ; on ne veut pas diviser le patrimoine des ancêtres ; et la conscience ne faisant pas contre-pieds aux intérêts matériels, on n'appelle à s'asseoir au foyer de la

famille qu'un ou deux héritiers. A Louze, je sortis dans le village ; il me fit l'effet d'un cimetière, tellement tout me paraissait mort. Pas d'enfants qui crient et s'amusent, mais un enfant isolé qui sort d'une maison à la manière d'une grande personne.

Il semble que tout ce monde est honteux et courbé vers la terre. Un curé me disait : « J'ai l'une des bonnes paroisses du diocèse avec plus de mille âmes. Il y a deux ans, j'ai fait un baptême, et l'année dernière, deux ». A Montiérender nous rencontrâmes deux Frères qui ont un collège dans ce chef-lieu. Ils paraissent découragés de l'état de la France, et, avec un triste sourire, nous donnaient rendez-vous au Canada, si les choses devenaient désespérées dans leur patrie.

Espérons que nous ne resterons pas sous le coup de ces pénibles impressions, et qu'un voyage en Bretagne nous mettra plus d'espérance au cœur.

*
* *

Strasbourg, 16 *juin*. — Strasbourg, ancienne capitale de l'Alsace, est à une heure du Rhin. Sa cathédrale est un monument des âges de foi. C'est dans cette cathédrale, au fond de la nef latérale de gauche, que s'élève la plus célèbre horloge du monde ; elle remonte au temps de Charlemagne. Maître Josias en fut l'architecte, mais il dut prêter serment de ne jamais en construire une autre. Elle fut remise à neuf dans notre siècle. Personne ne passe par Strasbourg sans aller la voir et l'entendre.

Lorsque nous arrivâmes sur l'heure du midi, il y avait foule.

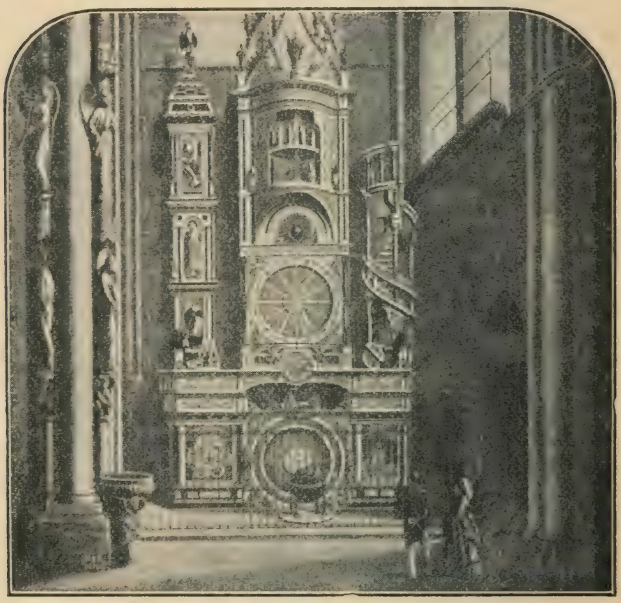
Tout à coup on entend comme le bruit d'un mécanisme qui tombe ; et, tout aussitôt, un ange donne le signal par un coup de marteau sur un timbre. D'abord un vieillard en station sonne les quatre coups du dernier quart d'heure, et s'éloigne péniblement en passant devant la mort qui se tient impassible ; à sa place vient se poser d'un pas léger un enfant qui sonnera le premier quart d'heure ; à la demi-heure, ce sera le tour d'un jeune homme, que suivra un homme dans la force de l'âge. En même temps un ange retourne gravement un sablier

tandis que la mort frappe les douze coups du midi.

Tout au-dessus, à demi-hauteur de la voûte, Notre-Seigneur, debout, de sa main levée bénit chacun des douze apôtres à mesure qu'ils passent devant lui en s'inclinant.

Alors un coq, placé sur une colonne, commence à battre des ailes ; sa gorge se gonfle, et une voix sonore réveille par trois fois les échos du saint lieu.

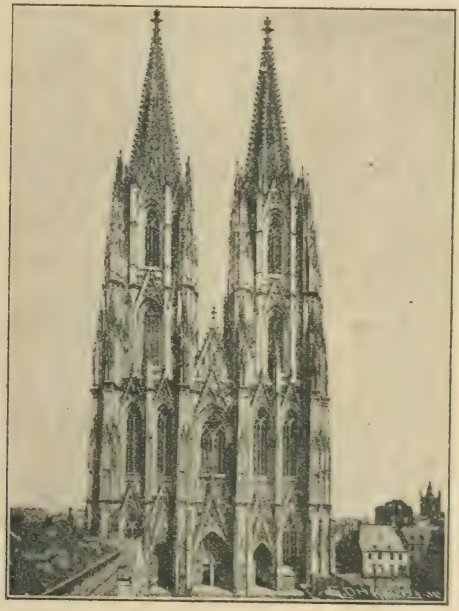
Le système de la sonnerie frappe davantage, mais il est loin d'être aussi ingénieux que celui du cadran où les cal-



Cathédrale de Strasbourg. Horloge astronomique.

culs les plus compliqués se donnent rendez-vous. On y voit d'abord marqués les minutes, les heures, les semaines, les mois, et les fêtes de l'année, même les fêtes mobiles comme Pâques qui change de date tous les ans. Il a fallu tout prévoir et organiser le mécanisme pour cent ans d'avance, de manière qu'en montant l'horloge au premier de l'an nouveau, tout se mette à sa place et arrive à point. Le système planétaire est encore plus surprenant. Le soleil est fixe au centre ; la terre et les princi-

pales planètes exécutent leur révolution autour du roi des astres ; la lune nous apparaît de la grandeur que l'œil nous la montre au firmament ; elle accomplit son mouvement rotatoire autour de la terre ; elle a un hémisphère peint en blanc tandis que l'autre est en noir, pour qu'on puisse la suivre dans toutes ses phases ; la position qu'elle occupe par rapport au soleil sur le cadran permet de la voir dans ses différents quartiers. Il y a des pièces qu'on voit marcher, tandis que d'autres n'ont pas encore fait le tour du cercle qui les supporte.



Cologne. La Cathédrale.

*
* *

De Strasbourg, nous allons à Mayence, ville rhénane, où nous passons la nuit. Nous visitons la célèbre cathédrale qui est d'une construction imposante, mais un peu lourde. Mayence est la ville qui nous a paru la plus américaine de toutes celles que nous avons vues en dehors de l'Angleterre.

On va de Mayence à Cologne en descendant le Rhin en bateau, ou en chemin de fer par l'une des deux voies qui longent le fleuve. Nous prenons celle de gauche. Souvent nous entrons dans des tunnels pour couper des caps qui avancent vers la rive. Sur tout le parcours nous voyons, sur le flanc des montagnes, des prairies, des champs qui s'élèvent en étagères, et sont couverts d'une riche moisson. Les grains commencent déjà à mûrir, car par ici, suivant la coutume des pays du nord de l'Eu-

Cologne. La Cathédrale (intérieur).

rope, on sème du grain d'automne. Nous saluons, en passant, la statue colossale de la Germanie, dominant le pays du haut de la montagne où elle se dresse dans sa superbe grandeur.

A notre arrivée à Cologne, nous ne sommes pas lents à visiter la cathédrale. Quel monument ! Son premier coup d'œil nous enlève. Je n'ai rien vu d'aussi imposant, à part les ruines du Colysée, et les Pyramides. C'est le chef-d'œuvre de l'art gothique, ce que le moyen-âge a

produit de plus parfait et qui n'a pas été surpassé depuis. A la vue de ce portail à la fois massif et léger, qui élève avec majesté cette forêt de ciselures, flèches et clochetons se fondant dans un ensemble merveilleux, l'œil reste hésitant, et se perd dans le bleu du ciel où le codnuit la croix du clocher. L'intérieur n'est pas d'un effet moins saisissant avec sa voûte ogive, voie triomphale conduisant au tabernacle. Les vitraux peints sont d'un fini artistique, achevé, et laisse pénétrer une lumière mystérieuse qui remplit l'âme du sentiment de la présence de Dieu.

Le dôme de Milan ne peut lui être comparé ; il y a plus grande profusion de statues, dentelles et enjoliments de toutes sortes, mais le portail et la voûte ne sont pas d'un effet aussi saisissant. Rien de comparable au fini des détails, à la richesse, aux proportions grandioses de Saint-Pierre de Rome, mais le coup d'œil ne frappe pas d'abord, et c'est un défaut ; il faut que l'étude, le raisonnement viennent exciter notre admiration et nous faire saisir toute la sublimité de l'œuvre. Il est certain que la coupole incomparable est masquée par la partie antérieure trop allongée. Tel n'était pas le plan primitif de Michel-Ange.

Il n'en est pas ainsi de la cathédrale de Cologne. Telle elle a été conçue par le génie ; telle elle a été exécutée dans la suite des âges.

*
* *

Nous avons visité le panorama national. La perfection de la représentation est étonnante. Dans cet édifice de moins de cent pieds de diamètre nous avons eu toute l'illusion d'une grande bataille. Sur le sol, c'est bien un cheval renversé que voici, et, à côté, un homme désarçonné, la tête renversée : il est mort. Voilà un cavalier qui brandit son épée tandis que son coursier se cabre ; celui-ci dirige son arme contre son adversaire qu'il va tuer, lorsque lui-même tombe frappé. Dans la plaine, c'est un mélange confus d'hommes mourants, de malheureux blessés qui se traînent, ou sont étendus dans la poussière, de chevaux excités par l'ardeur du combat qui s'élancent dans la mêlée, d'autres qui s'écrasent en entraî-

nant dans leur chute ceux qui les montent. En levant la tête, nos regards s'arrêtent sur toute une plaine couverte de cadavres d'hommes et de chevaux gisant pêle-mêle. Mais voilà qu'au delà, dans le lointain, arrivent à pas de course, en bataillons serrés, des troupes toutes fraîches. En différents endroits des batailles partielles sont engagées, et des nuages de fumée cachent les combattants.

Des villages deviennent la proie des flammes. C'est une mêlée générale. On aperçoit des officiers porter haut le drapeau ; d'autres sonnent du clairon qu'on croirait entendre à travers les cris de guerre. Aussi loin que la vue peut porter, on voit des collines, des bois remplis d'ennemis placés en embuscade, qui tirent çà et là ; et une épaisse fumée s'échappe de ces bouquets d'arbres. Au-dessus de nos têtes le ciel se couvre de nuages sombres et menaçants formés par toutes les fumées de la bataille. C'est triste, effrayant, et couleur de mort autour de nous.

Plus on regarde, plus la représentation se change en réalité. Il faut se recueillir pour s'assurer qu'on est installé dans une petite bâtisse ; que tout est tranquille autour de nous, et qu'il n'y a pas l'ombre d'un danger.

On montra deux autres tableaux. L'un est l'arrivée triomphale d'une flotte ; elle est saluée par les acclamations de toute une foule réunie sur les quais. Le vainqueur descend du vaisseau-amiral et donne d'abord la main aux grands de la cour qui l'attendent chapeaux bas.

***

Bruxelles, mardi, 21 *juin.* — La Belgique est le dernier pays que nous visitons avant notre retour à Paris, mais nous ne faisons que la traverser. A peine nous arrêtons-nous à Liége la manufacturière, dans Louvain l'intellectuelle, à Bruxelles, la ville à la mode de Paris. Nous ne verrons pas Anvers et ses richesses artistiques ; Malines, métropole religieuse ; Gand, aux nombreuses filatures ; Mons, aux houillères célèbres ; Bruges, autrefois centre de commerce pour le monde entier ; Ostende, renommée pour ses bains de mer. Nous sommes revenus de l'Allemagne sans emporter de l'eau de Cologne dont nous a-

vons vu pourtant l'immense enseigne ; nous partirons de Belgique sans apporter un bonnet de Tournai ou un tapis de Bruxelles.

A Seraing, sur la Meuse, deux lieues en amont de Liége, nous avons visité les établissements de la maison Cockerill qui emploie dix mille personnes, et les cristalleries du Val Saint-Lambert. Nous avons là une idée de l'activité humaine. Le fer mélangé à des matières étrangères est jeté dans les hauts-fourneaux ; il en sort pour couler brûlant sur des dalles où il est coupé en barres de cinq à six pieds, et renvoyé dans d'autres fourneaux afin d'être débarrassé de tout alliage. Le liquide enflammé cette fois s'échappe à flots pressés des tuyaux, comme l'eau qui sort des boyaux à incendie ; on en remplit des tonneaux ou barils. Des laminoirs alors s'emparent de ces blocs en feu, les font passer entre des rouleaux de plus en plus rapprochés où ils s'allongent en se rétrécissant ; ils sont ensuite remis aux ouvriers qui leur font subir les dernières transformations avant de les livrer au commerce.

On est quelquefois effrayé à la vue du feu qui tourne en tourbillonnant autour de nous. On comprend l'activité de cette flamme lorsqu'on voit les immenses soufflets mis en jeu par une roue de quarante pieds de diamètre, les deux battants s'ouvrant avec un bruit de tonnerre, comme une poitrine géante qui se soulève et se referme avec force pour aspirer l'air qui s'engouffre dans ses vastes poumons d'acier ; il faut voir aussi les énormes marteaux et les machines qui les font mouvoir.

Au Val Saint-Lambert c'est le verre qu'on fait fondre sous l'action d'une flamme encore plus intense. On voit de toutes parts voltiger comme des étincelles ; ce sont des morceaux de verre en ébulition que les ouvriers prennent au foyer ardent, et déposent en courant dans des moules pour les travailler, leur donner toutes les formes, et les polir. Ailleurs on taille le verre au moyen de sable qui coule sur une meule en mouvement, et sert à l'user et à le ciseler avec un art infini, le tout avec la main, mais conduite par un œil exercé et sûr.

Tant de personnes qui travaillent ! Tant d'objets en feu ! On pourrait croire qu'il y a danger et confusion.

Il n'en est rien pourtant ; et chacun, à son poste, exécute sa part d'ouvrage comme s'il était seul.

Dans ces ateliers règne une entente parfaite entre patrons et ouvriers. Les premiers s'occupent de ne jamais laisser sans ouvrage celui qui travaille ; et, au moyen de sociétés de secours mutuels, de ne pas laisser sans pain le malheureux que la maladie ou la vieillesse empêche de travailler ; les ouvriers s'attachent à leurs maîtres, prennent leurs intérêts, et assurent l'avenir de leurs familles en versant dans le trésor de la société quelques francs pris sur les épargnes de tous les jours.

Nous revenons par la Meuse. Le petit bateau ne fait que traverser d'une rive à l'autre pour toucher à tous les quais. Heureusement les arrêts ne nous retardent guère. Le capitaine-pilote, confortablement installé au milieu du bateau sur un siège élevé, comme à un bureau, est à peu près tout l'équipage. De là il conduit le gouvernail et la vapeur ; et il suffit de quelques minutes pour accoster à un quai et en partir.

De chaque côté du fleuve, c'est une suite d'usines et de manufactures ; c'est une forêt de tuyaux qui laissent échapper une noire fumée ; on dirait un incendie qui s'éteint.

A Liége revient l'honneur de l'institution de la Fête-Dieu qui est restée la fête populaire de la ville. La mission en avait été confiée à une pauvre fille, religieuse hospitalière, qui vécut au XIIIe siècle. L'église Saint-Martin, dont les Socialistes ont brisé les vitraux cette année, au premier mai, est précisément l'église où la bienheureuse Julienne reçut sa mission honorable.

*
* *

A Louvain, ancienne capitale brabançonne, j'ai été heureux de rencontrer un ancien confrère du Petit Séminaire de Québec, le Révérend Père Charland qui termine en ce moment un volume sur Madame sainte Anne. Il a bien voulu me servir de cicerone dans la ville. Nous sommes en pays flamand où la langue française n'est pas parlée. L'influence française s'y fait moins sentir. Aussi les habitants sont très religieux ; les enfants sont grouil-

lants dans les rues, et ils viennent à vous en toute confiance, vous font un grand salut avec la main en lui faisant décrire une courbe, ou même des deux mains.

Louvain est surtout célèbre par son Université, la première de l'Europe au XVIe siècle, alors qu'elle comptait jusqu'à six mille élèves. Les bâtisses ne forment pas un seul bloc imposant, mais sont distribuées dans la ville, et ne sont pas à la hauteur de l'enseignement qu'on y donne.

***

Bruxelles est la capitale du nouveau royaume de Belgique, comme elle l'avait été du Brabant et des Pays-Bas, bien qu'elle n'ait jamais été le siège d'un évêché. En 1815, le traité de Vienne avait uni la Belgique à la Hollande pour former le royaume des Pays-Bas. La révolte de 1830 brisa cette union, et la Belgique devint un royaume séparé sous le protectorat des nations. Le premier roi fut Léopold I de Saxe-Cobourg-Gotha. Son fils, Leopold II, lui succéda en 1865. Il mourut en décembre 1909 et laissa le trône au fils du comte de Flandre, Albert I. La Belgique est entrée dans une ère de prospérité extraordinaire qui se continue toujours, et pas un pays au monde, en proportion de la grandeur de son territorie, n'a une population plus dense ni des manufactures plus nombreuses.

Le Palais de Justice est le plus grand monument de notre siècle ; il occupe plus de superficie que Saint-Pierre de Rome. L'architecte, épuisé par les veilles et les calculs, ne put terminer son œuvre ; un matin, on le surprit sur son ouvrage, après une nuit sans sommeil, alors qu'il pensait n'avoir pris que quelques heures sur la soirée.

Ici, comme à Louvain, on s'est servi des anciens remparts qui ne sont plus d'aucune utilité pour la défense de la ville, afin d'en faire un magnifique boulevard. De chaque côté sont des trottoirs pour les piétons qui ont encore un troisième chemin au milieu ; les voitures circulent dans deux larges avenues ; sur une autre caracolent des hommes à cheval ; les tramways ont aussi leur voie double ; et tous ces chemins et les rangées d'arbres qui les séparent, font le tour de la ville.

L'église Sainte-Gudule est célèbre par son architecture, et, encore davantage, par la chapelle du Saint-Sacrement-du-Miracle. C'était au quatorzième siècle ; un Juif, du nom de Jonathas, se fit apporter, par un autre Juif, moyennant salaire, des hosties consacrées que lui et ses coréligionnaires se plurent à profaner. Mais voilà que sous les couteaux et les poignards sacrilèges s'échappe un sang miraculeux. On reste stupéfait et les hosties sont remises aux prêtres. Ce sont les mêmes hosties ensanglantées qu'on possède encore aujourd'hui, et qu'on offre à l'adoration des fidèles ; et, c'est en réparation, qu'on a établi la confrérie des Saintes-Hosties-Poignardées.

*
* *

Non loin d'ici est le village à jamais célèbre de Waterloo. C'est là qu'est venu s'abattre l'Aigle impérial. Longtemps il plana au dessus des peuples de l'Europe, tombant tantôt sur l'un, tantôt sur l'autre pour en faire sa proie ; les nations se liguèrent et se mirent à sa poursuite ; l'oiseau puissant fut blessé et relégué sur une île de la Méditerranée ; mais il s'échappa bientôt de sa prison, et déployant ses larges ailes, apparut aux peuples effrayés ; tous s'unirent de nouveau pour lui faire la chasse ; leur meute le relança jusque dans les champs de Waterloo où il succomba pour ne plus se relever. On en confia la garde à l'Angleterre qui donna pour cage à l'aigle malheureux une île perdue dans le Grand Océan où il s'éteignit d'inanition et de dépit.

CHAPITRE DIXIÈME

DE PARIS A QUÉBEC

Le milieu parisien. — Tour de Bretagne et pèlerinage à Sainte-Anne d'Auray. — Aux Châtelets. — Au pays des ancêtres. — Mgr Trégaro. — Le 14 juillet à Paris. — Athalie. — Le retour. — Québec.

PARIS, *dimanche*, 3 *juillet* 1892. — Je ne puis m'accoutumer à la vie de Paris. L'air qu'on y respire n'est pas pur ; l'atmosphère est imprégnée de sensualisme ; le scandale de la vie naturelle nous pénètre de toutes parts ; le chrétien y trouve difficilement un aliment pour sa foi. Il y a bien des églises, comme à Saint-Sulpice, à Notre-Dame-des-Victoires, à Montmartre où l'on peut contempler à toutes les heures du jour la piété et l'humilité sincères ; mais ordinairement c'est plutôt la froideur et l'indifférence complète qu'on remarque. L'air ambiant m'effraie ; et je songe à nos canadiens qui viennent ici passer quelques années d'études; la foi et les mœurs courent un danger constant d'autant plus qu'autour d'eux on paraît s'en préoccuper guère, et ne pas en avoir plus de remords pour cela.

A cet âge avide de jouissances, et ouvert à toutes les nouveautés, on n'a pas impunément sous les yeux le spectacle d'un monde qui prétend se passer de la religion et de la morale chrétiennes, et semble nous dire : « Voyez la vie heureuse et facile que nous faisons ; nous sommes le grand nombre ; nous avons la force et la richesse ; nous disposons des places et des honneurs ». Le vide et l'impiété sont montrés sous des dehors trompeurs, propres à entraîner des intelligences vives, et des cœurs ardents.

En semblable milieu, Garcia Moreno ne passa-t-il pas deux années sans remplir ses devoirs religieux. Plus tard, revenu au pays, on pourra se débarrasser de tous les microbes malfaisants absorbés dans le milieu parisien, grâce à un organisme parfaitement sain, fruit de la formation chrétienne reçue au foyer de la famille, mais la foi n'aura-t-elle pas perdue quelque chose de son entraînement, les mœurs, de leur candeur ? L'expérience prouve que trop souvent l'on ne revient pas de ces rives enchanteresses tel qu'on était parti.

*
* *

Nous avons eu l'honneur de rencontrer plusieurs catholiques militants, entre autres, Messieurs Auguste Roussel et Nemours Godré de « *La Vérité* », et la vieille et respectable sœur de Louis Veuillot, Mademoiselle Élise.

Il paraît régner dans le camp de ces fiers croyants un malaise général. On admet bien le fait de la République, mais on craint que grand nombre ne sache ou ne veuille pas distinguer entre le régime et ses lois, entre la constitution et la législation ; on appréhende de cette confusion des suites funestes ; on craint que les politiciens, menés sous main par la maçonnerie, ne répondent aux avances du Saint-Siège qu'en prenant ce qu'on leur accorde, et demandant davantage, et ne cessent de resserrer les liens qui tiennent l'Église asservie, et l'enserrent dans des tracasseries et servitudes de toutes sortes pour l'étouffer.

Lorsque nous nous présentâmes chez Mademoiselle Veuillot, elle était en compagnie d'une dame de la famille de Montcalm ; nous partîmes pour céder la place à M. le comte de Varennes.

C'est ainsi que se succèdent les grands du monde auprès de cette femme qui n'a d'autre titre de noblesse que celui d'être la sœur du polémiste du Pape et de l'Église, d'avoir été la compagne assidue de sa vie, d'être encore l'écho fidèle de ses idées, la tradition vivante de son illustre frère. Sa conversation n'a rien de futile ; elle roule plutôt sur les grands problèmes politico-religieux. C'est

une femme aux traits prononcés, dont l'attitude et la voix un peu brève respirent l'énergie et la conviction.

*
* *

M. Cinq-Mars avait une carte de présentation pour Madame la comtesse de Villeneuve. Je l'accompagnai au manoir de Boulie où nous avons passé une journée agréable dans une de ces familles foncièrement religieuses dont le dévouement à la cause catholique est sans bornes, et la bourse toujours ouverte aux bonnes œuvres ; en particulier, on ne sait tous les sacrifices qu'on s'impose pour soutenir les écoles libres.

Nous avons rencontré là un compatriote dans la personne d'un enfant d'une dizaine d'années venu des rives du Saint-Laurent. Il est né d'une honnête famille du Cap-Santé, et a été adopté par la famille de Villeneuve dont il porte le nom et le titre en vertu d'un acte du Parlement. Vif, agissant, il aime à prendre ses ébats à travers champs ; toutefois ses heures d'étude doivent être nombreuses s'il veut payer en retour ses bienfaiteurs qui pour ses professeurs seulement dépensent plus de deux cents francs par mois.

*
* *

Saint-Brieuc, dimanche, 10 *juillet*. — Il est difficile de trouver des religieuses plus dévouées, plus prévenantes que les Sœurs Franciscaines Missionnaires de Marie. Je les ai connues à Rome, à Vannes (près Paris), et partout, comme ici, elles nous entourent d'un empressement et d'une charité qui ne se deméntent pas. En serait-il des communautés comme des individus ? Celles qui sont plus près de leur berceau ont-elles le charme qu'on aime tant dans l'enfance, et qui gagne les cœurs ? On pourrait le croire à en juger par les bonnes Sœurs Franciscaines ; aussi voient-elles les jeunes filles accourir de toutes parts revêtir leur blanc costume, heureuses victimes de cet aimant qui attire les âmes. Mais elles sont encore trop peu nombreuses pour toutes les œuvres que leur zèle multiplie dans toutes les parties du monde, jusqu'en Canada où un nouvel essaim vient de s'envoler.

A Saint-Brieuc, où elles ont leur noviciat, elles se livrent à l'étude des langues des pays infidèles et idolâtres où l'obéissance peut les conduire. Dans la solitude et la prière, elles préparent leurs cœurs à toutes les immolations, et font l'apprentissage du martyre, car plusieurs d'entre elles seront envoyées dans les contrées où règne la persécution, dans les léproseries où l'on ne cesse d'offrir sa vie en sacrifice.

Cette propriété princière des Châtelets est un don fait à la communauté. Elle appartenait primitivement à l'évêque de Saint-Brieuc. La Révolution s'en empara, et la vendit aux enchères. L'acquéreur ne put posséder sans remords ce bien enlevé à ses légitimes possesseurs ; il y a une dizaine d'années, à l'occasion de l'entrée de sa fille en religion chez les Franciscaines, il lui donna en dot son domaine des Châtelets.

*
* *

Keranna est un lieu de pèlerinage, non loin de Saint-Brieuc. Nous allons y dire la messe, et continuons jusqu'à Planôtre (plaine haute), et nous nous rendons au presbytère. Nous avons fait le voyage à pied, et les curés voisins arrivent, de même, à pied, quelques-uns avec des parapluies capables d'abriter toute une famille. Nous sommes chez un curé aux cheveux blancs qui s'efface modestement devant ses hôtes. Aussi il était curieux de voir les confrères s'occuper joyeusement des apprêts du dîner. Ils commencent par allonger les tables ; puis on ouvre placards et armoires ; et, petit à petit, on finit par trouver nappes, couteaux, fourchettes, tout ce qu'il faut pour garnir la table. Chacun y va de son idée ; et c'est un va et vient intéressant. Le repas commence et les plats font la ronde ; il s'agit, en se servant, de jeter un coup d'œil sur ceux qui ne sont pas encore servis.

Près de moi est un prêtre sur l'âge ; je lui demande le nom de sa paroisse ; mais je suis en présence d'un respectable vicaire. Par ici, on passe la plus grande partie de sa vie à servir un curé ; on le devient lorsqu'on n'est plus dans l'âge de l'action et que les infirmités de la vieillesse ont déjà fait leur apparition ; on songe plutôt à se faire

une vie tranquille, à ne déroger en rien aux traditions qui tendent ainsi à se momifier.

Les prêtres bretons sont renommés pour leur amour de la résidence ; grand nombre meurent sans avoir vu Paris. L'un de nos convives n'avait jamais été à Saint-Anne d'Auray ; il avait la réputation de ne pas avoir mis les pieds hors de son arrondissement. Il se proposait bien, pour son premier voyage, de se rendre à Pékin.

Après le repas les confrères se dispersèrent par groupes. Quelqu'uns m'invitèrent à jouer aux cartes ; c'était au trois-sept ; je dus avouer que je ne savais que le quatre-sept. J'acceptai cependant. Heureusement qu'il se trouva que c'était le même jeu. Si les « quatre sept » donnent la partie, on gagne de même, et plus régulièrement en faisant « trois fois sept » points.

*
* *

Vendredi, 8 *juillet*. — Le culte de la Sainte Vierge et de saint Joachim s'établit d'abord en Orient avant de se répandre en Occident vers le XIIe siècle. L'église de Chartres se distingua d'abord par sa dévotion à la bienheureuse aïeule de Jésus, mais ce fut Auray, dans le Morbihan, que sainte Anne choisit pour son lieu de prédilection.

Yves Nicolazi fut l'homme-lige de la grande sainte. Il vivait au XIIe siècle ; simple dans ses manières, sans aucune prétention, il se distinguait seulement par sa dévotion à la bonne sainte Anne ; Dieu l'en récompensa en lui confiant la mission de propager son culte. Plusieurs fois elle lui apparut : un jour elle lui dit : « Ne crains pas ; je suis Anne, la mère de Marie ; va dire à ton recteur qu'il y avait autrefois au Bocenno une chapelle célèbre, la première qui m'ait été dédiée en Bretagne. Voilà près de mille ans qu'elle a été détruite ; je désire qu'elle soit rétablie par tes soins. Dieu veut que mon nom y soit vénéré ».

Pareil message effrayait la modestie de Nicolazi ; mais, il fallait bien se soumettre à un ordre si clairement manifesté. Les œuvres de Dieu s'établissent au milieu des difficultés. Nicolas rencontra d'abord de l'opposition

de la part de celui à qui le message était adressé ; son curé, sur qui il était en droit de compter pour le seconder dans son œuvre, le traita de visionnaire, détourna son peuple, et ne se rendit qu'après tous les autres à l'évidence des faits.

On trouva, tel qu'annoncé, au champ de Bocenno, la statue miraculeuse de sainte Anne au milieu des ruines de l'ancienne chapelle qui remontait aux premiers siècles. On y bâtit une église où vinrent quelques pèlerins ; les faveurs spirituelles et les miracles témoignèrent de la volonté du ciel, et les pélérinages commencèrent. Vint la Révolution qui ferma les églises et celle de Sainte-Anne, comme les autres ; le Concordat les rouvrit, et donna de nouveau accès aux pèlerins dans le pieux sanctuaire du Bocenno.

C'est notre mère à tous ; mort ou vivant, dit-on,
A Sainte-Anne, une fois, doit aller tout Breton.

La Bretagne est habitée par des marins ; leur vie se passe au milieu des périls de la mer ; l'enfance est bercée par des récits de naufrages ; les épouses et les mères vivent dans de continuelles alarmes à la pensée d'êtres chéris qui font les pêches lointaines sur les mers dangereuses. Au foyer on s'entretient des absents ; le regard cherche souvent à l'horizon des voiles connues ; et lorsque le vent souffle plus fort, que la vague écumante se fait grosse au rivage et blanchit ses crêtes menaçantes dans le large, il leur semble entendre des gémissements à travers les bourrasques de la tempête, et l'imagination se remplit de sombres fantômes. Et sur terre et sur mer les cœurs se rencontrent dans les mêmes prières ; c'est sainte Anne qu'on invoque ; c'est à son sanctuaire qu'on promet d'aller en pèlerinage.

Le 7 juin 1866, sur l'emplacement de l'annciene chapelle on bénit la première pierre de la basilique actuelle qui est une œuvre d'art et de foi. Plus tard on bénit la statue miraculeuse, et, toute la Bretagne fut en liesse :

Il n'eut pas été Breton de cœur
Qui n'eut, ce jour-là, pleuré de bonheur.

Grand aussi fut notre bonheur de pouvoir dire la messe à l'autel même de Sainte-Anne, au pied de sa statue, auprès de la riche châsse qui renferme ses reliques insignes, là où tant de cierges brûlent en son honneur, où tant de pèlerins viennent s'agenouiller de toutes les parties du monde.

Ici, les Bretons sont chez eux ; s'ils passent devant la statue, ils font sur eux un signe de croix pour la saluer, ou même de la main lui envoient un baiser amical.

Nous étions deux confrères du Canada. En effet, à la station de Saint-Julien, aux Châtelets, lorsque le train arriva, à ma grande surprise j'aperçus à la portière le compagnon de voyage avec lequel je dois revenir au pays, M. l'abbé Belanger de Montréal. Jugez de notre joie ! Deux confrères qui se rencontrent au loin deviennent vite des frères. En dehors des grandes voies qui aboutissent à Paris, les voyages se font lentement ; partis à deux heures de Saint-Brieuc, nous n'arrivâmes qu'à sept heures à Auray ; mais le trajet nous avait paru court.

*
* *

Lundi, 11 *juillet*. — L'Armorique, ancienne division des Gaules, comprenait ce qui forme aujourd'hui les départements du Finistère, des Côtes-du-Nord, de l'Isle-et-Vilaine, de Morbihan et de la Loire-Inférieure. C'est la terre de Bretagne, la patrie des braves, qu'avoisine la Vendée, pays de héros ; elle s'avance dans l'Océan avec Brest pour port de mer ; et forme, avec le département de la Manche qui court vers l'Angleterre et que défend Cherbourg, une vaste baie. Au large sont les îles Jersey et Guernesey ; à l'entrée, le mont Saint-Michel, Saint-Pair, Granville et Saint-Malo. Là s'étendait autrefois la fameuse forêt de Scicy où vint s'établir, au VIe siècle, le moine Paterne ou Pair avec ses compagnons Gaud et Scubilion. Ils fondèrent plusieurs monastères, prêchèrent l'évangile aux idolâtres du pays ; ils furent les premiers apôtres des Gaules. Saint Pair, devenu évêque d'Avranches, mourut le même jour que Scubilion, et tous deux furent enterrés dans cette forêt de Scicy, à l'endroit même où s'élève aujourd'hui le joli village de Saint-Pair-

Saint-Pair sur Mer, Normandie, France.

sur-Mer. En 1888, lors de la consécration de la nouvelle église paroissiale, on y transporta les reliques des saints fondateurs au milieu des acclamations de tout le peuple.

Depuis quelques années Saint-Pair prend de l'importance et tend à devenir une station balnéaire importante.

Je tenais à visiter Saint-Pair, c'est le pays de mes ancêtres. Ils ont vécu sur ce coin de terre avec les ancêtres des familles qui l'habitent encore aujourd'hui ; ils se connaissaient, se voisinaient, avaient les mêmes intérêts, vivaient en frères. Tous ensemble venaient s'agenouiller au pied du même autel, prier sur les mêmes tombes ; aujourd'hui un océan sépare leurs descendants ; aucun lien ne les unit plus sur la terre ; ils vivent inconnus les uns aux autres. Ainsi va le monde. Une circonstance fortuite suffit pour mettre un océan entre deux familles de frères, mais peu importe le pays où s'écoule notre vie ; que ce soit sur la rive orientale de l'Atlantique ou sur ses bords opposés, partout la vie est un pèlerinage de peu de durée ; en quelque lieu où se portent nos pas voyageurs, nous avons le même Dieu à servir ; peu importe le morceau de terre qui recevra notre dépouille mortelle, si de là notre âme s'envole vers le ciel. Alors tout l'univers nous apparaîtra comme un grain de poussière, un point dans l'espace.

C'est dans la seconde moitié du XVIIIe siècle que le grand-père de mon aïeul paternel, François Simon, fils de Joseph Simon et de Jeanne Lefebvre, de Saimper, diocèse de Coutance, quitta le beau pays de France pour le lointain Canada, et vint s'établir sur les bords du Saint-Laurent, à la Rivière-Ouelle, où il mourut en 1775. La même année, son fils Jean-Baptiste épousait Angélique Salomé Miville ; deux de leurs enfants traversèrent le fleuve et se fixèrent en pleines Laurentides, dans le comté de Charlevoix, diocèse de Québec : André, à la Baie Saint-Paul ; Hubert, mon grand-père, à la Malbaie où vivent encore leurs descendants.

*
* *

Lorsque nous passâmes par Saint-Pair, Mgr Trégaro, évêque de Séez s'y trouvait en villégiature ; il venait

La Malbaie.

chercher dans les bains de mer et l'air pur de la campagne le rétablissement d'une santé compromise. Dimanche, il était assez bien pour assister à la grand'messe ; M. le curé Gombert en profita, au cours de son sermon, pour faire une allusion délicate au zèle et la fermeté apostoliques de l'illustre prélat.

En effet, Mgr Trégaro a eu l'honneur d'être condamné quatre fois dans l'exercice de son devoir épiscopal par le gouvernement impie qui conduit la France à l'abîme. Dans un temps où la sainteté et la bonne foi ne suffisent

Mgr Trégaro, évêque de Léez.

pas dans ceux qui sont préposés à l'Église de Dieu, il se distingua parmi les évêques militants.

Dès le début de sa carrière épiscopale, Mgr Trégaro protesta contre les lois scolaires de 1882, et organisa des souscriptions en faveur des écoles libres et catholiques. En 1885, dans une circulaire au clergé, il stigmatisa la loi des écoles neutres de l'épithète infamante de « scélérate ».

Il fut déféré au conseil d'État, et l'on prononça contre lui la déclaration « comme d'abus ». L'intrépide prélat écrivit au ministre des Cultes une lettre dont voici la fin :

« Si j'ai qualifié la loi du 28 mars, sur l'enseignement primaire, de loi « scélérate », c'est que je la considère en mon âme et conscience, comme mortellement désastreuse pour l'Église et pour mon pays. Comme évêque et comme français j'ai droit de la maudire ». La question des écoles neutres était alors la question vitale en France. La tactique des ennemis de l'Église est de s'attaquer à l'âme des enfants. Pour pallier l'œuvre diabolique, on trouva des prétextes spécieux, et les écoles neutres furent votées par les deux Chambres. D'ailleurs le terrain avait été préparé de longue main par les écoles gratuites et obligatoires, et par les persécutions contre les congrégations enseignantes.

Depuis cinq ou six ans sévissait en France la plaie des écoles sans Dieu ; le Gouvernement jugea le temps arrivé de proposer la loi militaire, loi inique s'il en fut. Elle envoie à la caserne les séminaristes et les prêtres, sac au dos, fusil à l'épaule. Conçoit-on pareil sacrilège ? Les ministres du Seigneur devenus les soldats de César ! Les ambassadeurs de paix, des instruments de guerre ! Des mains qui offrent la victime pure, chargées de verser le sang humain ! Mais les ministres d'un pouvoir temporel, qui prétendent que tous les Français doivent payer l'impôt du sang, iront-ils, eux, en simples soldats, exposer leur vie comme ceux qui se font tuer sans gloire ? Non, certes, ils ont trop le sentiment de leur dignité et l'instinct de la conservation ; au jour des combats, ils distribueront les rôles, et, du fond de leur cabinet dirigeront les opérations, car chacun doit servir son pays dans le poste où la Providence l'a placé. Et vous croyez que le prêtre n'est pas à son poste au pied des autels, au chevet des malades, lorsqu'il consacre tous ses moments au salut des âmes, après avoir sacrifié pour cette noble mission biens, plaisirs, famille, et tout ce que le monde promet ? Ah ! vous le savez bien, mais vous voulez faire pénétrer les mœurs des camps dans le sanctuaire ; vous voulez affadir le sel de la terre, mettre la lumière du monde sous

le boisseau et l'étouffer. Mais Dieu n'a pas besoin des hommes pour arriver à ses fins; il peut des pierres du chemin susciter des fils à Abraham ; il aura toujours ses élus ; et si l'on veut détourner la source des vocations religieuses d'une nation prévaricatrice, elle ira, par des détours secrets et connus de Dieu seul, sourdre chez des peuples aujourd'hui peut-être plongés dans la stérilité du schisme ou dans la mort de l'idolâtrie. La force trop souvent prime le droit, et les nouveaux soldats durent endosser la capote et le képi, et se livrer au manîment des armes.

Mgr Trégaro et plusieurs évêques publièrent un catéchisme qui venait jeter la lumière sur les rapports des deux pouvoirs temporel et spirituel, enseigner que l'État est soumis à l'Église, et qu'il est de son devoir de l'aider dans l'accomplissement de ses sublimes destinées, et que la caste sacerdotale ne doit pas faire partie de la milice de l'État. Le catéchisme ne manqua pas d'offusquer les ministres, et Mgr Trégaro fut de nouveau victime de la persécution.

Mgr Trégaro a été pendant vingt ans aumônier de marine. Il a connu les dangers de la mer ; il s'est familiarisé avec le bruit da la vague qui bat lès flancs du navire ; il a connu les mugissements de la tempête. L'évêque a gardé quelque chose du sang froid et de l'intrépidité du marin. Il n'a j'amais craint les flots soulevés de la haine maçonnique, et, au milieu du déchaînement des passions, il reste à son poste de commandant, la main ferme à la barre du gouvernail.

Qui n'admirera une telle fermeté ? L'Écriture Sainte dit en parlant des Missionnaires : *Quam speciosi pedes evangelizantium pacem*, qu'ils sont beaux les pieds de ceux qui prêchent l'Évangile de paix ! Ne pourrions-nous pas aussi nous écrier avec non moins de vérité : Qu'elles sont belles, qu'elles sont nobles les lèvres qui prononcent le *Non possumus*, nous ne le pouvons pas! Faut-il moins de courage pour résister à la persécution froidement calculée des gouvernements civilisés que pour affronter la barbarie des peuples idolâtres ? Dans les deux cas, c'est de l'héroïsme, mais il croît naturellement dans le champ de l'Église, au pied de la Croix et toutes les fois

que les nations voudront secouer le joug de l'autorité religieuse, elles trouveront des chrétiens pour défendre les droits de l'Église jusqu'au martyre.

Dans l'après-midi du dimanche, M. le curé de Saint-Pair qui n'avait pas voulu que je me retire ailleurs que chez lui, m'invita à l'accompagner à la maison de pension de Mgr Trégaro pour lui rendre visite ; j'acceptai avec reconnaissance. Mgr Trégaro m'a rappelé notre premier évêque Mgr Dominique Racine. C'est la même allure animée, la même parole sympathique, le même cœur débordant, la même physionomie ouverte et expressive. Il nous parla volontiers des affaires de France. Il n'a aucune confiance dans les hommes qui la gouvernent. Il a déjà protesté contre les lois iniques de la troisième République ; et il protestera encore s'il est nécessaire. D'ailleurs, c'est encore le meilleur moyen de se faire respecter. On a proféré bien des menaces contre lui, mais jamais on ne les a mises à exécution ; jamais non plus on n'a osé confisquer son traitement d'évêque.

*
* *

Mercredi, 13 *juillet*. — J'ai visité le mont Saint-Michel ; j'ai vu toutes les œuvres d'art et de curiosité qu'il renferme. Je garde aussi un souvenir appétissant des célèbres ommelettes de la mère Poulard; j'ai vu tourner sur leur broche comme la lune autour de la terre, les poulets qui rôtissaient lentement en présentant toujours une face nouvelle au feu de la cheminée.

La grève s'étend au loin, à perte de vue, et semble parfois plutôt s'abaisser vers la côte. On comprend que la marée s'avance au trot d'un cheval, et ait surpris des piétons attardés, impuissants à fuir.

*
* *

Paris, 14 *juillet*. — C'est aujourd'hui la fête des Français, fête révolutionnaire qui rappelle les plus sombres souvenirs. En ce jour, la populace s'empara de la Bastille ; on la remplaça par la guillotine qui va plus vite en besogne. Le 14 juillet n'est pas plus la fête de la vraie France que la Marseillaise est son chant national. Quand

elle se reconnaîtra enfin, elle secouera ces oripeaux sanglants et malséants qui la déshonorent devant les peuples. Dans la France officielle, c'est l'écume de l'impiété qui surnage aujourd'hui, mais cette écume retombera dans les bas-fonds de la société d'où elle vient ; à la surface apparaîtront alors des éléments sains et purifiés qui régénéreront la France de Clovis et de saint Louis avec ses glorieuses traditions et ses destinées immortelles.

Dès la veille le bal était ouvert dans les rues où l'on dansa comme des païens.

C'est le jour des pauvres et des infirmes ; ils viennent jusque des environs de Paris, et envahissent la capitale ; c'est aussi le jour des petits commerçants et exploiteurs de toutes sortes. On en rencontre, partout ; ils étalent leur pauvreté et leurs infirmités feintes ou réelles, font de la musique et du chant, et prennent tous les moyens pour tromper le bon public ou exciter sa pitié ; on est assiégé par les vendeurs de bouquets, médailles et objets divers ; entre autres, une vieille femme offrait en vente un petit président Carnot en carton ; au moyen d'un ressort, elle lui faisait ôter son chapeau à haute forme et saluer de cette façon automatique qui distingue le premier citoyen de la République.

Dans l'après-midi nous avons assisté à la grande revue. Nous n'avions pas de billets pour les tribunes, et nous dûmes nous confondre dans la foule. Moyennant finances, nous pûmes nous installer sur une table d'où nous pouvions dominer. C'est que chacun est à son corps défendant au milieu de tous ces gens qui cherchent à vous accaparer. Les uns ont apporté des échelles dont ils louent les barreaux; les locataires s'y installent à la manière des oiseaux de basse cour ; les autres ont transporté une voiture qu'ils basculent ; un tombereau sert de loge. On entend les réclames des loueurs de bancs et d'escabeaux improvisés, le tout assaisonné de plaisanteries au sel gaulois. Celui-ci crie : « Cinquante centimes pour une place de cinq francs » ; un autre, qui n'a qu'une buche à offrir en guise de siège : « Un franc pour un fauteuil ». Une échelle était couverte de curieux. Les gamins se mettent à chuchoter entre eux, de manière à être entendus

des voisins : « L'échelle n'est pas solide ; assurément elle va se rompre ; ils vont se tordre le cou ». L'échelle se vide et nos finauds vendent des places sur une table vermoulue. Tout à coup on entend une branche qui craque, se casse, et entraîne plusieurs malheureux dans sa chute, et j'aperçois alors, perchés dans les arbres, des spectateurs nombreux qui pouvaient contempler la revue sans payer.

C'est un beau spectacle que cette masse d'hommes armés qui se meut sous le commandement d'une seule voix. Mais nous n'y sommes pas accoutumés, et il est triste de penser que tout ce déploiement de force et de stratégie militaire se fait en vue de la guerre, qu'on se prépare en temps de paix à tuer ses semblables, qu'on organise des boucheries d'hommes.

La revue dura depuis deux heures jusqu'à cinq. A la fin commandants et soldats défilèrent devant le Président. La parade était finie.

*
* *

Nous arrivons de voir l'illumination. Du côté des Champs-Élysées, c'était féérique ; la large avenue jusqu'à l'arc de l'Étoile n'est une traînée de lumières, et ce chemin illuminé conduit jusqu'au Trocadéro qui paraît en feu. Dans les airs se balancent des lampes et lampions de toutes les couleurs. Un jet de flammes ne cesse de partir d'une tour élevée et scintille dans l'espace ; on dirait une aurore boréale ; la tour Eiffel est un phare lumineux.

Dans les rues le bal se continue. Des musiciens installés sur des estrades improvisées, jouent pour tous ceux qui ont le cœur de sauter en plein air avec n'importe qui, en l'honneur de Marat et de Robespierre. Et il en sera ainsi toute la nuit.

*
* *

16 *juillet.* — Nous devions partir hier ; nous avons retardé d'un jour notre départ pour assister à la représentation d'Athalie, le chef-d'œuvre de la scène. C'était un régal littéraire à l'occasion de la fête de saint Henri.

On joua d'abord à titre de lever de rideau une petite pièce comique. Une Américaine doit épouser un Parisien ; on n'attend plus que le père de la mariée. A l'heure prévue, il arrive, mais pressé ; il n'a qu'un nombre limité d'heures à disposer ; il lui faut reprendre le train au plus tard le lendemain pour une affaire qui l'attend au retour. Aussi devient-il nerveux lorsque le jeune homme paraît hésiter à prononcer le oui fatal. Déjà à certains moments le futur a paru passer par d'étranges indécisions. Le Yankee ne veut rien entendre à ses raisons ; les moments sont comptés ; il regarde à sa montre, et, comme le futur gendre paraît toujours hésitant, il sort un pistolet de son habit et le braque sur le malheureux en l'adjurant de se décider. C'est alors qu'il dévoile son secret en tremblant. Il est né aux temps troublés de la Révolution ; sur les régistres des naissances on a mis par mégarde : Fille de... au lieu de : Fils de... En loi, s'écrie-t-il désespéré, je suis une fille ; je ne puis épouser la vôtre. L'Américain ne comprend rien à ces subtilités, mais de nouveau lève le canon de son pistolet. — J'ai été naturalisé en Suisse. — Eh bien ! que m'importe ! Épousez-vous ma fille, oui ou non ? — Infortuné que je suis, reprend-il en sanglotant, les actes ont été copiés mot à mot, je suis... une Suissesse ». En ce moment arrive fièrement notre Américaine. Elle annonce qu'elle a été reçue de la religion des Mormons pour qui il n'y a ni patrie, ni famille, ni sexe. « C'est moi qui suis le garçon, et j'épouse la fille que voici ». Le père trouva la solution naturelle puisqu'elle était pratique.

*
* *

Écolier, j'ai appris Athalie par cœur ; professeur je l'ai enseignée à mes élèves. Je m'attendais de trouver peu d'intérêt dans le développement de cette pièce. Que je me trompais ! On ne peut se lasser d'admirer les chefs-d'œuvre. Plus on les étudie, plus on les pénètre, plus on découvre de nouvelles beautés. C'est que les hommes de génie voient plus loin que le commun des mortels, et il nous faut des efforts répétés pour aller jusqu'où portent leurs regards. Et d'ailleurs la représentation est tou-

jours plus suggestive que la simple lecture et permet d'entrer davantage dans la pensée de l'auteur.

On joua tout d'une haleine les trois premiers actes de la tragédie de Racine, et durant tout ce temps ce fut un silence religieux dans la vaste enceinte. Au contraire des autres drames, l'amour y est absent ; il est remplacé par le sentiment du devoir ; il n'en règne pas moins un intérêt poignant qui va grandissant jusqu'à la fin.

Il y a une étude de mœurs et de caractères qui captive. Joad est toujours la fermeté personnifiée, sans faiblesse, confiant dans la Providence et les destinées du peuple juif. Josabeth, qui a sauvé de la mort le petit Joas, a pour lui l'amour d'une mère, et aussi la faiblesse d'une mère adoptive ; elle ne peut s'élever jusqu'à l'héroïsme du grand prêtre. Elle reste femme, et ne laisse pas de craindre pour les jours de l'enfant, tandis que Joad ne peut croire que le Dieu d'Israël laissera s'éteindre la race de ses rois. Et Abner, le brave Abner, qui ne demande qu'à combattre et à mourir en combattant, cependant se montre hésitant, inspiré par une politique trop humaine ; il se sentirait prêt à accepter l'ordre de choses établi dans la crainte d'un plus grand mal, à capituler devant le fait accompli, à tirer le meilleur parti des événéments et des circonstances, et devant les promesses de la perfide Athalie, à lui livrer l'enfant de la Providence, l'espoir d'Israël. Et Athalie ! Quel type de femme fourbe ! Quelle corruption raffinée dans cette politique pour qui tous les moyens sont bons. Ses discours révèlent des mystères d'iniquité. Mathan est son conseiller, et l'emporte encore sur elle en perversité et par ses machinations diaboliques. La vengeance le conduit ; le remords le pousse, la haine du Dieu des Juifs l'exaspère. Lorsque le sacrificateur de Baal se rencontre avec le prêtre du vrai Dieu, on frémit comme si l'enfer allait venir aux prises avec le ciel ; et l'on tremble sur le sort du petit Joas. Durant toute la pièce, l'intérêt se concentre sur ce faible enfant échappé au massacre de sa famille, qu'on veut faire remonter, sans moyens humains, sur le trône de ses ancêtres. L'entrevue d'Athalie et de Joas est sublime par ce contraste de simplicité confiante qui déjoue l'astuce de

la diplomatie la plus rouée. Non plus on ne peut oublier la scène où Athalie, surprise dans le temple, voyant que tout est perdu, exhale sa rage, et avant de mourir, dans une imprécation désespérée, fait appel au sang qui coule dans les veines de Joas, et l'adjure de ne pas renier les traditions de sa race, de marcher sur les traces d'Achab, son grand-père, et sur les siennes. On reste sous le coup d'une terreur indescriptible, et des plus funestes appréhensions. Le crime est puni dans le sang ; la justice et la Providence triomphent dans le couronnement du jeune roi.

Et que dire des chœurs sublimes, des plus beaux qui aient fait vibrer une lyre humaine ?

Auprès d'Athalie que sont les pièces modernes qui n'ont pas encore affronté l'épreuve du temps ?

J'ai été surpris comme les spectateurs savent écouter en plein Paris une pièce où domine le sentiment religieux, et plus encore, de l'à-propos des applaudissements. Sans doute que l'auditoire dépend de la pièce à l'affiche, et que la salle était remplie de l'élite de la société. Le peuple juif me faisait songer au peuple français. Lui aussi, a besoin d'un sauveur providentiel. Va-t-il se montrer ? Va-t-il l'emporter sur ses ennemis ? Et justement lorsque les allusions paraissaient plus frappantes, et que j'aurais voulu accentuer mon humble approbation, j'entendais venir les applaudissements auxquels je m'unissais de cœur et des mains.

*
* *

Liverpool, vendredi 22 *juillet.* — C'est vendredi de la semaine dernière que nous partions de Paris. Je ne voulais pas passer par Dieppe sans aller voir les Révérendes Sœurs Hospitalières Augustines. Ce sont elles qui, les premières avec les Ursulines, vinrent s'établir au Canada. L'Hôtel-Dieu du Précieux-Sang de la Haute-Ville de Québec fonda ensuite l'Hôpital-Général d'où sont venues les fondatrices de l'Hôtel-Dieu St-Vallier de Chicoutimi.

Le dimanche, les salles de l'Hôpital furent ouvertes au public ; elles reluisaient de propreté ; l'air était grand et

pur. Les visiteurs s'installaient au lit des malades ; l'aumônier allait partout, avait pour tous une bonne parole ; les religieuses circulaient à travers tout ce monde, se livrant à leur besogne journalière. Dans une salle nous trouvâmes des soldats invalides qui sont là aux frais de l'État.

Je pris le dîner au couvent. Nous avons parlé de l'Hôtel-Dieu de Chicoutimi, et de ses développements ; aussi du triste état des communautés en France et des éventualités de l'avenir. On vit dans la crainte, et on s'attend à tout. L'entretien se prolongea après le repas ; je devais prendre le bateau qui traverse la Manche, et l'heure du départ était proche, lorsque la communauté vint saluer un prêtre de Chicoutimi. Bref ! je m'échappai, mais hélas ! trop tard... que pour voir le steamboat s'éloigner du quai, et sur le pont mon compagnon, M. l'abbé Belanger. Dans un long voyage, il est bien permis d'arriver en retard une fois. Tout de même on revient penaud après pareille mésaventure.

Dans l'après-midi j'assistai aux vêpres de la paroisse. Nouvel incident. Je dus subir l'assaut de cinq quêtes. D'abord un fonctionnaire en livrée se présente précédé d'une personne en soutane. C'était imposant : j'avais un franc ; je le donnai. Mais ne voilà-t-il pas que j'entends une voix qui s'approche en disant : « Pour les pauvres, messieurs », et la sébile suit. Puis c'est le tour d'une fillette accompagnée d'un garçonnet qui tendent chacun une tasse provocatrice. En dernier lieu, une femme demande le loyer des chaises. Jusque-là j'avais été protégé en pareille circonstance par le col romain ; ici, point du tout. Il ne me restait plus que de l'or que j'offris pour le change ; on parut désarmé, et je restai avec ma pièce de résistance.

Le soir, de bonne heure, j'étais à mon poste sur le quai. La traversée de la Manche, le trajet de New-Haven à Londres, se firent heureusement.

Je retrouvai mon compagnon à la maison de pension de Mme Pagé où nous avions convenu de loger. Nous commençons à reconnaître des habitudes de notre pays. A table, ce n'est plus un bœuf, un agneau, c'est-à-dire

une légère parcelle d'iceux, qui nous arrive directement de la cuisine, mais on dépose un plat rondelet devant la maîtresse de la maison qui le tranche elle-même et le sert à tous ses hôtes. Mets peu nombreux, mais substantiels, au contraire de ce qui se pratique en France. Le matin, il y a autre chose qu'un café au lait qui empêche de tomber d'inanition en attendant le repas du midi. On ne voit plus sur la table le vin ou le cidre ; l'eau pure, le thé et le café ont fait leur apparition.

Londres tient à sa réputation ; le temps est brumeux, il pleut ; il y a de la fumée. Les rues sont couvertes de boue, les bâtisses, de charbon. Aussi une institution florissante qui manque presque à Paris où l'on se prive pourtant de si peu de chose, c'est celle des cireurs de bottes.

Partis de Londres à dix heures, nous arrivons à Liverpool à deux heures et demie. Trois ou quatre arrêts seulement avaient retardé notre marche dans la traversée de l'Angleterre. Les collisions doivent être rares sur ce parcours, puisque partout il y a au moins cinq lignes parallèles, et quelquefois une vingtaine. Longtemps avant d'arriver on circule à travers les manufactures, et l'on voit dans toutes les directions des réseaux de lignes de chemin de fer se perdre au loin.

C'est extraordinaire comme il y a des pauvres, des personnes mal habillées, des êtres à la mine suspecte, des enfants vagabonds, des miséreux et souffreteux dans cette ville de Liverpool. Il semble qu'on y touche du doigt la plaie du paupérisme. On paraît être dans la patrie des ivrognes, tellement les restaurants sont nombreux et bien remplis.

***

A bord du Sarnia, dimanche, 24 juillet. — Mon voyage tire à sa fin. Le 4 octobre 1891 je prenais le paquebot à Québec en route pour les « vieux pays » ; le 20 juillet, je me remettais sur la mer pour revenir vers le « nouveau monde ». Il y a dix mois, j'étais heureux ; j'allais vers ces continents qui ont été le théâtre de l'histoire du monde pendant tant de siècles ; je ne le suis pas moins

aujourd'hui de retourner vers cette terre d'Amérique.

Le Sarnia, qui nous porte sur les flots, jauge quatre mille cinq cents tonneaux. Il paraissait immobile dans les docks de Liverpool lorsque plusieurs bateaux à vapeur s'évertuaient à remuer sa masse enserrée dans les quais. Il fallut faire des efforts surhumains pour le dégager et lui donner sa liberté. Mais lorsqu'il put se mouvoir par lui-même et prendre son élan, on le sentit frémir et s'élancer joyeux vers la haute mer. Maintenant il n'est plus qu'un copeau sur la vague qui le ballotte en tous sens.

Le retour s'effectue heureusement, mais, à mesure que nous nous sentons approcher, notre imagination est mise en éveil. A travers les espaces nous arrive l'air du pays par rafales remplies des souvenirs du sol natal, et notre cœur nous devance. Quelquefois seuls à l'avant du navire, dans l'obscurité de la nuit, mon compagnon et moi, nous parlons des joies du retour, et nous chantons :

Filez, filez, ô mon navire
Car le bonheur m'attend là-bas.

Que j'aurais voulu ajouter :

Tu vas revoir ta bonne mère
Et le bonheur est dans ses bras.

J'étais si accoutumé, en arrivant « Sur le coteau » de la voir, la première, sur la galerie où elle se mettait en sentinelle pour m'attendre. Il me semble que cette fois-ci encore, après une si longue absence, je la trouverai à son poste, lorsque je fouillerai l'espace à travers l'avenue. Mais, je le sens, elle qui craignait, comme toutes les mères, de voir son fils affronter les périls d'un voyage lointain, elle m'a accompagnée, elle a été mon ange conducteur ; et, au retour, lorsque la famille sera réunie, elle sera encore au milieu de nous.

Effet de l'imagination : tant que notre itinéraire n'est pas rempli, il semble que le voile de l'oubli s'épaissit derrière nous ; nous nous désintéressons de tout, des personnes et des choses ; des esprits se jouent devant nous et nous attirent par des visions toujours nouvelles.

Mais du moment que nos pas s'arrêtent, que l'heure du retour a sonné, c'est toute une révolution qui se produit. C'est la pensée de tout ce que nous avons connu et quitté au pays, de tout ce qui nous y attend, qui vient se placer devant nous et nous précède.

*
* *

Nous ne sommes que deux à parler français, et tous les passagers sont pour nous des étrangers. Il y a un petit garçon qui, sans gêne, et avec la confiance de ses dix ans, est parfaitement chez lui et va à tous. Ce soir il s'amusait dans la longue barbe de mon compagnon, lorsque celui-ci lui dit avec un grand sérieux : « Veux-tu, tu vas m'arracher la barbe, et je t'arracherai les cheveux » ? Le petit bonhomme resta pensif et hésitant, mais tout à coup, se reprenant, il ôte son chapeau, et penche la tête. Heureusement que les choses n'allèrent pas plus loin.

Dimanche, 31 *juillet*. — Nous sommes au pays des icebergs ; ils viennent des régions polaires et descendent vers le gulf-stream où ils finissent de fondre. Nous en apercevons une douzaine à la fois ; ils s'élèvent comme des montagnes, et s'enfoncent bien davantage au-dessous de la ligne de flottaison. On s'aperçoit de leur voisinage par l'eau qui devient plus froide, et c'est le moyen, en temps de brume de les reconnaître. On comprend qu'ils soient la terreur des marins ; il ne fait pas bon de s'y frotter ; l'accolade doit être fatale au petit chef-d'œuvre de l'homme qu'est le vapeur transatlantique.

C'est vendredi que nous avons aperçu la côte. L'Océan est traversé, et nous entrons dans le détroit de Belle-Isle. A notre droite, est le Labrador; à gauche, Terre-Neuve.

Ce soir nous avons assisté à un coucher de soleil comme nous n'étions plus accoutumés d'en voir. L'astre, à son déclin, projetait de toutes parts sur l'azur des cieux qui se confondait avec l'azur des eaux les mille couleurs de son brillant manteau, et à mesure qu'il descendait à l'horizon, son ombre lumineuse s'étendait davantage et variait le spectacle. Les couleurs de l'arc-en-ciel se jouaient sur ce fond éclatant, le perçaient à jour, et produisaient mille reflets. Un moment un nuage diaphane

sembla se détacher du firmament et flotter au-dessus d'une mer d'or. Bientôt les dernières lueurs s'effacèrent, et les ténèbres nous entourèrent.

C'est ainsi, dit l'Écriture, que le juste disparaît, laissant derrière lui la splendeur de ses vertus qui brillent encore longtemps, alors que lui-même est descendu dans la tombe.

Cependant que notre vaisseau continue toujours dans l'obscurité, et sans se lasser, sa marche vers le port désiré.

*
* *

Nous avons eu le concert de Charité en faveur des enfants des marins que la mer a rendus orphelins, et qui sont élevés dans un hospice de Liverpool. Après une traversée heureuse, c'est une bonne pensée de remercier Dieu, en venant au secours des malheureux que de tristes naufrages ont laissés sans ressources sur la terre. Il n'y eut rien d'intéressant. Seul un passager de seconde nous offrit quelque délassement en imitant la flûte et le cornet au moyen de ses mains qu'il disposait sur sa bouche comme le pavillon d'un instrument de musique.

Nous avançons sur le Saint-Laurent. Qu'elles sont gentilles les paroisses qui font comme une bordure à la rive sud du fleuve. C'est aujourd'hui dimanche ; partout la paroisse est réunie au pied de l'autel. Vis-à-vis l'embouchure du Saguenay, un steamboat l'enfonce en pleines Laurentides ; je le suis jusqu'à Chicoutimi et me rends à Alma. La Malbaie est en face de nous ; j'y suis déjà par la pensée.

Le soleil se coucha derrière les Laurentides et la beauté de son crépuscule nous ravit de nouveau. Nous le faisons remarquer à des compagnons de voyage ; l'un d'eux nous dit : « Nous aussi nous avons des couchers de soleil dans notre pays. — Oui, mais pas comme les nôtres ».

*
* *

Québec, 2 *août* 1892. — C'est lundi matin que nous avons jeté l'ancre devant Québec. J'étais le seul passager qui n'aille pas à Montréal. Je débarquais, lorsque je rencontrai, comme par hasard, le cireur de bottes qui ve-

nait tous les matins prendre nos chaussures pour faire leur toilette, non sans remuer quelque chose et quelque fois nous réveiller pour nous faire comprendre que ce n'était pas un envoyé du ciel qui remplissait cette besogne journalière. Je payai ce dernier pourboire et je pus mettre pied à terre.

Nous avons donné la course du Parisian à l'aller, voici celle du Sarnia au retour.

COURSE DU STEAMER SARNIA DE LIVERPOOL A QUÉBEC

		Lat.	Long.	Milles
23 juillet	Samedi	55°20'	6°40'	177
24 »	Dimanche	54°16'	15°11'	289
25 »	Lundi	56°33'	23°17'	273
26 »	Mardi	55°51'	31°11'	268
27 »	Mercredi	55°08'	39°16'	290
28 »	Jeudi	55°39'	48°15'	302
29 »	Vendredi	51°42'	55°50'	292
30 »	Samedi	49°00'	62°00'	300
31 »	Dimanche	49°00'	68°40'	208
1 août	Lundi	48°27'		228
			Total :	2659

Québec m'a fait l'effet d'un village de campagne. Combien peu nombreux sont les piétons ! Certes les trottoirs suffisent amplement pour les rencontres. Que les voitures sont rares ! Et les tramways, loin de se toucher, ne se suivent qu'à de grandes distances. Partout le silence, même sur les marchés ; pas un cri. Le vendeur assis paisiblement dans sa case est aussi indépendant que l'acheteur qui examine d'un air distrait, passe et revient.

Dans les magasins les pratiques ne se pressent guère, et les commis ont du bon temps ; la maison Paquet ne peut être comparée à celle du Bon-Marché de Paris qui forme à lui seul un bloc entouré de quatre rues où accourt tout un monde de clients qui l'envahissent par ses quatre portes à la fois, où l'on peut à peine entrer en refoulant la foule qui sort.

C'est que je suis encore sous l'influence des flots humains qui se pressent dans les deux grandes capitales de

Londres et de Paris ; j'ai encore dans l'oreille le bruit assourdissant des deux populeuses métropoles, et devant mes yeux passent et repassent la procession des tramways surchargés de monde, et la cohue impatiente de la multitude qui se précipite pêle-mêle et obstrue le passage, de telle sorte qu'à l'encoignure des rues, des hommes de police doivent se tenir en faction pour empêcher des blocus et prévenir les accidents.

Mais tout ce brouhaha est quelque chose de factice, un tourbillon qui entraîne, un cauchemar dont il faut sortir pour jouir de la vie réelle.

C'est ici qu'on se sent vraiment vivre puisqu'on est chez soi, dans sa patrie, au milieu des siens. Partout on rencontre des visages souriants, des figures connues. On a le temps de se donner la main, de se communiquer les nouvelles du jour, de s'informer des parents et amis, et les cœurs se rapprochent et battent à l'unisson.

J'ai remarqué la propreté qui règne dans nos églises. On croirait que le balai vient de passer. Et quelle édification de voir tous ceux qui entrent dans le lieu saint se signer en prenant de l'eau bénite, et se mettre à genoux avec respect.

Et maintenant il me tarde de me retrouver au milieu de mes paroissiens ; c'est au milieu d'eux que ma vie s'écoule ; c'est à travailler au salut de leurs âmes que je dois me dépenser ; j'étais accoutumé à vivre de leur vie, à partager leurs joies, à m'attrister de leurs peines. On ne sait le vide que fait dans l'âme du prêtre la privation de tout ministère ; je le croyais comblé ; il n'en était rien. C'est qu'aux prêtres, comme à ceux qui quittent le foyer paternel pour fonder une famille, Dieu dit : « Tu laisseras ton père et ta mère ». Et le ministre du Seigneur trouve une famille à laquelle il doit s'attacher : c'est la paroisse dont il est le curé, le séminaire dont il est le directeur. Il devra l'aimer comme un père aime ses enfants et lui donner son cœur et toutes ses sollicitudes.

TABLE ALPHABÉTIQUE

A

Abner, 204.
Abraham, 160, 198.
Abruzzes (monts), 78, 81, 124.
Achab, 205.
Acropole, 122.
Adam, 99.
Adriatique, 131, 133, 134, 140.
Aéropage, 124.
Afrique, 94, 97, 100.
Agathe (sainte), 95.
Aigle (pointe à l'), 131.
Albert I, 184.
Alexandre, 121, 127.
Alexandrie, 96, 97, 99, 100, 102, 110, 111, 112, 113, 114, 115.
Algérie, 69.
Allan (Cie), 15.
Allemagne, 47, 56, 94, 145, 181.
Alma (Saint-Joseph d'), 172, 210.
Alpes, 147, 151, 167.
Alsace, 177.
Alverne (mont), 129.
Ambroise (saint), 145.
Amérique, 74, 99, 102, 156, 171, 175.
Ancône, 131, 132.
» (Marche d'), 132, 134.
Angelico (Fra), 137.
Anio (rivière), 138.

Angers, 52-55, 56, 116.
Angers (Abbé Aur.), 146.
Angleterre, 19, 21, 22, 25, 30, 32, 44, 56, 65, 100, 102, 114, 137, 179, 186, 193, 207.
Angoulème, 60, 66.
Anjou, 53.
Anne d'Auray (Sainte-), 191-193.
Anne de Beaupré (Sainte-), 63.
Antoine (église de Saint-), à Assise, 130.
Anvers, 182.
Apennins (monts), 78, 81, 132, 133, 139.
Apollon, 78.
Arabie, 94, 105.
Archimède, 95.
Aristide, 120.
Armorique, 193.
Armures anciennes (salle des), à Londres, 28.
Asie, 111.
Athalie, 204.
Athalie (tragédie), 202-205.
Athanase (saint), 99.
Athènes, 94, 119, 120, 121, 123, 124, 137.
Atlantique, 30, 62.
Attique, 120.
Aubry (M. et Mme), 52-53.
Auguste, 87, 93.
Autriche, 124, 154.
Avranches, 193.

B

Baal, 204.
Baie-Saint-Paul, 195.
Baril (abbé H.), 47.
Bar-le-Duc, 72.
Bartoloméo (Fra), 137.
Bastille, 47, 200.
Bavière, 146, 153, 154, 159, 162.

Bazaine, 171.
Bade, 154, 170.
Bédarieux, 167.
Belanger (abbé Avila), 193, 206.
Belgique, 146, 182-186.
Belle-Isle, 209.
Belsunce (Mgr), 69.
Bénévent, 83.
Benoît (saint), 78-81.
Berard (le Père), 42.
Bernadette, 64.
Berne, 151, 152.
Bethléem, 133.
Bilger (famille), 170, 171.
Birmanie, 42.
Bismark, 61.
Blaise (saint), 83.
Blois, 51-53, 66.
Bocenno, 191-192.
Bologne, 139, 140.
Bon-Marché (magasin du), à Paris, 211.
Bonnard (le Vénérable), 42.
Bordeaux, 61, 62, 66.
Borée, (le Vénérable), 42.
Boulie (manoir de), 189.
Brabant, 185.
Brésil, 173.
Brest, 70, 193.
Bretagne, 53, 191, 192, 193.
Brindisi, 119, 124.
Bruges, 182.
Bruxelles, 182, 185.
Bukloé, 155.

C

Caire, 102, 104, 107.
Campanie, 78, 82.

Canada, 21, 23, 35, 36, 39, 42, 52, 53, 56, 62, 80, 81, 93, 113, 116, 135, 144, 156, 159, 161, 170, 175, 177, 189, 193, 195, 205.
Cannes, 70, 76.
Caprée, 86-88.
Cap-Santé, 189.
Carcassonne, 67.
Carnot (Sadi), 201.
Carthage, 94.
Cartier (Jacques), 175.
Casati (famille), 149, 150.
Casgrain (abbé Ray.), 77, 81, 121.
Cassin (mont), 77, 78, 79, 80.
Cassino, 77-81.
Castellamare, 88.
Castelnaudary, 67.
Castres, 67.
Catacombes, 27.
Catane, 95.
Catherine de Médicis, 46.
Catherine d'Alexandrie (sainte), 115.
» de Boulogne (sainte), 139.
» de Ricci (sainte), 139.
» de Sienne (sainte), 139.
Cavour, 88, 132.
Cette, 67.
Cévennes (monts), 67.
Champs-Élysées, 202.
Chapowska (Sophie), 145.
Charland (le Père), 184.
Charlevoix, 68, 195.
Charles Borromée (saint), 145.
Chartres, 191.
Charybe, 189.
Cherbourg, 193.
Chiasso, 146.

Chicoutimi, 162, 205, 206, 210.
Chislehurst, 43.
Cimon, d'Athènes, 120.
Cinq-Mars (abbé Nap.), 146, 149, 157, 170, 189.
Claire (sainte), 130.
Clément VII, 135.
Clermont, 155.
Clovis, 32, 201.
Cochinchine, 42.
Cockerill, 182.
Colysée, 127, 180.
Collège Canadien, à Rome, 125, 146.
Cologne, 180, 181, 182.
Colomb (Christophe), 74.
Côme (lac de), 147.
Côme de Médicis, 147.
Concorde (place de la) 38, 46.
Constance (lac), 153.
Cook (agence), 92.
Corinthe, 123.
Corniche (route de la), 68, 69.
Corse, 136.
Côtes-du-Nord, 193.
Coutances, 195.
Couturier (Mgr), 173.
Crète, 97.
Cyrille (saint), 99.

D

Dadian (prince), 158, 161, 170.
Dalmatie, 134.
Dante, 137.
Danube (fleuve), 163.
David, 145.
Denis (saint), 41.
Deux-Siciles, 94.
Diane (temple de), 168.

Dieppe, 30, 205.
Dominique (saint), 139.
Drumont Édouard, 169.
Dupanloup (Mgr), 51.
Dupont (Monsieur), 58-60.

E

Élisabeth, d'Angleterre, 20.
Écosse, 20.
Édouard le Confesseur (saint), 25.
Égée (mer), 123.
Égypte, 77, 110, 111.
Eiffel (tour), 38.
Epaminondas, 121.
Espagne, 62, 65, 94.
Etna, 94, 95.
Étoile (arc de triomphe de l'), 46, 202.
Euphrate, 99.
Europe, 44, 94, 99, 111, 123, 136, 138, 175, 180, 184, 186.

F

Face (oratoire de la Sainte-), 53-60.
Faguy (abbé François), 77, 120.
Fèvre (Mgr Justin), 173-179.
Finistère, 193.
Florence, 127, 137-139.
Foligno, 127, 131.
François I, 46.
François d'Assise (saint), 79, 127-131.
Freppel (Mgr), 53-55, 174.

G

Gagelin (le Vénérable), 42.
Gagnon (Ernest), 53.
Galilée, 75.
Gambetta, 46.
Garibaldi, 88, 94.
Garonne, 61, 67.

Gaud (saint), 182, 193.
Gaules (les), 40, 56, 193.
Gaume (Mgr), 174.
Gave (le), 64, 65, 132.
Generoso (mont), en Suisse, 147, 149.
Gènes, 69, 73-74, 76.
Geneviève (église de Sainte-), à Paris, 45.
Gerbet (Mgr), 174.
Germanie, 180.
Gironde, 61.
Giotto, 137.
Godré (Nemours), 188.
Granville, 193.
Grèce, 120, 121, 123.
Greenwich, 22.
Gudule (église de Sainte-), 185.
Guernesey, 193.
Guillaume, le Conquérant, 27.

H

Haute-Marne, 174.
Hélène (sainte), 133.
Hellade, 120, 121.
Henri (saint), 202.
Henri VIII, 20, 25, 138.
Hérode, 99.
Hollande, 185.
Hôtel Bonnard, 9, 101, 112.
Hugo (Victor), 45.
Humbert I, 147.

I

Imelda (sainte), 140.
Invalides, 43-45.
Irlande, 20, 21, 148.
Isle-et-Vilaine, 193.
Israël, 204.

J

Jacob, 99.
Jaffa, 111.
Jam (bourgeois), 171.
Janvier (saint), 83.
Jean-Baptiste (saint), 39.
Jeanne d'Arc, 34, 51.
Jersey, 193.
Jérusalem, 22, 133.
Joachim, 191.
Joad, 204.
Joas, 204.
Jonathas, 185.
Josabeth, 204.
Joseph (patriarche), 99.
Josias (maître), 177.
Judée, 134.
Julien (mère St-), 52, 53.
Justice (palais de), à Bruxelles, 185.
Juvénal, 78.

K

Keranna, 190.
Kirouac, (abbé Arthur), 153, 170.

L

Labrador, 207.
Lafontaine, 17.
Lahr, 170, 171.
Lago (*Capo*), 147.
Lamoricière, 132.
Landes (les), 62.
Lapointe (abbé Eugène), 16, 47.
Laurent de Médicis, 138.
Laurentides, 147, 195, 210.
Léon X, 138.
Léopold I et II, 183.
Léonidas, 120.

Lepante, 123.
Leveillée (famille), 170.
Liège, 182, 184.
Lindau, 154.
Lisbonne, 182.
Liverpool, 14, 23, 51, 76, 207, 210, 211.
Loire-Inférieure, 193.
Lombardie, 146, 148.
Londres, 22, 24, 30, 51, 76, 207, 211.
Lorette, 131-136.
Louis IX, 37, 201.
Louis XI, 45.
Louis XIV, 43, 47, 48, 122.
Louis XV, 45.
Louis XVI, 29, 30, 47.
Louis-Philippe, 47.
Lourdes, 53, 62, 63-67, 75, 76, 132, 133.
Louvain, 182, 185.
Louvre, 46.
Louze, 173-177.
Lucerne, 151.
Lucia (Santa-), 84, 90.
Lucie (sainte), 95.
Lugano, 146-150.
Lycurgue, 121.
Lyon, 146.

M

Maclou (église de Saint-), 31.
Mahomet, 112.
Maintenon (Madame de), 48.
Malbaie, 16, 88, 131, 195, 210.
Malines, 182.
Malte, 97.
Mamertine (prison), 127.
Manche (la), 48, 193, 206.
Marat, 202.

Marathon, 120.
Marc (saint), 99.
Marc (église de Saint-), 143.
Maréotis (lac), 115.
Marie-Antoinette, 29.
Marseille, 68, 69, 76.
Martin (église de Saint-), 56.
Martin de Tours (saint), 56.
Massabielle (rocher de), 63.
Massagno, 147, 149.
Massala, 95.
Mathan, 204.
Mayence, 179.
Mazarin, 132.
Mazzini, 132.
Médicis (famille des), 138.
Méditerranée, 70, 94, 96.
Menton, 70.
Messine, 89, 94-96.
Meuse, 182, 184.
Michel-Ange, 137, 181.
Milan, 144-146.
Miltiade, 120.
Missions étrangères (séminaire des), 41-43.
Miville (Angélique), 195.
Mognéville, 172, 173.
Moïse, 99.
Molof (Anna Nériman Mani gonian), 160.
Monaco, 70.
Mons, 182.
Montcalm, 188.
Monte-Carlo, 70, 76.
Montiérender, 173-177.
Montlosier de Reynaud (Madame), 155.
Montmartre, 38-41, 187.
Montpellier, 58, 68, 75.

Montréal, 210.
Morbihan, 193.
Moreno (Garcia), 188.
Moville, 20.
Munich, 155, 161, 162.
Mycale, 120.

N

Nancy, 171, 172.
Naples, 81-93, 94, 119, 124, 125, 126.
Napoléon I, 132.
Narbonne.
Nazareth, 124, 133, 134.
Neptune, 94.
New-Haven, 51, 207.
Nice, 70, 76.
Nicolazi, 191.
Nil (le), 99, 102, 106, 107, 110.
Nîmes, 68, 75.
Noires (montagnes), 67.
Nord (canal du), 21.
Nord (mer du), 30.
Normandie, 30, 94.
Notre-Dame-des-Anges (église de), 130.
— de-la-Garde (église de), 69.
— de-Lourdes (église de), 65.
— de-la-Salette (église de), 42.
— du-Bon-Secours (église de), 32, 33.
— des-Victoires (église de), 187.

O

Odéon, 123.
Olina (rivière), 146.
Théâtre-Français, 48, 202.
Orléans, 51, 53, 54, 66.
Ostende, 182.
Orte, 127.
Orient (église de Saint-), 31.

P

Page (Mme), 207.
Pair (Saint), 193.
Palestine, 77.
Panthéon, à Paris, 45.
Paquet (magasin), 211.
Paris, 30, 33, 35-49, 51, 53, 54, 66, 69, 76, 146, 172, 182, 187, 189, 193, 205, 206, 207, 211.
Parisian (navire), 15, 17, 18, 20, 23, 27, 35, 211.
Parisis (Mgr), 174.
Parlement (palais du), à Londres, 25, 95.
Parthénon, 123.
Patras, 123, 124.
Paul (cathédrale de Saint-), à Londres, 25, 26, 27.
Bays-Bas, 85.
Pedro (Dom), 172.
Péloponèse, 120, 123.
Peregrini (Ludovico), 149.
Périclès, 122.
Persia (navire),
Pharaons (les), 111.
Philippe de Macédoine, 121.
Pic de la Mirandole, 15.
Piceni (Gérolamo), 149.
Pie (Mgr), 174.
Pierre (saint), 99.
Pierre (basilique de Saint-), 25, 26, 172, 185.
Pilate, 15.
Pimodan, 132.
Pincio, 137.
Pirée, 120.
Pise, 74-75, 76.
Pitti (palais), 137, 138.
Plaisance (abbé Wenceslas), 67, 146.
Platée, 120.
Platon, 122.

Pline l'Ancien, 92.
Pointe-au-Pic, 131.
Poitiers, 60, 66.
Pompéi, 91-94.
Portenzo, 147.
Portneuf, 170.
Portugal, 82.
Port-Saïd, 111.
Poulard (Dme), 200.
Pouzzoles, 73, 125.
Protais (saint), 145.
Prusse, 47.
Pyramides, 100, 102-111, 132, 180.
Pyrenées, 65, 66, 67.

Q

Quatre-Cantons (lac des), 151.
Québec, 22, 23, 26, 35, 51, 54, 57, 60, 76, 77, 81, 116, 119, 131, 184, 185, 205, 207, 210, 211.
Quirinal, 138.

R

Racine, 203.
Racine (Mgr Dom.), 200.
Radégonde (sainte), 60.
Raphaël, 137.
Reuss (rivière), 151.
Revigny, 172.
Rhamanieh (navire), 102, 111.
Rhin, 60, 177.
Riancourt, 174.
Rivière-Ouelle, 195.
Robespierre, 202.
Rome, 16, 22, 51, 53, 59, 66, 67, 76, 77, 78, 84, 87, 94, 99, 121, 123, 125, 127, 132, 138, 155, 181, 185, 189.
Rosalie (sainte), 95.
Rouen, 30, 51.
Roussel (Auguste), 188.

Rouge (mer), 111.
Royal (palais), à Naples, 88.
Russie, 32.

S

Saba (reine de), 63.
Saguenay, 210.
Saint-Brieuc, 189, 190, 193.
Saint-Dizier, 173.
Saint-Gothard (mont), 147, 148, 150.
Saint-Jean (lac), 68.
Saint-Julien, 193.
Saint-Laurent (fleuve), 15, 16, 60, 88, 100, 131, 139, 195, 210.
Saint-Malo, 193.
Saint-Marc, 143.
Saint-Michel (mont), 193, 200.
Saint-Pair-sur-Mer, 193, 194, 195, 200.
Saint-Sacrement du Miracle (Chapelle du), 185.
Saint-Serment (église du), 67.
Saint-Sulpice, 187.
Sainte-Anne d'Auray, 191-193.
Sainte-Anne de la Pocatière (Collège de), 77.
Sainte-Chapelle, 37.
Sainte-Thérèse (Collège de), 77.
Salerme, 124.
San-Remo, 73.
Sansovino, 143.
Santa Casa, 133-136.
Sarnia (navire), 207, 211.
Sarto (André del), 137.
Sauriol (abbé), 77.
Schwitz, 151.
Scicy (forêt de), 193.
Scolastique (sainte), 80.
Scubilim (saint), 193.
Sédan, 132.

Séez, 195.
Seine, 38, 41, 45, 144.
Seraing, 182.
Sicile, 91, 94-96.
Simon (famille), 195.
Solon, 121.
Sophocle, 122.
Sorrente, 87.
Sparte, 120, 121.
Strasbourg, 171, 177, 178.
Subiaco, 78, 130.
Suez (canal de), 100.
Suisse, 29, 146, 149, 154.
Sylla, 89.
Syracuse, 94, 95.
Szlubrowski (Bronislas Corvin), 148.

T

Tamise, 25.
Tarbes, 57, 62, 66.
Tarrente, 124.
Tasse (le), 187.
Terre-Neuve, 209.
Terre-Sainte, 77, 89, 102, 111, 112, 129, 133, 209.
Têtu (Mgr Henri), 77, 120.
Têtu (abbé Alph.), 77, 120.
Thabor (mont), 63, 133.
Thèbes, 120.
Thémistocle, 120.
Théocrite, 95.
Théodose, 145.
Thiers, 61.
Thomas d'Aquin (saint), 78.
Tibère, 87.
Tibre, 127, 144.
Tigre, 99.
Titans (les), 147.

Tonkin, 42.
Tournai, 182.
Toulon, 70, 76.
Toulouse, 67, 75.
Tour de Londres, 27, 28.
Tours, 55, 56, 58, 60, 66.
Trégaro (Mgr), 195-200.
Trianons (les), 48.
Trois-Rivières (Séminaire des), 47.
Tuileries, 28-30, 47, 152.
Turin, 146.
Turinaz, 172.
Turkleïm, 155, 156.
Turquie, 105.
Tussaud (Mme), 28-30.

U

Ursule (sainte), 52.
Uri, 151.
Unterwalden, 151.

V

Val Saint-Lambert, 183.
Vannes, 189.
Varenne (Comte de), 188.
Vatican, 138.
Vendée, 193.
Venise, 140-144.
Verne (Jules), 21.
Versailles, 30, 47-48, 61, 62, 73.
Vesuve, 83, 91, 92.
Veuillot (Louis), 174, 188.
Veuillot (Élise), 188.
Villeneuve (Comtesse de), 189.
Victoria, d'Angleterre, 28, 29.
Victor-Emmanuel, 88, 143.
Vienne, 60, 161, 185.
Vincent de Paul (saint), 117.

Vinci (Léonard de), 137.
Vintimille, 70, 72, 76.
Virgile, 124.
Voltaire, 45.
Vulcain, 94.

W

Wassy, 173, 174.
Waterloo, 29, 132, 186.
Westminster (abbaye de), 24, 25, 27.
Wœrishofen, 153-170.
Wurtemberg, 154.

Z

Zurich, 153.

TABLE DES MATIÈRES

Lettre de Sa Grandeur Mgr M.-J. Labrecque 12
Lettre au lecteur 13

I DE QUÉBEC A PARIS

Traversée de l'Océan ; gros temps en mer ; méridien de Greenwich, course du navire ; sacs de la malle. — *Londres;* wagons par compartiments, abbaye de Westminster, édifices parlementaires ; cathédrale de Saint-Paul, encombrement de la rue ; illusions ; tour de Londres ; établissement de Madame Tussaud. — *La Manche.* — *Rouen ;* édifices gothiques, cicerone, état des esprits, N.-D. du Bon-Secours, au Marché 15

II PARIS

Le dimanche à Paris — Sainte-Chapelle — Tour Eiffel — Montmartre — Séminaire des Missions étrangères — Les Invalides — Le Louvre — Les Tuileries — Promenade à Versailles — Le théâtre — Le Parisien 35

III DE PARIS A LOURDES

Distances parcourues — *Orléans* — *Blois ;* Ursulines — *Angers ;* hospitalité canadienne, M. et Mme Aubry, départ impromptu de Paris ; communautés religieuses ; persécution latente. — *Tours ;* M. Dupont et la dévotion à la sainte Face. — *Poitiers.* — *Angoulème.* — *Bordeaux ;* colonne de Saint-Michel, les Landes 51

IV DE LOURDES A ROME

Lourdes ; pèlerinages ; distances parcourues. — *Toulouse.* — *Les Cévennes.* — *Nîmes ;* tour Magne. — *Marseille ;* N.-D. de la Garde. — Mgr Belsunce. — La Corniche. — *Vintimille ;* à la frontière de deux pays ; jeûne prolongé. — *Gênes ; Campo Santo.* — *Pise* ; ses monuments ; distances parcourues..... 63

V DE ROME A ALEXANDRIE

Monastère du Mont-Cassin. — A travers les Abruzes. — *Naples ;* site enchanteur ; *ora et prosit ;* liquéfaction du sang de saint Janvier; églises et statues; excursion à l'île de Caprée ; Unité italienne ; bruit de la rue ; scène du départ : *Pompéï.* — *La Sicile ;* notice historique ; cicerone ; modèle du genre à Messine ; mannequin du carnaval. — Sur la Méditerranée ; abordage à Alexandrie 77

VI L'ÉGYPTE

Notice historique. — Mœurs orientales — Les bazars. — D'Alexandrie au Caire. — Excursion aux Pyramides. — Communautés religieuses 99

VII D'ALEXANDRIE A ROME

Sur la Méditerranée. — *Grèce ;* notice historique. — Athènes et les Athéniens. — *Corinthe ;* golfe ; raisin. — Iles Ioniennes ; *Corfou.* — De Brindisi à Naples. — Retour au Collège canadien 119

VIII DE ROME A WŒRISHOFEN

Saint François d'Assise et son œuvre. — Bataille de Castelfidardo. — La *Santa Casa.* — Florence et les Médicis. — Les saints de Bologne. — *Venise.* — La cathédrale de Milan et le rite Ambrosien. — Villégiature à Lugano. — Le mont Saint-Gothard. — Le lion de Lucerne 127

IX DE WŒRISHOFEN A PARIS

Cure d'eau à Wœrishofen. — Parents avec paroissiens de Portneuf et d'Alma. — Une semaine chez Mgr Fèvre. — Horloge de Strasbourg. — Cathédrale de Cologne. — Panorama national. — Hauts-fournaux et cristalleries du Val Saint-Lambert sur la Meuse. — Université de Louvain. — Palais de Justice à Bruxelles. — Champ de Waterloo..... 153

X DE PARIS A QUÉBEC

Le milieu parisien. — Tour de Bretagne et pèlerinage à Sainte-Anne d'Auray. — Aux Châtelets. — Au pays des ancêtres. — Mgr Trégaro. — Le 14 juillet à Paris. — Athalie. — *Québec* —..... 187

TABLE DES CLICHÉS

ORNANT CET OUVRAGE

		CHAP.	PAG.
1.	Monsieur l'abbé Henri Cimon, prêtre		10
2.	Napoléon I (Musée de Versailles)	II	44
3.	*Le Caire.* Mosquée de Mohammed-Ali, à la Citadelle	VI	104
4.	*Le Caire.* Les Pyramides (vue d'ensemble)	VI	108
5.	*Égypte.* Gravissant la grande Pyramide de Khufu	VI	109
6.	*Athènes.* Le checropéion (Acropole)	VII	122
7.	*Venise.* Grand Canal	VIII	142
8.	*Lugano* (Suisse)	VIII	148
9.	*Suisse.* Chemin de fer du Gutsch	VIII	151
10.	*Saint-Gothard.* Tunnel faisant des détours dans le roc pour permettre une montée verticale	VIII	152
11.	Le curé Kneipp	IX	154
12.	Cathédrale de Strasbourg. Horloge astronomique.....	IX	178
13.	*Cologne.* La cathédrale	IX	179
14.	*Cologne.* La cathédrale (intérieur)	IX	180
15.	*Saint-Pair-sur-Mer.* Normandie (France)	X	194
16.	La Malbaie	X	196
17.	Mgr Trégaro, évêque de Séez	X	197

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

AUG 31 '83

NOV 09 1987

NOV 13 1987

12 AVR. 1996

DEC 13 1996

AVR 09 1997

CE

a39003 001051266b

D 921 .C6 1913 V1
CIMON, HENRI HUBERT MA
AUX VIEUX PAYS.

CE D 0921
.C6 1913 V001
C01 CIMON, HENRI AUX VIEUX PA
ACC# 1059869

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 07 07 07 14 14 2